

HENRI COUPIN

SINGES & SINGERIES



VUIBERT & NONY, Editeurs

A LA MÊME LIBRAIRIE

Vulgarisation des Sciences naturelles
(Ouvrages de M. Henri COUPIN) :

Les Arts et Métiers chez les Animaux (4^e édition).

Les Animaux excentriques (3^e édition).

Les Plantes originales (2^e édition).

Les Bizarreries des Races Humaines.

Promenade scientifique au pays des Frivolités.

Chacun de ces volumes, format 28/19^{cm}, titre rouge et noir, illustré de nombreuses gravures et orné d'une aquarelle, broché 4 fr. »
Relié toile, titres or, coins, tête dorée. 6 fr. »
Relié dos et coins maroquin, tête dorée. 10 fr. »

Les Bêtes chez Elles et dans le Monde (édition sur papier fort des *Lectures Zoologiques*). — Un beau vol. 23/15^{cm}, illustré, orné d'une aquarelle de F. COURBOIN.

Broché. 2 fr. 50
Relié toile, titres or. 4 fr. »
Relié amateur, coins, tête dorée 6 fr. »

Récréations Botaniques : Ce qu'on voit dans les Fleurs (édition sur papier fort des *Fleurs expliquées*). — Volume format 24/16^{cm}, illustré de 387 gravures pouvant être coloriées et orné d'une aquarelle de F. COURBOIN.

Broché. 2 fr. »
Relié cuir souple maroquiné, titre or, tête dorée 5 fr. »
Relié dos et coins maroquin, titres or, tête dorée 6 fr. »

SINGES ET SINGERIES

A LA MÊME LIBRAIRIE

Vulgarisation des Sciences naturelles
(Ouvrages de M. Henri COUPIN) :

Les Arts et Métiers chez les Animaux (4^e édition).

Les Animaux excentriques (3^e édition).

Les Plantes originales (2^e édition).

Les Bizarreries des Races Humaines.

Promenade scientifique au pays des Frivolités.

Chacun de ces volumes, format 28/19^{cm}, titre rouge et noir, illustré de nombreuses gravures et orné d'une aquarelle, broché 4 fr. »
Relié toile, titres or, coins, tête dorée 6 fr. »
Relié dos et coins maroquin, tête dorée 10 fr. »

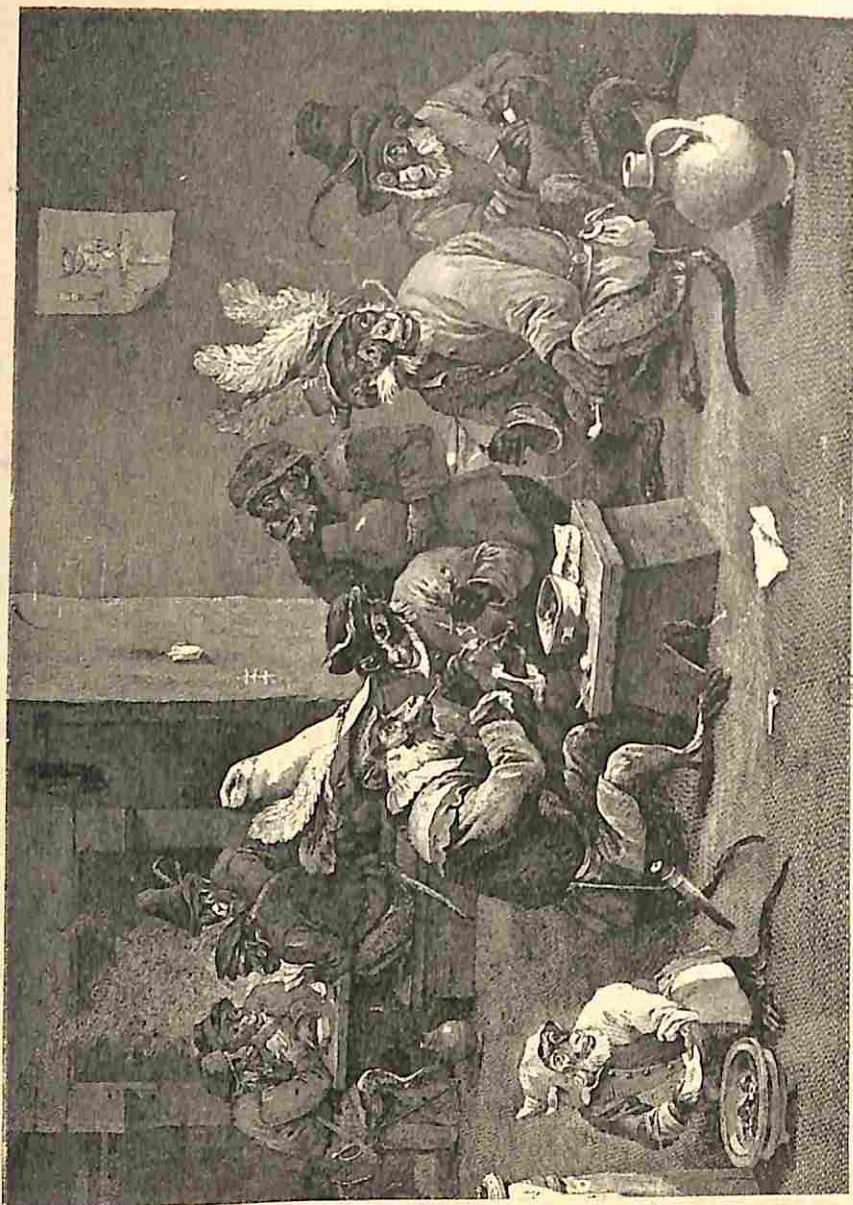
Les Bêtes chez Elles et dans le Monde (édition sur papier fort des *Lectures Zoologiques*). — Un beau vol. 23/15^{cm}, illustré, orné d'une aquarelle de F. COURBOIN.

Broché 2 fr. 50
Relié toile, titres or 4 fr. »
Relié amateur, coins, tête dorée 6 fr. »

Récréations Botaniques : Ce qu'on voit dans les Fleurs (édition sur papier fort des *Fleurs expliquées*). — Volume format 24/16^{cm}, illustré de 387 gravures pouvant être coloriées et orné d'une aquarelle de F. COURBOIN.

Broché 2 fr. »
Relié cuir souple maroquiné, titre or, tête dorée 5 fr. »
Relié dos et coins maroquin, titres or, tête dorée 6 fr. »

SINGES ET SINGERIES



TENIERS. — Les hommes en mignatures.
(D'après une estampe de la Bibliothèque nationale.)

Henri COUPIN
Docteur ès sciences, Lauréat de l'Institut.

SINGES

ET

SINGERIES

Histoire anecdotique des Singes

PARIS

VUIBERT ET NONY ÉDITEURS
63, Boulevard Saint-Germain, 63

1907

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)

Henri COUPIN
Docteur ès sciences, Lauréat de l'Institut.

SINGES ET SINGERIES

Histoire anecdotique des Singes

PARIS

VUIBERT ET NONY ÉDITEURS
63, Boulevard Saint-Germain. 63

1907

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)



TEXIERS. — Les hommes en mignatures.
(D'après une estampe de la Bibliothèque nationale.)

INTRODUCTION

Dans cet ouvrage d'une documentation rigoureusement exacte, j'ai rassemblé, pour le grand public, tout ce qui est susceptible de l'intéresser sur les mœurs des singes. Chacun pourra ainsi se faire une opinion sur le degré d'intelligence de ces animaux : c'est là, en effet, une question fort controversée, les uns les représentant comme aussi intelligents que l'homme, les autres les considérant comme fort peu remarquables à cet égard. En réalité, ils en méritent

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Dans tous les cas, on peut dire que, s'ils ont beaucoup de « malice », par contre leurs idées sont assez « courtes ». Au moral comme au physique, il ne faut guère voir en eux que des caricatures de l'homme ; la lueur d'intelligence qui les anime quand ils sont jeunes s'éteint assez vite.

Toujours fort « amusants », ils possèdent, à défaut d'une intelligence continue, un fond très affectueux et ne demandent qu'à être aimés ; je ne doute pas que mes jeunes lecteurs goûtent, aux récits de leurs faits et ges-

tes, autant de plaisir que s'il s'agissait de personnages d'un roman d'aventures quelconque. Cette lecture les amusera et les instruira en même temps, ce qui est le but de toute vulgarisation scientifique.

H. C.

NOTA. — Le lecteur trouvera à la fin du volume (page 216) un tableau de la classification des singes, classification dont l'ordonnance disparaît quelque peu au cours de l'ouvrage, au milieu des détails pittoresques relatifs aux espèces. A celles-ci d'ailleurs, est attribuée par les livres une variété de noms telle qu'un tableau de classification nous a paru indispensable pour fixer les idées du lecteur et l'aider, au cas où il se proposerait de faire lui-même des observations sur les mœurs du singe en captivité ou à l'état libre, en lui permettant — ce qu'on oublie trop souvent — de préciser les espèces qui feraient l'objet de ses études.

LIVRE PREMIER

Les Singes de l'Ancien Monde

tes, autant de plaisir que s'il s'agissait de personnages d'un roman d'aventures quelconque. Cette lecture les amusera et les instruira en même temps, ce qui est le but de toute vulgarisation scientifique.

H. C.

NOTA. — Le lecteur trouvera à la fin du volume (page 216) un tableau de la classification des singes, classification dont l'ordonnance disparaît quelque peu au cours de l'ouvrage, au milieu des détails pittoresques relatifs aux espèces. A celles-ci d'ailleurs, est attribuée par les livres une variété de noms telle qu'un tableau de classification nous a paru indispensable pour fixer les idées du lecteur et l'aider, au cas où il se proposerait de faire lui-même des observations sur les mœurs du singe en captivité ou à l'état libre, en lui permettant — ce qu'on oublie trop souvent — de préciser les espèces qui seraient l'objet de ses études.

LIVRE PREMIER

Les Singes de l'Ancien Monde

I

À tout seigneur, tout honneur.

LE CHIMPANZÉ

De tous les singes, le *chimpanzé* (fig. 1) est celui qui se rapproche le plus de l'homme, et, si l'on pouvait se livrer

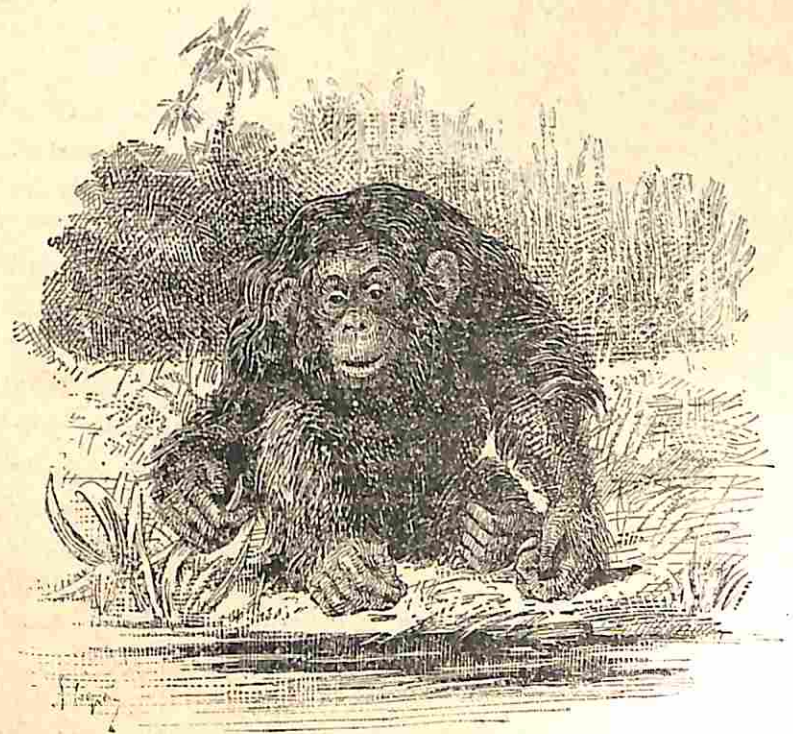


FIG. 1. — Chimpanzé.

à son éducation, on en tirerait certainement « quelque

chose ». Mais il faudrait aller établir des « écoles pour chimpanzés » dans le pays d'origine de ces animaux, car, amenés en Europe, ils ne tardent pas à y mourir de la terrible tuberculose et de la nostalgie de leurs forêts natales.

On rencontre les chimpanzés en Afrique, où ils habitent un territoire assez vaste, et notamment au Congo, dans le

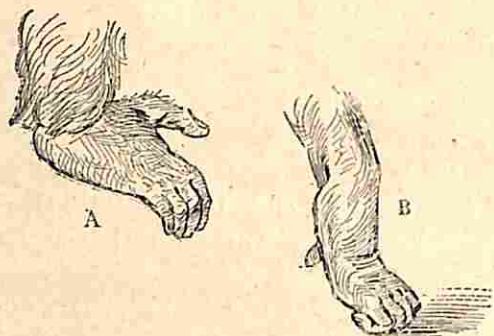


FIG. 2. — A. Main ; B. Pied de chimpanzé.

les forêts vierges en petites troupes de 5 à 6 individus où règne une parfaite harmonie. Ces troupes se réunissent même parfois et forment des collectivités encore plus nombreuses.

Ils vivent dans les forêts vierges en petites troupes de 5 à 6 individus où règne une parfaite harmonie. Ces troupes se réunissent même parfois et forment des collectivités encore plus nombreuses. L'aspect général du chimpanzé n'a rien de repoussant ni de féroce, et sa taille qui ne dépasse pas un mètre et demi n'a rien de monstrueux. Il se plaît aussi bien à terre que dans les arbres. Sur le sol, il marche cependant avec assez de gaucherie, tantôt ne reposant que sur ses membres postérieurs qui sont de véritables pieds, mais au pouce opposable (fig. 2, A), tantôt s'appuyant en même temps sur ses membres de devant dont les mains sont alors fermées en forme de « poing » (fig. 2, B) : il prend cette dernière attitude lorsqu'il se sauve, ce qu'il fait d'ailleurs en sautant d'une façon assez comique. Dans la marche, il est rare qu'il appuie sur le sol toute la surface de ses mains ; habituellement il n'y touche que par le côté extérieur de ses pieds et par la face dorsale des doigts des mains ; pour cette raison, celle-ci est aussi calleuse que la plante des pieds.

pays des Niams-Niams, sur les bords des lacs Tanganyka et Albert-Nyanza. Ils sont relativement doux et intelligents.

Ils vivent dans les forêts vierges en petites troupes

Si les chimpanzés sont de mauvais marcheurs, ce sont, par contre, d'excellents grimpeurs ; les jeunes notamment se livrent dans les branches à des gambades effrénées, tandis que leurs parents, plus circonspects, passent lentement d'une branche à une autre, non pour s'amuser, mais pour chercher les fruits dont ils se nourrissent.

C'est aussi dans les arbres qu'ils établissent des sortes de constructions que l'on a voulu comparer à des maisons humaines, mais qui ressemblent beaucoup plus aux nids grossiers des rapaces. « Le chimpanzé fait d'abord choix d'une grosse branche horizontale sur laquelle il doit se tenir. Elle constitue un plancher suffisant pour l'agile animal. Au-dessous de cette branche il fléchit les rameaux voisins, les croise, les entrelace de manière à obtenir une sorte de charpente. Cet ouvrage préliminaire accompli, il recueille du bois mort ou brise des branchages, et les ajoute au-dessus des premiers. Avant de rien commencer il a pris soin, en adoptant un emplacement, que tout fût disposé de façon à avoir à sa portée une fourche pour soutenir son toit. Il arrive ainsi à se faire un abri très suffisant.

Ces grands singes sont sociables et vivent volontiers dans le voisinage les uns des autres. Ils vont même en excursions par bandes assez nombreuses. Malgré cela on ne voit jamais plus d'une ou de deux de leurs cabanes sur le même arbre ; peut-être est-ce à cause des conditions compliquées requises pour la construction, et qui ne peuvent, d'après les probabilités, être réalisées plusieurs fois sur un seul arbre. peut-être est-ce aussi un certain désir d'indépendance qui pousse les chimpanzés à ne pas vivre trop côte à côte. Celui de la variété « calvus », un parent du précédent et qui habite les mêmes régions, montre plus d'habileté encore en éditant

son toit. C'est toujours un arbre qui est choisi pour support. Il brise des rameaux et les attache par une extrémité au tronc, par l'autre à une grosse branche. Il emploie pour fixer toutes ces pièces des lianes très résistantes et qui croissent en abondance dans les forêts où il vit. Au-dessus de cette charpente, dont la construction dénote une remarquable ingéniosité, l'animal entasse de larges feuilles, en couches bien pressées et tout à fait impénétrables à la pluie. L'ensemble a l'apparence d'un parasol ouvert. Le singe s'assied sur une maîtresse branche, située au-dessous de son ouvrage, et se tient au tronc avec un bras. Il a ainsi un excellent abri contre le soleil du midi et contre les diluviennes averses des tropiques. Le mâle et la femelle possèdent chacun leur demeure sur deux arbres voisins, le principe de la cohabitation des époux n'étant point admis chez ces espèces. Quant au petit, il est vraisemblable qu'il couche près de sa mère, tant qu'il n'est point d'âge de mener une vie indépendante » (Houssay.)

En général, les demeures des chimpanzés sont construites à peu de distance du sol. Elles ne sont que provisoires et ne leur servent guère que pendant quelques jours. Durant ce laps de temps, ils mangent tous les fruits des environs et, quand il y a pénurie de vivres, vont s'établir ailleurs, notamment au voisinage de villages abandonnés de nègres où ils trouvent des restes de culture, des bananiers, des papayers, etc.



Les bandes sont toujours dirigées par un vieux mâle expérimenté qui ne s'engage pas à la légère dans une direction quelconque. Il marche à l'avant, inspecte les environs et, quand il y a du danger, siffle d'une manière spéciale pour que ses compagnons se sauvent à temps. C'est ainsi qu'ils procèdent toujours quand ils aperçoivent l'homme; mais,

attaqués de près par lui et dans l'impossibilité de fuir, ils se défendent avec un grand courage et ne sont pas des adversaires à dédaigner. Ils se battent avec leurs bras et leurs dents, quelquefois en s'emparant pour frapper d'objets à leur portée. Quant à prétendre qu'ils savent se servir de bouts de bois en guise de massue, c'est une simple légende, car, dans l'attitude verticale, ils tiennent à peine debout et le moindre « moulinet » ne tarderait pas à les faire chanceler. Ils n'hésitent pas non plus à se défendre contre les grands carnassiers : un combat entre un chimpanzé et un léopard, par exemple, se termine souvent par la défaite de ce dernier.

Les chimpanzés ont plusieurs manières d'exprimer leurs sensations. « Les jeunes, dit Darwin, font entendre une sorte d'aboïement pour exprimer leur joie du retour d'une personne à laquelle ils sont attachés. En produisant ce bruit, que les gardiens qualifient de rire, ils avancent les lèvres. Ce mouvement est, du reste, commun à l'expression de diverses autres émotions; toutefois, d'après une observation, la forme des lèvres est un peu différente, suivant qu'elle exprime le plaisir ou la colère. Lorsqu'on chatouille un jeune chimpanzé, c'est surtout l'aisselle qui est sensible au chatouillement (comme chez les enfants), il articule un rire joyeux, ou un rire assez caractérisé; c'est cependant quelquefois un rire muet. Les coins de la bouche sont alors tirés en arrière, ce qui plisse, par moment, un peu les paupières inférieures; mais ce plissement de paupières, qui est un trait caractéristique du rire humain, s'observe mieux chez d'autres singes. Les dents de la mâchoire supérieure ne se découvrent pas, ce qui distingue le rire du chimpanzé du nôtre; d'ailleurs, ses yeux pétillent et deviennent plus brillants, d'après les observations de M. W. L. Martin qui a étudié d'une manière toute spéciale l'expression chez les singes. Sous l'influence d'une colère un peu plus intense, les chimpanzés avancent fortement les lèvres et émettent

un aboiement rauque. Un jeune chimpanzé femelle offrait, dans un accès de violente colère, une ressemblance curieuse avec un enfant dans la même disposition d'esprit ; il poussait des cris retentissants, la bouche largement

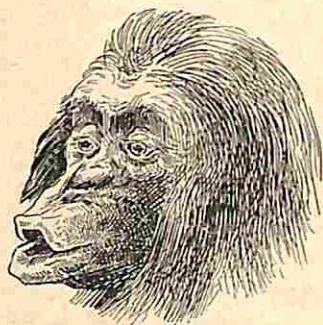


FIG. 3. — Chimpanzé en colère.

ouverte ; les lèvres rétractées et les dents complètement découvertes, il lançait ses bras de tous côtés et les réunissait quelquefois au-dessus de sa tête ; il se roulait à terre, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre et mordait tout ce qui se trouvait à sa portée. Les jeunes chimpanzés avancent les lèvres, quelquefois d'une manière étonnante, dans diverses circonstances. Ils agissent ainsi, non seulement lorsqu'ils sont légèrement irrités, maussades ou désappointés, mais aussi lorsqu'ils sont effrayés par un objet quelconque — par exemple, dans un cas particulier, par la vue d'une tortue, — et aussi lorsqu'ils sont joyeux. Toutefois je crois que ni le degré de cette projection des lèvres ni la forme de la bouche ne sont exactement identiques dans tous les cas. De plus les sons émis dans ces diverses circonstances sont très différents. Le dessin ci-dessus (fig. 3) représente un chimpanzé qu'on avait mis de mauvaise humeur en lui reprenant une orange qu'on lui avait offerte. On peut observer un mouvement des lèvres analogue, bien que moins prononcé, chez les enfants maussades. »

De nombreux observateurs ont eu l'occasion de garder des chimpanzés en captivité et s'accordent à dire qu'ils sont d'un naturel doux et susceptibles d'apprendre beaucoup de choses.

Ils savent d'ailleurs s'amuser eux-mêmes et imaginent des jeux en conséquence. K. Groos en a vu un au jardin zoologique de Stuttgart qui soulevait et laissait tomber sa table d'un mouvement rythmique, pour avoir le plaisir d'entendre le bruit. Le même animal piétinait sur le plancher creux de sa cage, mouvement qui se rencontre assez souvent dans les danses des tribus primitives : c'était peut-être là un rudiment de l'art chorégraphique.

Le capitaine Grandpré cite, par exemple, l'histoire d'une femelle qui donnait les preuves les plus remarquables d'une intelligence développée. « On lui avait appris à chauffer le four et elle s'acquittait de cet emploi à la satisfaction générale ; elle prenait un soin particulier pour empêcher les charbons ardents de tomber sur le sol et reconnaissait très bien quand le four avait atteint le degré de chaleur voulu. Elle allait ensuite avertir le boulanger par des signes très expressifs ; aussi celui-ci se fiait-il entièrement à son aide et ne surveillait-il jamais le feu. Elle savait remplir toutes les fonctions d'un matelot avec autant d'adresse que d'intelligence, hissait le câble de l'ancre, serrait les voiles, les liait solidement et travaillait de manière à contenter tous les matelots qui finirent par la considérer comme un compagnon. Malheureusement cette magnifique bête mourut avant son arrivée en Amérique, par suite de la cruauté du pilote. Celui-ci l'avait maltraitée, sans tenir compte des prières qu'elle semblait lui adresser. Elle joignait les mains comme une créature humaine, pour toucher le cœur de son persécuteur ; mais le barbare n'avait pas de cœur, et le langage si expressif de cet intelligent animal ne le touchait point. Il persista dans sa cruauté grossière. La pauvre bête supporta patiemment ses mauvais traitements, mais à partir de ce moment, elle refusa toute espèce de nourriture et cinq jours après elle mourut de faim et de douleur. Tout l'équipage pleura comme si un matelot était mort. »

Cette description paraît bien un peu « enjolivée » comme la suivante due à Buffon, qui eut l'occasion d'observer un chimpanzé à Paris.

« Son air était assez triste, sa démarche grave, ses mouvements mesurés, son naturel doux et très différent de celui des autres singes. Le signe et la parole suffisaient pour le faire agir. J'ai vu cet animal présenter sa main pour conduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie ; je l'ai vu s'asseoir à table et déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de sa cuiller et de sa fourchette pour porter les aliments à sa bouche, verser lui-même la boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y était invité, aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autres instigations que les signes ou la parole de son maître, et souvent de lui-même ; il ne faisait de mal à personne, s'approchait même avec circonspection et se présentait comme pour demander des caresses ; il aimait prodigieusement les bonbons, tout le monde lui en donnait, et, comme il avait une toux fréquente et la poitrine attaquée par le climat de nos pays beaucoup plus rigoureux que celui de sa patrie, cette grande quantité d'aliments sucrés contribua sans doute à abrégér sa vie. Il ne vécut à Paris qu'un été et mourut l'hiver suivant à Londres. »

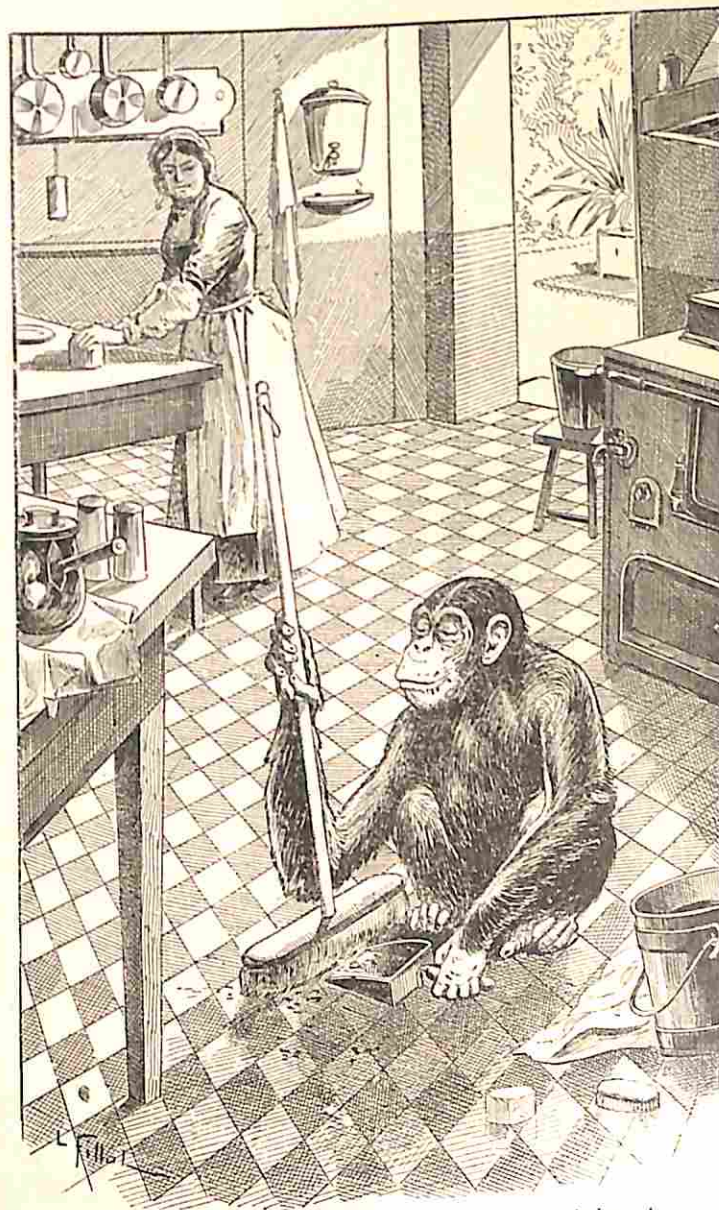
Un chimpanzé, observé par Brosse, mangeait aussi de tout ; à table il savait se servir de la cuiller, de la fourchette et du couteau. Il buvait de différentes boissons et montrait une préférence marquée pour l'eau-de-vie et les autres boissons alcooliques. Quand il avait besoin de quelque chose il appelait les mousses et, s'ils ne le servaient pas assez vite, les secouait d'importance et les jetait à terre, quelquefois même en les mordant. Un jour il tomba malade et le méde-

cin du bord le guérit en lui faisant une saignée. Depuis, quand il se sentait indisposé, il tendait le bras à son docteur comme pour l'engager à le saigner.

Un jeune mâle, amené au lieutenant Henri K. Sayers, devint en quelques jours très familier avec lui. Il aimait passionnément les vêtements, dont il avait appris sans doute à apprécier la chaleur, et les emportait dans son refuge. « Lorsque je me fus aperçu de ce goût, raconte le voyageur, je lui donnai un morceau de toile de coton, dont il ne voulut plus se séparer et qu'il emportait partout au grand plaisir de toute la société ; pour tout au monde, il ne l'aurait pas quitté un instant. Je ne connaissais pas du tout le genre de vie de ces animaux dans leurs forêts ; mais j'eus l'idée de le soumettre à un régime qui réussit très bien. A huit heures du matin on lui donnait un morceau de pain trempé dans de l'eau ou dans du lait dilué, vers deux heures quelques bananes, une pomme ou un morceau d'ananas. La banane paraissait être son mets favori, il abandonnait tout pour en manger et se fâchait lorsqu'on ne voulait pas lui en donner. Un jour que je lui en refusai une, il se mit dans une violente colère, poussa un cri perçant et se heurta la tête contre un mur avec tant de violence qu'il tomba sur le dos ; il monta ensuite sur une caisse, tordit ses bras de désespoir et se jeta par terre. J'eus tellement de peur pour sa vie que je fis cesser la lutte en lui donnant la banane. Il témoigna le contentement le plus vif, en faisant entendre pendant plusieurs minutes des grognements et des murmures très expressifs : bref, chaque fois qu'on refusait de faire sa volonté, il se conduisait comme un enfant gâté. Cependant, quelle que fut sa colère, jamais il ne fit mine de vouloir mordre son gardien ou moi, ou de s'attaquer à nous de quelque autre manière. »

M. Oustalet a décrit les faits et gestes de divers chimpanzés, amenés au Jardin des plantes. Voici, ce qu'il dit de l'un d'eux, Edgard, qui y vécut en 1892: « Edgard jouait volontiers avec son gardien. Lorsqu'on ne le contrariait pas, il se montrait d'humeur aimable; mais aussitôt qu'on résistait à ses caprices, qu'on voulait le faire rentrer ou qu'on essayait de le saisir un peu brusquement, il se fâchait et devenait peu commode. Si au lieu de le traiter, comme on le faisait, avec une grande douceur, on l'eût rudoyé, il fut assurément devenu un animal dangereux, car il était doué d'une force extraordinaire. Quelques visiteurs avaient pu déjà ressentir les effets de sa mauvaise humeur et le dessinateur chargé de faire son portrait a eu un doigt cruellement mordu par le singe qui, tout en badinant, lui avait saisi la main et ne voulait plus lâcher prise. Quand on lui ouvrait la porte de sa cage, son premier soin était de passer l'inspection des cages voisines au grillage desquelles il se tenait accroché, tout debout, à la grande colère des autres singes qui manifestaient leur indignation par des cris assourdissants. Une fois à terre il reprenait l'allure quadrupède, le corps oblique, les membres postérieurs fortement fléchis, les membres antérieurs presque droits et reposant sur le sol par la face supérieure des doigts repliés ou par la face extérieure de la main. Il courait à quatre pattes avec une rapidité extraordinaire, frappant vigoureusement le sol de la plante de ses pieds, et faisant autant de bruit qu'en ferait en courant un homme chaussé de sandales. Si on lui donnait un bâton, il le saisissait à pleines mains, mais ne s'en servait jamais en guise de canne à la façon des singes anthropomorphes représentés dans les anciens ouvrages. Il épluchait avec beaucoup d'adresse les fruits qu'on lui donnait et, au repos, il passait fréquemment la main sur son visage et dans ses cheveux avec des gestes vraiment humains. Il n'a jamais fait entendre aucun son, même lorsqu'il était effrayé ou en colère. »

En 1896, le Dr Maclaud se procura au Fouta-Djalou deux



M'Balou faisait volontiers la femme de ménage, balayant le carrelage..... (page 15).

chimpanzés, un mâle, *Baboun* et une femelle. *M'Balou* qui

s'étaient déjà trouvés en contact avec des gens civilisés et, comme on va le voir, en avaient gardé l'empreinte. Le premier était d'une astuce sans pareille : les boys de la poste lui avaient appris à coudre, et les infirmiers à danser ; il savait signer et mettre le cachet aux papiers de service du gouverneur. Il allait même se laver avec les prisonniers et, dans les rues où il courait en compagnie des mauvais garnements, il s'amusait à allumer des allumettes. Mais il se mit à boire, à se griser, si bien qu'il fut décidé que pour le punir, on l'enverrait en Europe, accompagné de *M'Balou*, à laquelle il avait communiqué ses mauvais instincts et qu'il emmenait avec lui marauder sur les arbres fruitiers et aux étalages des marchands. « Dans l'hiver qui suivit leur arrivée au Muséum, dit M. Oustalet, ils faillirent être emportés par une fluxion de poitrine, mais on parvint à force de vin chaud et de sirops à les tirer d'affaire. Cette maladie eut même un heureux résultat, car, pendant leur convalescence, on put, en substituant graduellement le sirop de baume de Tolu aux grogs, faire perdre aux chimpanzés leurs habitudes d'intempérance. Rien n'était curieux comme de les voir déboucher adroitement la bouteille de sirop, la prendre d'une main par le goulot, la mettre au jour en la soulevant avec la paume de l'autre main, boire à la régalaide, remettre le bouchon et l'enfoncer d'un petit coup. *Baboun*, le plus jeune, se montrait le plus intelligent des deux, et maintes personnes ont pu, comme moi, le voir, sur l'invitation de son gardien, tracer sur un papier des traits parallèles, des bâtons, avec un crayon qu'il tenait délicatement entre le pouce et l'index, introduire une clef dans une serrure et l'y faire tourner, enfoncer un clou, prendre des pinces et chercher à couper un grillage, etc. *M'Balou*, de son côté, faisait volontiers la femme de ménage, promenant une éponge ou un linge mouillé sur le socle de sa cage, balayant le carrelage et ramenant la poussière sur une pelle. Elle s'amusait à lutiner un chat de Siam et un autre chat amputé d'une patte dont

elle avait fait son souffre-douleur. Pendant plusieurs mois elle resta gaie et bien portante, mais une fièvre typhoïde l'emporta en quelques jours. *Baboun* n'était pas seulement autorisé à circuler dans la singerie, où tantôt il courait seul à quatre pattes, tantôt déambulait en donnant gentiment la main à la personne qui l'accompagnait ; il avait aussi la permission de sortir dans le jardin. La porte à peine franchie il manifestait sa joie par des cris assourdissants et grimpait prestement sur un arbre, d'où il redescendait sans se faire trop prier. »

Cette description de M. Oustalet est très exacte ; elle a bien plus de valeur que les précédentes, dont l'exagération, au moins sur certains points, est manifeste. Nous en possédons une autre très digne de foi également, et relative à un chimpanzé mâle qui vécut en 1876 à l'Aquarium de Berlin. Voici d'après M. R. Hartmann, le résumé de ses faits et gestes :

Il avait pris en amitié un jeune orang femelle, qui était son compagnon de captivité. Cette amitié se manifestait par des jeux où ils s'agaçaient mutuellement et s'embrassaient fréquemment avec tendresse. Le jeune orang, une bonne et flegmatique créature, se prêtait à tous les caprices du chimpanzé. Celui-ci faisait preuve d'une grande intelligence. A cause d'une importante réparation de la cage qu'habitait ce singe, le Dr Hermès, directeur de l'Institut zoologique, fut obligé de garder le chimpanzé pendant quelques semaines, dans son bureau, autour de lui et de ses employés. L'animal s'habitua bientôt à son nouvel entourage et entretint surtout de bons rapports avec le petit Hermès, âgé de deux ans. Dès que cet enfant entra au bureau, le chimpanzé courut à lui, l'entourait de ses bras et l'embrassait, le prenait par la main et l'entraînait sur un canapé pour jouer avec lui.

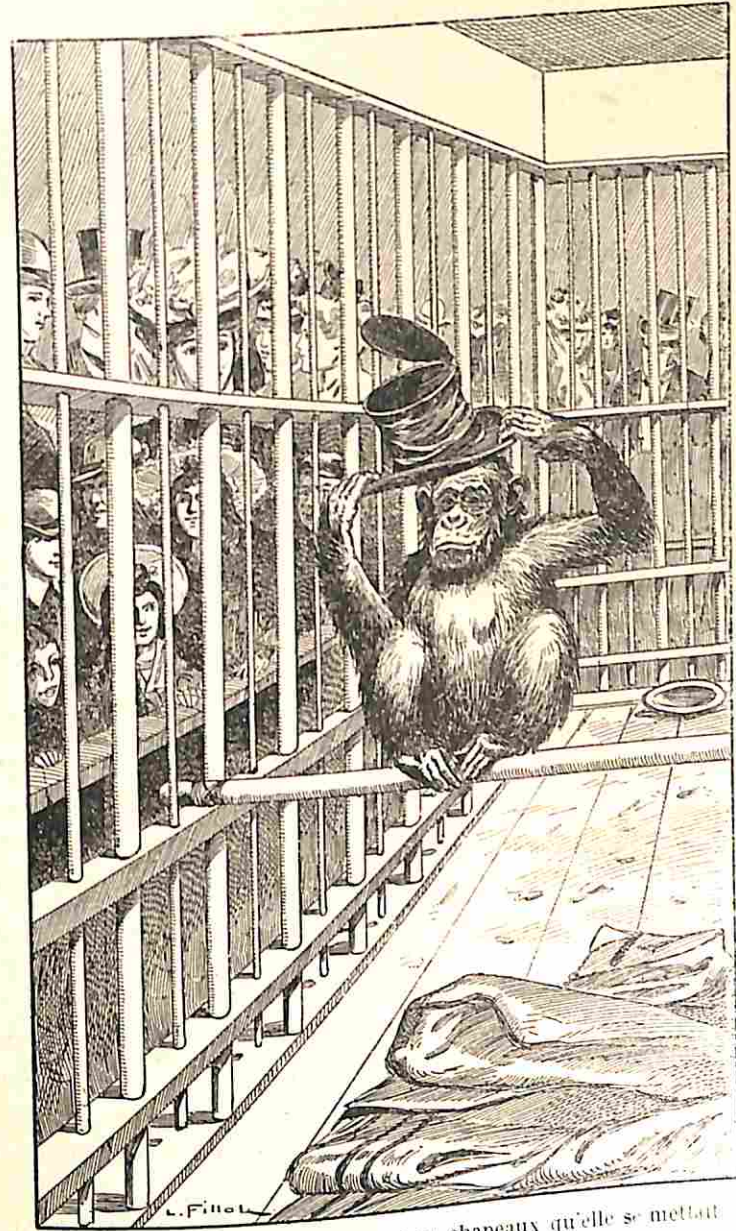
Le petit garçon ne traitait pas toujours bien le singe, lui enfouait la main dans la bouche, lui tirait les oreilles ou se couchait sur lui ; mais jamais il n'est arrivé que le chimpanzé lui ait fait de mal. Il en était tout différemment pour les garçons de six à dix ans. Lorsqu'une bande de collégiens venaient au bureau, il courait au-devant d'eux, allait de l'un à l'autre, secouant celui-ci, mordant la jambe de celui-là, il saisissait de la main droite le veston d'un troisième, et se soulevant, lui appliquait de la main gauche un soufflet retentissant; en un mot, il jouait à ces jeunes garçons les tours les plus insensés. On eut dit qu'il se démenait comme il convenait dans cette société turbulente.

Un jour, le D^r Hermès donna un petit coup sur la tête de son fils âgé de neuf ans, qui avait mal calculé son problème, le chimpanzé, assis à côté d'eux sur la table, s'empressa d'appliquer un vigoureux soufflet à l'enfant. Si une personne regardait ou excitait ce singe et si Hermès la montrant du doigt lui disait : « Ne tolère pas cela ! », il poussait un O! O!, se précipitait sur la personne désignée, pour la battre, la mordre ou exercer sa méchanceté de quelque autre manière. Il traitait différemment suivant leur âge, non seulement les hommes mais aussi les animaux. Il était plein de tendresse et d'égards pour les jeunes chiens et les jeunes singes; il témoignait au contraire aux animaux plus âgés la même rudesse qu'aux jeunes écoliers.

Lorsqu'il voyait Hermès occupé à écrire, il prenait souvent aussi une plume, la plongeait dans l'encrier et traçait des traits sur le papier. Il montrait un talent particulier pour le nettoyage des vitres de l'aquarium. Il était bien amusant à voir quand il pliait le linge, humectait la vitre avec ses lèvres et se mettait à frotter énergiquement en courant de côté et d'autre.

Hartmann a aussi rapporté des observations curieuses re-

latives à un chimpanzé femelle que l'on avait appelé *Mafaca*.



Elle aimait à s'amuser avec de vieux chapeaux qu'elle se mettait sur la tête..... (page 18).

C'était une créature singulière, aussi bien par sa conformation extérieure que par son caractère. Tantôt elle se tenait assise silencieuse et plongée dans une morne apathie, ne jetant que rarement un regard brillant et féroce sur les spectateurs; tantôt elle s'amusait à des tours de force très hardis ou bien rageait et se démenait dans sa cage comme une bête fauve surexcitée. Elle engageait l'index de la main droite à travers la bonde d'un tonneau pesant 15 kilos, grimpait sur le perchoir et, arrivée à une hauteur d'environ deux mètres, elle lâchait le tonneau, qui tombait avec fracas. Elle secouait les barreaux de sa cage avec tant de force que les spectateurs en étaient inquiets et effrayés. Elle aimait à s'amuser avec de vieux chapeaux à haute forme, qu'elle se mettait sur la tête et enfonçait jusqu'au cou, lorsque le fond en était complètement arraché. Quand des visiteurs pénétraient dans le compartiment précédant directement sa cage, *Mafaca* cherchait à les tracasser de toutes les manières, à déchirer leurs habits, etc.

Elle n'obéissait qu'à M. A. Schopf, directeur du Jardin zoologique de Dresde. Quand elle était de bonne humeur, elle s'asseyait sur ses genoux et jetait ses bras musculeux autour de son cou en l'embrassant. Malgré cela, Schopf se méfiait toujours des malices de *Mafaca*, qui le laissait rarement repartir de bonne volonté. Elle témoignait bien de l'inclination pour son gardien, mais ne lui obéissait pas toujours. Souvent on était obligé d'user du fouet, même pendant les repas. *Mafaca* se servait d'une cuiller, mais un peu gauchement. Elle savait verser le liquide d'un grand vase dans un plus petit, sans en répandre. Elle prenait du thé le matin, du cacao le soir et, dans l'intervalle, des aliments divers : fruits, sucreries, vin rouge avec de l'eau et du sucre, etc.

Pendant longtemps elle supporta près d'elle un beau cerco-pithèque; mais elle le tracassait tellement qu'on fut obligé de construire au petit singe un refuge, dans lequel *Mafaca* ne

pouvait le suivre. Pendant un violent orage, elle fut effrayée et troublée par les éclairs et le tonnerre à tel point qu'elle saisit par la queue son compagnon de jeux, qui reposait près d'elle, et l'abattit lourdement sur le sol. Elle poursuivait avec une cruauté inouïe les souris qui s'égarèrent dans sa cage. Elle avait une grande peur des serpents, ce qui est assez rare chez les chimpanzés en général⁽¹⁾. Lorsqu'on l'avait laissée seule pendant longtemps, elle essayait d'ouvrir la serrure de sa cage. Elle y réussit un jour et déroba la clef, suspendue contre un mur, la cacha dans le creux de son aisselle et retourna tranquillement dans la cage. Elle ouvrait très aisément la serrure à l'aide de cette clef. Elle apprit fort bien à se servir d'une percelette (petite râpe cylindrique qu'on utilise notamment pour percer les bouchons). Elle ôtait les bottes à son gardien, se les mettait, grimpait ensuite en quelque lieu élevé et les jetait à la tête de cet homme quand il les lui réclamait. Elle savait tordre le linge mouillé et se servir d'un mouchoir pour se moucher. Lorsqu'elle tomba malade elle devint complètement apathique; elle regardait fixement devant elle, sans prêter aucune attention à ce qui l'environnait. Quelques instants avant de mourir de la phthisie, elle jeta ses bras autour du cou de Schopf qui était venu la visiter, le regarda tranquillement, l'embrassa trois fois, lui tendit encore la main et trépassa.



(1) Cette crainte n'est pas aussi rare que le dit Hartmann. En effet Broderip avait donné au Jardin zoologique de Londres un chimpanzé mâle de la Gambie qui manifestait une frayeur terrible quand on apportait près de lui un Python enfermé dans un panier. Sa peur même était si grande qu'il n'osait prendre une pomme placée sur le couvercle du panier contenant le serpent; mais aussitôt qu'on emportait le reptile, il mangeait la pomme et reprenait son humeur joyeuse, allant par exemple s'asseoir sur une escarpolette aux cordes de laquelle il s'accrochait des deux mains.

On a exhibé, en 1903, dans un théâtre de la capitale, un singe très curieusement dressé et qui, avec raison, fit courir tout Paris : c'était un chimpanzé auquel son barnum avait donné le nom de *Consul*. Il imitait avec une perfection



FIG. 4. — *Consul*, à bicyclette.

remarquable les attitudes de l'homme et se comportait comme nous-mêmes dans diverses circonstances. Habillé en *gentleman*, il arrivait sur la scène, saluant de son chapeau et ôtant son pardessus. Avec son habit, il aurait eu tout à fait l'allure humaine sans ses bras exagérément longs et son museau trop avancé, Cependant il marchait en gardant la station verticale, à la différence de ses congénères sauvages, qui, nous l'avons vu, marchent naturellement penchés et en s'appuyant sur leurs mains. *Consul* se conduisait d'ailleurs comme un homme : il mangeait à table en se servant d'une fourchette et rebouchait les bouteilles après s'être servi à boire; il s'installait au piano et tapotait... un peu au hasard, à la vérité; il s'étalait dans un fauteuil, allumait une allumette et tirait quelques bouffées d'un cigare qu'on lui présentait. Tout cela est déjà fort intéressant — *Consul* n'avait que cinq ans, — mais il y a mieux : on était arrivé à lui apprendre à monter à bicyclette et à pédaler comme vous et moi (fig. 4). Il était même dans cet exercice d'une certaine habileté, passant au milieu des chaises et des tables sans s'accrocher ni « ramasser de pelles ». Cela représente un travail intellectuel manifeste et, en tout cas, une adresse bien disciplinée. Il savait aussi conduire une petite automobile et faire fonctionner une machine à

écrire. « Il advint un beau jour, disent *Les Lectures pour tous*, que *Consul* souffrit des dents. Le dentiste, appelé, décida qu'il fallait lui en arracher deux. Pour la première fois, on lia le chimpanzé, mais *Consul* s'était montré si docile et si calme durant la première extraction que, le moment étant venu de lui extirper la seconde dent, on résolut de lui laisser la liberté de ses mouvements. Dès que les cordes furent déliées, il se dressa, attira le dentiste contre lui et l'embrassa avec effusion; puis, du doigt, il indiqua l'autre dent malade. A Paris, un public, sans cesse renouvelé, se pâmait quand le singe, vêtu de son complet anglais, allumait pipe ou cigare et rejetait vivement l'allumette qui menaçait de lui brûler les doigts. Il connut toutes les gloires. Invité au souper de centième d'une pièce à succès, il eut l'honneur de prendre place à la même table qu'un académicien. Un sociétaire à part entière de la Comédie-Française eut envié son traitement : *Consul* « touchait » par mois, de 20.000 à 30.000 francs. Aussi était-il estimé 625.000 francs et assuré pour 500.000. Malgré ses triomphes, il languissait loin de sa forêt natale; il mourut à Berlin, au printemps de 1904, à l'âge de neuf ans environ... »

L'espèce que nous venons d'étudier est le chimpanzé noir. Il en existe une autre, le *chimpanzé tségo*; elle se distingue de la précédente par la couleur des parties nues de la face et des pieds, qui est rosée au lieu d'être noire. Cette espèce vit d'ailleurs dans les mêmes régions, mais ses mœurs sont légèrement différentes. C'est ainsi que le *tségo* — fait exceptionnel chez les singes — a un régime en partie carnivore; il tue les petits oiseaux et les mange sans enlever leurs plumes. L'un d'eux, amené à Londres, fut nourri pendant plusieurs mois de suite, avec un pigeon par jour. On lui donna aussi de la viande de boucherie dont il se montra

satisfait. La nuit, il capturait les rats qui avaient la malchance de venir le visiter et les mangeait. De temps à autre il rejetait par la bouche, comme le font tant d'oiseaux de proie, les parties non digestibles de ses aliments.

Le chimpanzé femelle, vécut huit ans à Londres, ce qui permit à Romanes de l'observer pendant longtemps. Six mois après son arrivée au Jardin zoologique, ses facultés étaient comparables à celles d'un enfant sevré depuis quelque temps. *Sally* — c'était son nom — n'avait à sa disposition que quelques sons ressemblant à des grognements pour exprimer ses impressions. Romanes affirme que l'un des trois sons principaux représentait l'affirmation ; le deuxième, à peu près identique, le refus ou la défiance, et le troisième, complètement différent des autres, exprimait la reconnaissance.

Sally était fantasque et d'humeur très changeante. En somme, elle se montrait plutôt douce et soumise à ses gardiens avec lesquels elle jouait presque constamment. Quand l'un d'eux, imitant sa voix, chantait d'une façon particulière sur un ton uniforme, elle se livrait à des mouvements bizarres, qu'on chercherait d'ailleurs vainement à observer chez d'autres chimpanzés. Tout d'abord, allongeant les lèvres en forme de goulot, elle poussait des hurlements à intervalles réguliers. Peu à peu les intervalles diminuaient, les cris s'élevaient de plus en plus, jusqu'à devenir rauques : c'étaient alors des beuglements continus accompagnés de coups de pied et d'ébranlements violents de la toile métallique de la cage. Cet accès se terminait par quelques grognements.

Romanes tenta sur *Sally* diverses expériences d'instruction. Il pria le gardien de demander au chimpanzé, un, deux ou trois brins de paille, jamais plus, que le singe devait prendre dans sa cage et mettre dans sa bouche. L'animal ne devait les donner que lorsque le nombre était complet. Le nombre demandé était constamment changé et d'une ma-

nière très capricieuse. Si le chimpanzé donnait exactement ce qui lui était demandé, il recevait un fruit en récompense. Sinon, la paille était refusée. Il arriva ainsi à comprendre la relation existant entre le nombre de fétus demandé et les sons émis par le gardien. Dès que *Sally* eut compris et qu'elle sut relier les nombres un, deux et trois à leurs dénominations, elle ne se trompa plus. Son instruction fut étendue de la même façon de trois à quatre et de quatre à cinq fétus. Plus tard un gardien essaya jusqu'à dix. Elle ne se trompait jamais jusqu'à six et sept, mais si on lui demandait huit, neuf ou dix, le résultat était de moins en moins certain, et l'on peut supposer qu'elle devinait sans comprendre. Il paraît évident qu'elle se rendait compte que ces nombres (sept, huit, neuf, dix) étaient supérieurs à six ; elle tendait alors un nombre de pailles supérieur à six et pas au-dessus de dix. En somme, comme beaucoup de peuplades sauvages, elle pouvait compter jusqu'à cinq et se trompait au-delà.

Sally parut aussi comprendre la multiplication, car souvent elle cassait un long chaume pour avoir deux morceaux au lieu d'un. Elle agissait fréquemment ainsi, bien qu'on n'admit pas pour deux pailles les deux fragments d'un même brin de chaume. Dans son impatience à faire vite elle se trompait souvent, surtout lorsqu'on lui demandait un nombre relativement élevé de brins de paille. Ses erreurs pour ces nombres doivent donc être mises sur le compte de son impatience, car, en cherchant ses pailles, elle ne regardait jamais la personne qui les lui demandait et dont l'attitude aurait pu la guider ; elle ne pouvait donc pas être impressionnée par sa figure ou par ses gestes.

Romanes voulut aussi lui apprendre à discerner un certain nombre de couleurs et à les reconnaître en les entendant nommer ; mais, là, ses expériences réussirent moins bien. Il présentait à *Sally* des brins de paille blancs, noirs, rouges.

verts et bleus, toujours deux à la fois seulement et de couleurs différentes. Il lui demandait de choisir un fétu de la couleur qu'il désignait. Si son choix était bon, elle était récompensée par un fruit. De cette façon, elle apprit à distinguer le blanc de toutes les autres couleurs, mais non à discerner les autres couleurs entre elles.

II

L'homme des bois.

L'ORANG-OUTAN

Dans la langue malaise, *orang-outan* veut dire : *homme*



FIG. 5. — Orang-outan.

des bois. Il est incorrect d'écrire ce mot *orang-outang*, car, avec cette terminaison, il signifierait *coupable*. Ce singe n'a

d'ailleurs rien de l'homme, même le plus laid, sauf peut-être ses regards qui rappellent ceux d'un « petit vieux ». A part cela, c'est un animal plutôt vilain (fig. 5) mesurant 1 m. 40

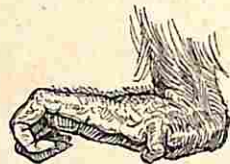
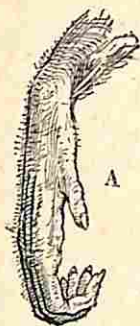


FIG. 6. — A. Main ;
B. Pied de l'orang-outan.

de hauteur, et pourvu de bras si démesurés que son envergure atteint 2 m. 62. Lorsqu'il est debout, ses mains arrivent jusqu'à la cheville. Par contre, les jambes sont très courtes et les mollets peu développés. Les mains et les pieds (fig. 6), sont longs et minces, avec un pouce placé loin des autres doigts. Tout cela lui donne un aspect bien spécial, de même que les joues étalées que l'on trouve surtout bien marquées chez les vieux individus, mais qui manquent entièrement chez les jeunes orangs. Quant aux poils qui recouvrent tout le corps, ils sont longs, grossiers et d'un rouge brun vif.

Les orangs se rencontrent presque exclusivement dans l'île de Bornéo, où ils sont assez communs, ainsi que dans l'est de Sumatra. Ils fréquentent tout particulièrement les vallées marécageuses du sud et de l'ouest de Bornéo, où ils vivent par petites troupes composées du père ou de la mère et de trois ou quatre jeunes. Le naturaliste Wallace et quelques autres savants ont fort bien décrit les mœurs de ces singes; nous allons donner, d'après M. Hartmann, un résumé de leurs observations.

Les orangs ne se trouvent bien que dans les forêts vierges s'étendant au loin sans discontinuité et formées d'arbres ayant à peu près tous la même hauteur. Ces forêts sont pour eux un domaine où ils peuvent circuler librement de tous côtés, avec la même aisance que l'Indien dans la prairie ou l'Arabe dans le désert; ils passent de la cime d'un arbre à

celle d'un autre sans presque jamais descendre à terre. Les contrées élevées et sèches sont parcourues davantage par les hommes, elles présentent plus d'éclaircies et sont envahies par des végétaux plus élevés, qui ne conviennent pas au mode de locomotion particulier des orangs. Ils y seraient exposés à plus de dangers et se verraient plus souvent forcés de descendre à terre. Enfin, dernière raison, il existe probablement, dans la contrée habitée par l'orang-outan, une grande quantité de fruits très variés, car les collines, formant des sortes d'ilots au milieu de plaines marécageuses, y sont couvertes de jardins et de grandes cultures où les arbres des plateaux se développent fort bien.

C'est un spectacle singulier et intéressant que celui d'un orang cheminant lentement à travers la forêt. Il s'avance avec circonspection sur une grosse branche, en se tenant à demi redressé; il est forcé de prendre cette attitude à cause de ses bras très longs et de ses jambes courtes. Il paraît toujours choisir des arbres dont les branches s'entrelacent à celles d'un arbre voisin; lorsqu'il est près de ces dernières, il étend ses bras démesurés, saisit les branches des deux mains, semble éprouver leur solidité et s'élance ensuite prudemment sur la plus grosse et la plus voisine où il continue sa marche de la même manière.

Wallace ajoute que jamais cet animal ne va par petits sauts ou par bonds; il ne semble pas se presser et avance cependant presque aussi vite que pourrait le faire un homme courant au-dessous de lui à travers la forêt. Ses bras, longs et puissants, sont excessivement utiles à l'orang; ils lui permettent de grimper facilement sur les arbres, de cueillir des fruits et de jeunes pousses sur des rameaux trop faibles pour le supporter, de rassembler des feuilles et des branches pour se construire un nid. Celui-ci lui sert d'abri pendant la nuit; il est disposé assez bas et toujours sur un petit arbre, à une distance du sol qui ne dépasse jamais 20 à 50 pieds. Probablement parce que, à ce niveau, il est plus chaud et moins

exposé aux vents. Chaque orang, dit-on, se fait tous les soirs un nouveau logis. Wallace pense que cela n'est guère vraisemblable, car, s'il en était ainsi, on devrait trouver plus souvent des vestiges de ces nids. Les indigènes appelés Dayacks disent que, quand il est très mouillé, l'orang se recouvre de feuilles de pandanus ou de fougères, et c'est là peut-être ce qui a fait croire que l'orang bâtissait des huttes dans les arbres.

Cet animal quitte son gîte seulement lorsque le soleil est déjà assez élevé et a séché la rosée qui mouille les feuilles. Il mange pendant tout le milieu de la journée et retourne rarement deux jours de suite aux mêmes arbres. Il ne semble pas trop craindre l'homme. Wallace n'a jamais vu deux adultes de même sexe ensemble, mais parfois le mâle ou la femelle est accompagné de petits déjà assez développés; quelquefois aussi l'on rencontre trois ou quatre petits isolés.

Les orangs se nourrissent presque exclusivement de fruits; à l'occasion ils mangent aussi des feuilles, des bourgeons et de jeunes pousses de bambous, par exemple. Ils aiment surtout la durione (*Durio zibethinus*), qui a une odeur forte, mais qui est très savoureuse. Ils détruisent toujours beaucoup plus de fruits qu'ils n'en mangent et abandonnent une grande quantité de débris végétaux au pied des arbres sur lesquels ils ont pris leur nourriture.

Huxley dit que la marche de l'orang est pénible et chancelante. Au départ, il court plus vite qu'un homme; mais il peut être facilement atteint. Ses bras, extrêmement longs, très peu fléchis quand il court, exhausent beaucoup son corps; aussi a-t-il presque l'attitude d'un vieillard, qui, courbé par l'âge, s'avance appuyé sur un bâton. Dans la marche rapide, ce singe appuie sur le sol les doigts ployés, rarement la paume des mains; les orteils sont recourbés en dedans et le bord externe du pied est tourné vers la terre. Plus rarement il s'appuie sur les orteils, également ployés, ou sur toute la plante du pied. Quand il marche lentement,

il s'appuie sur le bord externe du pied, le talon reposant plus largement sur le sol, les orteils qu'il recourbe reposent en partie sur la face supérieure de leur première articulation et les deux doigts externes de chaque pied se posent complètement sur cette surface.

Selon Wallace, l'orang descend rarement à terre et seulement lorsque, poussé par la faim, il recherche des pousses succulentes au bord d'une rivière, ou quand, par un temps très sec, il s'y rend pour boire; mais d'ordinaire il trouve de l'eau en quantité suffisante dans les cavités formées par des feuilles. Une seule fois, cet illustre observateur a vu deux orangs adolescents à terre, dans une fosse desséchée, au pied des collines de Simunjun. Ils s'amusaient ensemble, se mettaient debout et se tenaient mutuellement par les bras. Wallace pense également que l'orang est capable de marcher debout dans les cas seulement où il peut se maintenir ainsi en se servant de ses mains, ou quand il est attaqué.

L'orang en liberté boit, comme les autres anthropoïdes, en se baissant au bord de l'eau et en aspirant le liquide avec les lèvres. Quelquefois il lui arrive aussi d'en puiser un peu dans le creux de la main et de l'absorber en humant ou en léchant. C'est du moins ce qu'il fait en captivité. Un ancien numéro du *Penny-Magazine* contient une gravure sur bois représentant très fidèlement un orang accroupi au bord de l'eau et se lavant les mains. Il est possible que cela arrive en réalité.

Selon S. Müller et Schlegel, les vieux mâles vivent isolés. Les jeunes orangs, dont la croissance est lente, demeurent longtemps sous la protection de leur mère. Pendant qu'elle grimpe, celle-ci porte les petits sur son sein, où ils se maintiennent cramponnés à ses longues touffes de poils.

L'orang est lent, flegmatique et n'a pas cette agilité qui caractérise les chimpanzés et, comme nous le verrons, les gibbons. La faim seule le pousse à se remuer ; une fois rassasié, l'animal rentre dans le repos. Quand il est assis, il courbe le dos et penche la tête de manière que ses yeux soient tournés directement vers le sol. Quelquefois il se soutient avec les mains à des branches placées au-dessus de lui ; il laisse aussi pendre flegmatiquement ses bras sur les flancs. C'est dans ces attitudes que l'orang reste pendant des heures entières à la même place, presque sans bouger, poussant seulement de temps à autre un grognement de sa voix grave. Le jour il passe habituellement d'un arbre à un autre et ne descend à terre qu'à la nuit ; si alors une cause quelconque l'effraye, il se cache dans le taillis. Quand on ne le chasse pas, il demeure longtemps dans la même localité et conserve, pendant plusieurs jours, son gîte sur le même arbre. Il passe rarement la nuit au sommet d'un grand arbre, probablement pour éviter le froid et le vent.

A la tombée de la nuit, il descend et cherche un endroit convenable à son repos, dans les parties les plus basses et les plus sombres ou sur le sommet feuillu des petits arbres, parmi lesquels il choisit de préférence les Nipas, les Pandanus ou les Orchidées épiphytes, qui donnent aux forêts vierges de Bornéo un aspect si caractéristique. Il prépare son nid avec de petites branches et des feuilles croisées les unes sur les autres, et le garnit de feuilles de diverses plantes.

Selon les Dayacks, l'orang quitte son gîte vers neuf heures du matin et le regagne vers cinq heures du soir ou un peu plus tard, au crépuscule. Il se couche quelquefois sur le dos ou, pour changer, il se tourne d'un côté ou de l'autre, repliant ses jambes vers son corps et reposant sa tête dans ses mains.

Bien que l'orang se tienne au haut des grands arbres pendant le jour, on le voit rarement accroupi sur une bran-

che volumineuse, à la manière des autres singes et particulièrement des gibbons. Il reste au contraire sur des branches plus faibles et couvertes de feuilles, de sorte qu'on l'aperçoit tout au sommet de l'arbre.

L'orang grimpe lentement et avec précaution ; il prend grand soin de ses pieds dont il semble qu'il ressent les lésions beaucoup plus que les autres singes. Lorsqu'il grimpe, il meut alternativement une main et un pied, ou, après avoir pris un point d'appui solide avec les mains, il tire à lui simultanément les deux pieds. Même quand il est poursuivi de près, sa circonspection est étonnante ; il essaye la solidité des branches, les fait ployer sous le poids de son corps et en fait ainsi un pont d'un arbre à l'autre. On voit par ce qui précède que la description des naturalistes hollandais correspond dans les traits essentiels, à celle de Wallace.

On fait une chasse assidue à ces orangs. Les Malais de Samarinda, dans le sud-est de Bornéo, les prennent, selon Bock, sur les bords des rivières qui se jettent près de cette ville, dans le Mahaccam. Ces singes ne viennent sur les rives de ces cours d'eau que le matin de bonne heure et retournent aux taillis dans le courant de la journée. Lorsque les indigènes capturent un orang vivant, ils le vendent pour 3 dollars à des Chinois, qui le nourrissent d'abord avec des fruits et plus tard avec du riz, mais sans pouvoir jamais le conserver longtemps vivant en captivité.

Autant l'orang est paresseux, mélancolique et en apparence indifférent dans le cours habituel de son existence, autant il devient méchant et courageux en cas de danger. On en a vu qui, dit-on, lançaient des branches et de lourds fruits de durione, à péricarpe épineux, sur leurs agresseurs. Dans la lutte corps à corps, les orangs saisissent leur adversaire par le bras, le mordent et l'égratignent partout où ils peuvent l'atteindre. Selon Wallace, aucune bête féroce n'attaque ces singes qui seraient même de taille à se mesurer avec les crocodiles et les serpents les plus gigantesques. Il

est souvent dangereux pour l'homme même de l'attaquer de trop près, car ses dents sont véritablement terribles ; il fait des morsures affreuses et casse facilement un bras aux chasseurs trop audacieux.

Il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de s'emparer d'individus âgés, dont l'humeur est devenue acariâtre et qui sont presque indomptables. Les jeunes, au contraire, s'appriivoisent avec une extrême facilité, quand on peut les ramener en bonne santé, ce qui est fort difficile, car ils contractent très fréquemment la phtisie.

Une des plus anciennes observations que nous possédions sur la manière de se comporter des orangs en captivité, est due à Frédéric Cuvier, le frère du fondateur de l'anatomie comparée. L'animal qu'il put étudier à la Malmaison avait de dix à onze mois.

Cet orang-outan était entièrement conformé pour grimper et faire des arbres sa principale habitation. En effet, autant il grimpait avec facilité, autant il marchait péniblement : lorsqu'il voulait monter à un arbre, il en empoignait le tronc et les branches avec ses mains et ses pieds, en ne se servant ni de ses bras ni de ses cuisses. Il passait aisément d'un arbre à un autre lorsque les branches se touchaient, de sorte que, dans une forêt un peu épaisse, il n'y aurait eu aucune raison pour qu'il descendit jamais à terre. En général, tous ses mouvements avaient de la lenteur ; mais ils semblaient être pénibles lorsqu'il voulait se transporter sur terre d'un lieu dans un autre ; d'abord il appuyait ses deux mains fermées sur le sol, se soulevait sur ses longs bras, et portait son train de derrière en avant, en faisant passer ses pieds entre ses bras et en les portant au delà des mains ; ensuite, appuyé sur son train de derrière, il avançait la partie

supérieure de son corps, s'appuyait de nouveau sur ses poignets, se soulevait et recommençait à porter en avant son train de derrière. Il ne marchait sur ses pieds que soutenu par la main ; encore, dans ce cas, s'aidait-il de son autre bras.

Le plus souvent il ne posait à terre que le côté externe de ses pieds, semblant par là vouloir garantir ses doigts de tout frottement sur le sol ; cependant quelquefois il appuyait le pied par toute sa base, mais alors il tenait les deux dernières phalanges des doigts recourbées, excepté le pouce qui restait ouvert et écarté. Dans son état de repos il s'asseyait, ayant les jambes reployées sous lui à la manière des Orientaux. Il se couchait indifféremment sur le dos ou sur les côtés, en ramenant ses jambes à lui — en « chien de fusil » — et en se croisant les bras sur la poitrine. Alors il aimait à être couvert et, dans ce but, il prenait toutes les étoffes, tous les linges qui se trouvaient près de lui.

Cet animal employait ses mains comme nous employons généralement les nôtres ; il lui manquait, on le voyait bien, seulement l'expérience pour en faire l'usage que nous en faisons dans un très grand nombre de cas particuliers. Il portait le plus souvent les aliments à sa bouche avec ses doigts ; mais quelquefois aussi il les saisissait avec ses longues lèvres, et c'était en humant qu'il buvait, comme le font tous les animaux dont les lèvres peuvent s'allonger. Il se servait de son odorat pour juger de la nature des aliments qu'on lui présentait et qu'il ne connaissait pas, et il paraissait consulter ce sens avec beaucoup de soin. Il mangeait presque indistinctement des fruits, des légumes, des œufs, du lait, de la viande, il aimait beaucoup le pain, le café et les oranges ; une fois, il vida, sans en être incommodé, un encrier qui tomba sous sa main et ne contenait sans doute pas un liquide dangereux comme le sont la plupart des encres que l'on fabrique aujourd'hui. Il ne mettait aucune régularité dans ses repas et pouvait manger à toute heure.

Sa vue était excellente ainsi que son ouïe.

On eut la curiosité de constater l'impression que ferait sur lui notre musique, mais elle n'en produisit aucune.

Pour se défendre, l'orang mordait et frappait de la main ; mais c'était seulement envers les enfants qu'il montrait quelque méchanceté et toujours par impatience plutôt que par colère. En général, il était doux et affectueux, et il éprouvait naturellement le besoin de vivre en société. Il aimait à être caressé et donnait de véritables baisers. Son cri était guttural et aigu ; il le faisait entendre lorsqu'il désirait vivement quelque chose. Dans ces moments tous ses signes étaient expressifs : il secouait la tête pour montrer sa désapprobation, boudait lorsqu'on ne lui obéissait pas et, quand il était en colère, criait très fort en se roulant par terre. Alors son cou se gonflait singulièrement.

Cet animal, cependant, n'avait subi d'autre influence que celle des circonstances au milieu desquelles il avait vécu. Il ne devait rien à l'habitude, toutes ses actions étaient indépendantes et constituaient les simples effets de sa volonté.

Pendant les premiers jours de son embarquement, cet orang montrait beaucoup de défiance en ses propres moyens, ou, plutôt, ne pouvant apprécier la cause du roulis, il s'en exagérait les dangers. Il ne marchait jamais sans s'accrocher fortement à plusieurs cordes ou à un objet quelconque fixé au vaisseau ; il refusa constamment de monter aux mâts, tous les encouragements des personnes de l'équipage furent inutiles, à cet égard, et il ne fut incité à le faire que par la force d'un sentiment qui semble avoir été porté par la nature dans cette espèce à un très haut degré : celui de l'affection. Notre animal en ressentait constamment les effets ; ce sentiment doit sûrement conduire les orangs à se défendre mutuellement quand quelque danger les menace ; c'est ainsi d'ailleurs qu'agissent les animaux conduits par leur nature à vivre réunis.

Quoi qu'il en soit, l'orang n'eut le courage de monter aux mâts que lorsqu'il eut vu M. Decaen, son maître, y

monter lui-même ; il le vit et, dès ce moment, il y monta seul chaque fois qu'il en éprouva le désir : l'expérience heureuse qu'il avait faite lui donna assez de confiance en ses propres forces pour qu'il osât la répéter.

Les moyens employés par les orangs pour se défendre sont en général ceux communs à tous les animaux timides, la ruse et la prudence ; mais les orangs possèdent une force de jugement qui fait défaut à la plupart des autres et ils l'emploient à l'occasion pour éloigner des ennemis redoutables. L'animal dont nous parlons, vivant en liberté, avait coutume, par les beaux jours, de se transporter dans un jardin où il trouvait un air pur et la possibilité de se donner quelques mouvements ; alors il grimpait aux arbres et se plaisait à rester assis entre les branches. Un jour qu'il était ainsi perché on fit semblant de monter après lui pour le prendre ; mais aussitôt il saisit les branches auxquelles on s'accrochait et les secoua de toute sa force comme si son intention était d'effrayer la personne qui paraissait tenter de monter. Si l'on se retirait, il cessait aussitôt de secouer les branches ; mais il recommençait dès qu'on semblait vouloir renouveler la tentative. Il accompagnait ce geste de tant de signes d'impatience ou de crainte que son intention d'éloigner par la peur d'une chute ou par une chute même celui qui menaçait de le prendre, apparut évidente à tous les spectateurs de cette scène. La même expérience tentée plusieurs fois donna toujours les mêmes résultats.

Souvent il se trouvait fatigué par les nombreuses visites qu'il recevait. Alors il se blottissait entièrement sous sa couverture et n'en sortait que lorsque les curieux s'étaient retirés ; jamais il n'agissait ainsi quand il était entouré seulement de personnes qu'il connaissait.

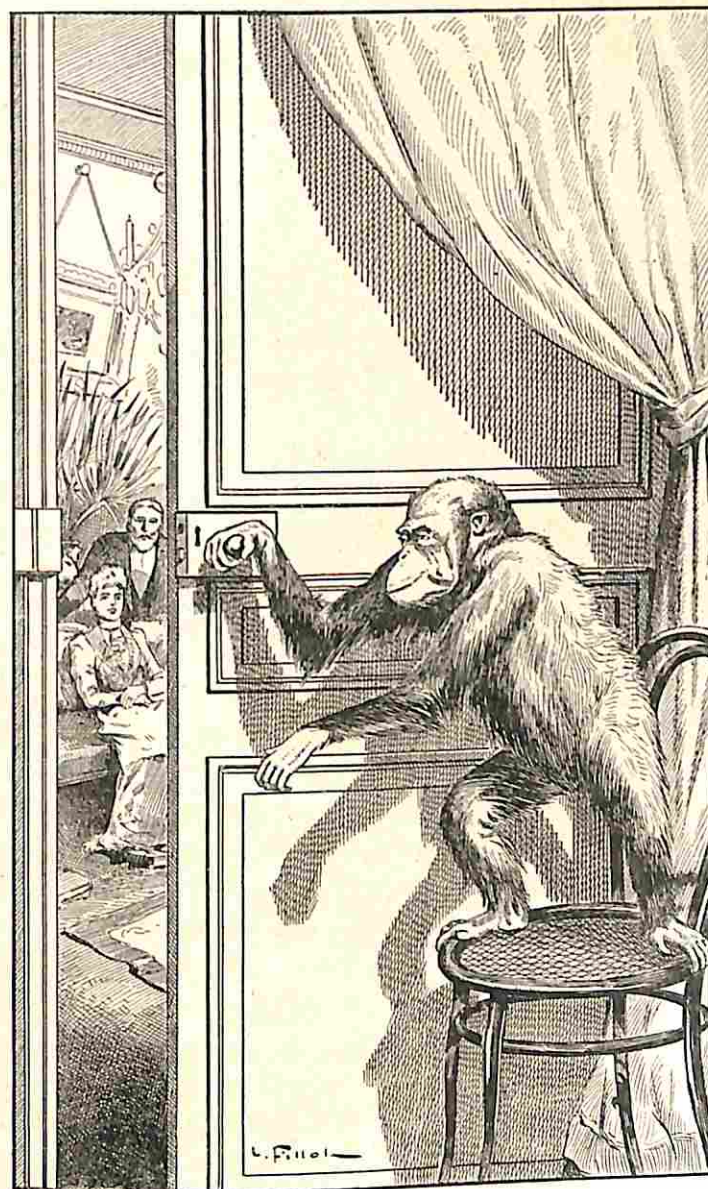
L'orang avait pour M. Decaen une affection presque exclusive, et il lui en donna plusieurs fois des témoignages remarquables. Un jour, il entra chez son maître pendant qu'il était

encore au lit et, dans sa joie, il se jeta sur lui, l'embrassa avec force et, lui appliquant ses lèvres sur la poitrine, il se mit à lui téter la peau comme il faisait souvent du doigt des personnes qui lui plaisaient. Dans une autre occasion cet animal donna à M. Decaen une preuve plus forte encore de son attachement. Il avait l'habitude de venir à l'heure des repas, qu'il connaissait fort bien, demander à son maître quelques friandises. Pour cela, il grimpait derrière la chaise sur laquelle M. Decaen était assis ; il ne pouvait le voir suffisamment pour le reconnaître qu'une fois arrivé à la partie la plus élevée du dossier de la chaise ; perché là il recevait ce qu'on voulait lui donner. A son arrivée sur les côtes d'Espagne, M. Decaen fut obligé d'aller à terre, et un autre officier du vaisseau le remplaça à table. L'orang-outan, comme à son ordinaire entra dans la chambre et vint se placer sur le dossier de la chaise où il croyait son maître assis ; mais, aussitôt qu'il s'aperçut de sa méprise et de l'absence de M. Decaen, il refusa toute nourriture, se jeta à terre et poussa des cris de douleur en se frappant la tête.

Il témoignait ainsi très souvent son impatience si on lui refusait une chose qu'il désirait vivement et qu'il avait sollicitée. Cet orang aurait-il été conduit à agir ainsi par une sorte de calcul ? On serait tenté de le croire, car, dans sa colère, il relevait la tête de temps en temps et suspendait ses cris pour regarder les personnes qui étaient près de lui et voir s'il avait produit quelque effet sur elles. et si elles se disposaient à lui céder ; lorsqu'il ne croyait rien apercevoir de favorable dans les regards ou dans les gestes, il recommençait à crier.

Ce besoin d'affection portait ordinairement l'orang à rechercher les personnes connues de lui et à fuir la solitude qui paraissait beaucoup lui déplaire ; il le poussa un jour à employer son intelligence d'une manière très remarquable. On le tenait dans une pièce voisine du salon où l'on se réunissait habituellement ; plusieurs fois il était monté

sur une chaise pour ouvrir la porte du salon ; la chaise était



Plusieurs fois il était monté sur une chaise pour ouvrir la porte du salon (page 36).
ordinairement placée près de cette porte dont la serrure se

fermait au pêne. Une fois, pour l'empêcher d'entrer, on avait ôté la chaise du voisinage de la porte; mais aussitôt on vit celle-ci s'ouvrir et l'orang descendre de cette même chaise qu'il avait apportée pour s'élever au niveau de la serrure. Il est certain qu'on n'avait jamais appris à l'animal à agir de la sorte, et il ne l'avait même vu faire à personne. Par sa propre expérience, il avait seulement pu se rendre compte qu'en montant sur une chaise il s'élevait au niveau des objets plus hauts que lui; en voyant agir les autres il avait pu constater que les chaises étaient transportables d'un lieu dans un autre, et que la porte dont il est question s'ouvrait en poussant le pêne. Il avait coordonné tous ces éléments pour agir comme il l'avait fait.

Les hommes, du reste, ne sont pas les seuls êtres différenciant des orangs, auxquels ceux-ci peuvent s'attacher. Celui de Cuvier avait voué à deux petits chats une affection qui ne lui était pas toujours agréable; il tenait ordinairement l'un ou l'autre sous son bras, d'autres fois il se plaisait à les placer sur sa tête, mais dans ces divers mouvements, les chats éprouvaient souvent la crainte de tomber, aussi s'accrochaient-ils avec leurs griffes à la peau de l'orang, qui souffrait avec beaucoup de patience les douleurs ainsi causées. Deux ou trois fois, à la vérité, il examina attentivement les pattes de ces petits animaux, et après avoir découvert leurs ongles, il chercha à les arracher, mais avec ses doigts seulement; n'ayant pu le faire, il se résigna à souffrir, ne voulant pas sacrifier le plaisir qu'il trouvait à jouer avec eux.

L'instinct semblait encore entrer pour quelque chose dans le mouvement qui lui faisait porter ces petits chats sur sa tête. S'il s'emparait de quelques légers papiers, il les plaçait sur sa tête; s'il arrivait à une cheminée, il en prenait les cendres à poignée et s'en couvrait la tête; il faisait de même avec la terre, avec les os qu'il avait rongés, etc.

Il n'était pas très habile à manier les ustensiles de table;

à cet égard il rappelait le cas des sauvages que l'on a voulu faire manger avec nos fourchettes et nos couteaux; mais il suppléait par son intelligence à sa maladresse: lorsqu'il ne parvenait pas à placer les aliments de son assiette dans sa cuiller il confiait celle-ci à son voisin pour la faire remplir. Il buvait très bien dans un verre, en le tenant entre ses deux mains. Un jour, il s'aperçut, ayant reposé son verre sur la table, qu'il n'était pas d'aplomb et allait tomber, il plaça sa main du côté où ce verre penchait, pour le soutenir.

L'orang avait été habitué à s'envelopper dans des couvertures et il en avait presque un besoin continuel. Sur le vaisseau il prenait pour se coucher tout ce qui lui paraissait convenable: aussi lorsqu'un matelot avait perdu quelques hardes, était-il toujours à peu près sûr de les retrouver dans le lit de l'orang. Le soin que cet animal prenait à se couvrir lui fit donner une preuve éclatante de son intelligence. Quand il fut amené à terre, on étendit tous les jours sa couverture sur le gazon, devant la salle à manger, et après ses repas, qu'il prenait ordinairement à table, il allait droit à la couverture, la mettait sur ses épaules, et venait se placer dans les bras d'un petit domestique pour qu'il le portât sur son lit. Un jour on avait retiré la couverture de la pelouse de gazon, et on l'avait suspendue au bord d'une croisée afin de la faire sécher. L'orang alla, comme à l'ordinaire, pour la prendre; mais, de la porte, s'étant aperçu qu'elle n'était pas à sa place habituelle, il la chercha des yeux et la découvrit sur la fenêtre; alors il s'achemina vers elle, la prit et revint comme d'habitude pour se coucher.

Wallace a aussi recueilli d'intéressants renseignements sur les jeunes orangs en captivité; en voici le résumé d'après M. Hartmann:

Près de Simunjou à Bornéo, Wallace tua d'un coup de feu

une grande femelle d'orang qui avait un petit haut d'un pied environ. Quand le chasseur l'emporta, ce petit singe lui saisit la barbe si solidement que Wallace eut beaucoup de peine à se dégager, car l'animal recourbe habituellement en crochet la dernière phalange des doigts. Ce petit n'avait encore aucune dent, mais quelques jours plus tard, on vit percer deux incisives à la mâchoire inférieure. Malheureusement on n'avait pas de lait ni aucun animal qui pût allaiter le petit singe. Wallace se vit donc forcé de lui donner de l'eau de riz, à l'aide d'un flacon dont le bouchon était traversé par le tuyau d'une plume d'oiseau ; après quelques essais, le singe apprit très bien à téter de cette manière. On introduisit ensuite dans le flacon du sucre et du lait de coco pour faire un mélange plus nourrissant. Lorsque notre naturaliste mettait son doigt dans la bouche de l'animal, celui-ci le suçait avidement, mais bientôt, tout découragé, il le laissait et se mettait à crier comme le fait un enfant en pareille circonstance.

Quand on l'embrassait et qu'on le caressait, il était tranquille et content, mais, dès qu'on le couchait, il ne cessait de crier ; pendant les premières nuits, il fut très remuant et très bruyant. Wallace disposa en berceau une petite caisse avec une natte moelleuse, qu'on changeait et lavait tous les jours. Le singe aimait beaucoup les ablutions. Dès qu'il était sale, il se mettait à crier et cessait seulement lorsque son maître le menait à la fontaine. Là il se calmait immédiatement quoiqu'il se débattit un peu au premier jet d'eau froide et fit des grimaces très comiques quand l'eau ruisselait sur sa tête. Il était enchanté quand on l'essuyait et qu'on le frottait pour le sécher. Lorsque Wallace lui brossait le poil, il paraissait parfaitement heureux et restait couché silencieux, les bras et les jambes étendus, pendant qu'on passait la brosse sur les longs poils de son dos et de ses bras. Au début, il se cramponnait avec désespoir, à l'aide des quatre mains, à tout ce qu'il trouvait à proximité et

Wallace était sans cesse obligé de prendre garde à sa barbe.

Quand une inquiétude le prenait, il gesticulait avec les mains et cherchait à saisir un objet quelconque ; lorsqu'il réussissait à prendre un bâton ou un linge avec deux ou trois mains, il semblait tout heureux. A défaut d'autre chose, il empoignait souvent ses propres pieds et, au bout de quelque temps, il avait pris l'habitude de croiser les bras et de saisir de chaque main les longs poils implantés sur son épaule opposée. La force de son poignet ne tarda pas à diminuer, et Wallace dut s'ingénier à trouver le moyen de l'exercer et de fortifier ses membres. Dans ce but il fabriqua une échelle courte de trois ou quatre échelons, à laquelle il le suspendait pendant un quart d'heure. D'abord cet exercice parut lui convenir, mais il n'arrivait pas à prendre une position commode à l'aide des quatre mains et, les ayant changées de place plusieurs fois, il les lâchait l'une après l'autre et tombait finalement sur le sol. Souvent, lorsqu'il n'était plus suspendu qu'avec deux mains, il en lâchait une, la croisait sur l'épaule opposée pour saisir son propre poil qui lui paraissait, au toucher, beaucoup plus agréable que l'échelon ; aussi lâchait-il également l'autre main et tombait-il à terre. Il croisait alors les bras, s'étendait tout content sur le dos, sans paraître jamais incommodé par ces chutes fréquentes.

Wallace, voyant que le petit singe aimait beaucoup les poils, s'efforça de lui confectionner une mère artificielle. Dans ce but, il serra avec une ficelle un morceau de peau de buffle et le suspendit à un pied du sol. D'abord cela sembla convenir admirablement au singe, qui pouvait ainsi gigoter et trouvait toujours sous la main un peu de poil auquel il se cramponnait avec la plus grande opiniâtreté. Wallace crut donc avoir mis le comble au bonheur du jeune orphelin. En effet, celui-ci parut parfaitement heureux pendant quelque temps, jusqu'au moment où, se souvenant de sa mère qu'il avait perdue, il essaya de téter. Il se hissa alors vers le haut

de la peau de buffle et chercha partout l'endroit convenable ; mais comme il ne prenait que des poils et de la laine à pleine bouche, il devint très chagrin, se mit à jeter de grands cris et, après deux ou trois nouvelles tentatives, il y renonça complètement. Un jour, un peu de laine pénétra dans son gosier et l'on crut qu'il allait étouffer, cela se borna à plusieurs accès de toux et il respira de nouveau librement ; Wallace dut mettre en pièces la mère artificielle et abandonner ce dernier espoir de distraire la petite créature.

Au bout d'une semaine Wallace commença à le faire manger avec une cuiller. Il lui donna du biscuit trempé, mélangé avec un peu d'œuf et de sucre et, de temps en temps, des pommes de terre sucrées. L'animal absorbait volontiers ces aliments et faisait des grimaces comiques pour exprimer son contentement ou son déplaisir de ce qu'on lui avait fait prendre. Il se léchait les lèvres, serrait la bouche et roulait les yeux avec une expression de satisfaction extrême, lorsqu'il avait une bouchée qui lui convenait particulièrement. Si, au contraire, il ne trouvait pas sa nourriture assez douce ni assez savoureuse, il tournait un instant la bouchée à l'aide de la langue, comme s'il cherchait à y trouver quelque saveur agréable, et puis la crachait tout entière. Si on lui redonnait du même aliment, il criait et se débattait violemment, tout comme un petit enfant en colère.

Trois semaines après la capture de cet orang, Wallace lui donna pour compagnie un macaque ⁽¹⁾ également jeune. Les deux animaux furent aussitôt les meilleurs amis du monde, aucun d'eux n'avait la moindre peur de l'autre. Le petit macaque s'asseyait, sans aucun ménagement, sur le corps et même sur le visage de son compagnon. Lorsque Wallace donnait à manger à l'orang, l'autre petit singe avait l'habitude de s'asseoir auprès d'eux, pour ramasser ce qui tombait et saisir

(1) Voir page 118.

quelquefois même la cuiller au passage ; dès que Wallace avait fini, le macaque léchait ce qui restait adhérent aux lèvres de l'orang et lui ouvrait ensuite la bouche pour voir s'il n'y trouvait pas encore quelque miette de nourriture. Puis, il se couchait sur le corps de la pauvre bête comme sur un coussin fort commode. Le petit orang supportait toutes ces insultes avec une patience sans exemple ; trop heureux d'avoir auprès de lui quelque chose de chaud, qu'il pût serrer tendrement dans ses bras. Mais parfois il se vengeait de toutes ces vexations ; si le macaque voulait s'en aller, l'orang le retenait tant qu'il pouvait, par la peau du dos ou de la tête ou par la queue, et c'est seulement après des bonds souvent répétés, que le petit singe arrivait à se dégager.

Wallace appelle l'attention sur les manières différentes de se comporter de ces deux animaux, entre lesquels il ne pouvait y avoir une grande différence d'âge. Toutes les observations faites jusqu'à ce jour montrent, en effet, que les très jeunes anthropoïdes sont, comme les enfants du même âge, incapables de se tirer d'affaire eux-mêmes ; au contraire, les jeunes singes des autres genres acquièrent de bonne heure, comme d'autres mammifères jeunes, par exemple les chats, les chiens, etc., une vivacité et une autonomie plus grandes.

Au bout d'un mois environ de captivité, l'orang se poussait en avant à l'aide des pieds, lorsqu'on le mettait par terre, ou bien il exécutait des culbutes et avançait ainsi péniblement. Quand il était dans sa caisse, il se dressait verticalement contre les parois de celle-ci et il lui arriva même une ou deux fois de tomber ainsi hors de son berceau. Le laissait-on malpropre ou affamé, ou le négligeait-on de quelque autre manière, il se mettait à crier et à tousser comme un singe adulte, jusqu'à ce qu'on s'occupât de lui. S'il n'y avait personne à la maison ou si on ne prenait pas garde à ses cris, il se calmait au bout de quelque temps ; mais dès

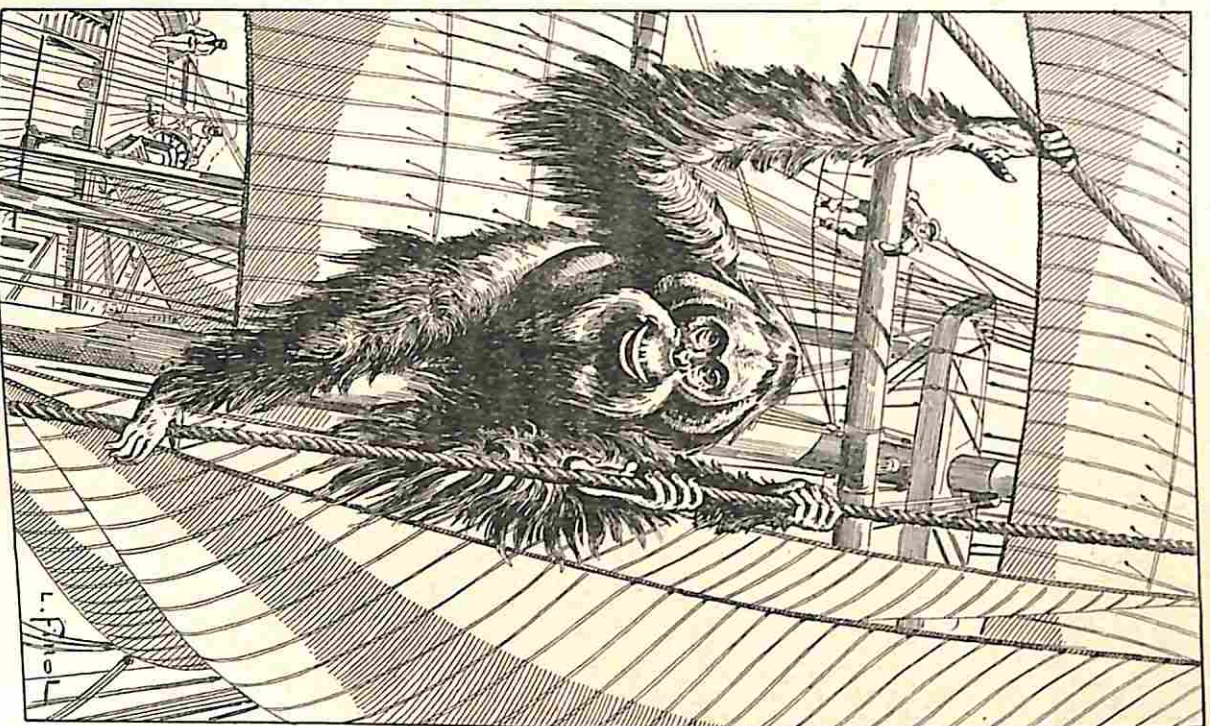
qu'il entendait un bruit de pas, il recommençait de plus belle.

Le Dr Clarke Abel, a également fait de longues observations sur un orang qui fut amené à Batavia. Les voici, d'après le résumé qu'en a donné Z. Gerbe.

On le prit à Bornéo pour le conduire à Java et il resta paisible tant que le petit bâtiment fut en pleine mer. Il se livra à la violence de son caractère dès qu'il se vit renfermé dans une cage de bambou. Il essaya d'en arracher les barreaux en les secouant violemment avec les mains ; mais, voyant qu'il ne pouvait y parvenir en les prenant en masse, il tenta de les briser isolément. Il en reconnut un plus faible que les autres auquel il s'acharna tant qu'il l'eut bon ; étant parvenu à le rompre, il s'échappa. Lorsqu'on l'eut conduit à bord du vaisseau *Le César*, on essaya de le retenir à une chaîne fixée dans la muraille du navire par un crampon de fer ; il eut bientôt brisé ce lien, et il se sauva entraînant après lui la chaîne. Celle-ci, trop longue, gênant ses mouvements, il eut l'idée d'en rouler l'extrémité et de la jeter sur ses épaules. Ayant répété plusieurs fois son manège, et ennuyé de ce que cette chaîne ne restait point sur son dos, il finit par la prendre dans sa bouche afin de fuir plus à son aise.

Après plusieurs essais tout aussi infructueux que le précédent, on renonça à tenir cet orang à l'attache, et il lui fut permis dès lors de parcourir le vaisseau au gré de ses caprices. Il ne tarda point à se familiariser avec les matelots, dont il surpassait l'agilité ; c'est en vain qu'ils essayèrent fréquemment de l'atteindre en le poursuivant dans les agrès ; ces jeux servirent seulement à montrer toute l'étendue de son adresse et la sagacité avec laquelle il savait éviter les pièges. Lorsqu'il était surpris, il cherchait à devancer ceux qui le poursuivaient ; mais s'il se trouvait trop vivement pressé, il saisissait la première corde venue en se balançant hors de

la portée des marins qui voulaient le prendre. D'autres fois,



Il passait d'un mât à l'autre en se balançant sur les mains, de même qu'un habitué funambule (page 46).
négligemment couché dans les haubans ou sur la tête du

mât, il attendait que les matelots, qui croyaient le surprendre, fussent arrivés à le toucher : alors par un mouvement aussi brusque que la pensée, il saisissait quelque cordage mobile plus ou moins vertical et se laissait glisser comme un trait sur le tillac, ou, s'accrochant au grand étai ⁽¹⁾, il passait d'un mât à l'autre en se balançant sur les mains, semblable à un habile funambule. En vain secouait-on avec force les cordages minces auxquels il s'accrochait, ces secousses ne l'agitaient aucunement, tant ses muscles avaient de force et de puissance pour maintenir les extrémités sur les corps qu'elles embrassaient. Parfois, lorsqu'il était de bonne humeur et en disposition de jouer, il s'élançait dans les bras du matelot courant à sa poursuite, et, après l'avoir touché de la main, il fuyait d'un bond hors de sa portée comme pour le défi de l'atteindre.

Pendant son séjour à Java, cet orang logeait dans un grand tamarinier, près de la demeure de M. Abel. Il y avait formé un lit en entrelaçant les petites branches et en les couvrant de feuilles ; dans le jour, il s'y étendait nonchalamment, ayant soin de placer sa tête hors de cette espèce de nid ; il pouvait voir ainsi si les hommes qui passaient au-dessous ne portaient pas de fruits. Dès qu'il en apercevait, il ne manquait pas de descendre afin d'en obtenir sa part. Il avait pour habitude de se coucher avec le soleil, ou plus tôt, lorsqu'il avait fait un copieux repas. Il était réveillé au jour et sa première action était de visiter ceux dont il recevait habituellement sa nourriture.

Il paraissait faire très peu d'attention à plusieurs petits singes de Java, ses compagnons de voyage. Une fois, cependant, il essaya de jeter à la mer une cage qui renfermait trois de ces animaux, et l'on supposa que cette action lui fut suggérée par le désir de les punir de ce qu'ils avaient reçu

(1) Cordage servant à soutenir le mât contre la poussée subie d'avant en arrière.

devant lui des aliments dont il n'avait pas eu sa part. Mais, quoiqu'il ne s'en occupât guère pendant toute la traversée, M. Abel pensa que l'orang était moins indifférent à leur société lorsqu'il n'était pas observé, et il la surprit un jour sur l'avant du mât de misaine jouant avec un jeune singe mâle. Couché sur le dos et en partie couvert d'une voile, l'orang contempla quelque temps avec une grande gravité les gambades du singe qui était au-dessus de lui ; mais à la fin il l'attrapa par la queue et essaya de le rouler dans sa couverture. L'action, cependant, ne paraissait pas se passer entre égaux, car l'orang ne daigna pas folâtrer avec le singe comme il le faisait avec les mousses. Les autres singes avaient évidemment une grande prédilection pour sa société, et, dès qu'ils étaient détachés, ils allaient le trouver et furent souvent vus s'avançant vers lui en se cachant. Leur intimité ne s'accrut pas sensiblement, et ils parurent aussi familiers avec lui dès la première entrevue qu'à la fin du voyage.

L'orang, malgré sa douceur, pouvait être animé d'une violente rage, qu'il exprimait en ouvrant la bouche, en montrant les dents et en saisissant et mordant ceux qui étaient près de lui. Quelquefois il parut presque désespéré, et, en deux ou trois occasions, il se livra à des actes qui, chez un être raisonnable, auraient été regardés comme des menaces de suicide. Si on lui refusait obstinément une orange qu'il essayait de saisir, il poussait de grands cris et s'élançait en fureur sur les cordages ; ensuite il revenait et renouvelait sa tentative ; s'il était encore joué, il se roulait comme un enfant sur le pont, jetant les cris les plus perçants ; une fois, se levant soudain, il s'élança avec fureur sur le côté du vaisseau, et disparut. Témoins de cette action, les gens du vaisseau crurent d'abord qu'il s'était élancé à la mer ; mais, après l'avoir cherché, on le trouva caché sous les chaînes des haubans.

Cet animal ne faisait point les grimaces et les contorsions des autres singes et ne possédait point leur malice. Sa con-

tenance exprimait au contraire, fortement, une gravité faite de mélancolie et de douceur, qui semblait être sa disposition caractéristique. Lorsqu'il se trouvait pour la première fois parmi des étrangers, il regardait pendant des heures entières autour de lui d'un air pensif, en appuyant sa tête sur sa main ; quand il était ennuyé de la curiosité qu'on lui témoignait, il se cachait sous le premier meuble à sa portée. Il prouvait sa douceur par la patience avec laquelle il supportait les injures même graves, et c'était seulement à la dernière extrémité qu'il cherchait à se venger, mais il évitait toujours ceux qui le lutinaient trop fréquemment. Il s'attacha promptement aux marins qui le traitaient bien ; il aimait beaucoup s'asseoir à leurs côtés, et, s'approchant d'eux autant que possible, il pressait leurs mains contre ses lèvres et réclamait vivement leur protection et leur appui. Le bossman qui partageait ses repas avec lui, était son plus grand ami (quoiqu'il lui dérobât quelquefois son grog et son biscuit) ; il lui apprit à manger avec une cuiller. L'orang s'asseyait souvent à la porte de la cabine de ce maître pour prendre son café, sans être aucunement troublé par ceux qui l'observaient, et cela avec un air comique qui semblait être une parodie de la nature humaine.

Après le bossman, M. Abel était peut-être son ami le plus intime. Il le suivait constamment à la tête du mât, où il se retirait souvent pour fuir le bruit du vaisseau, et, s'étant assuré que les poches de M. Abel ne contenaient pas de vivres, il se couchait alors à ses côtés et se couvrait entièrement d'une voile, l'écartant parfois pour suivre de l'œil tous ses mouvements.

À Java, son amusement favori consistait à s'élancer d'arbre en arbre et sur le toit des maisons ; à bord du navire, il se pendait par les mains aux cordes et s'amusait avec les mousses. Il les excitait à jouer en les frappant de la main lorsqu'ils passaient, et en se sauvant ensuite ; ou bien il se laissait attraper, et alors s'engageaient des mêlées burles-

ques au cours desquelles il avait recours à ses mains, à ses pieds et à sa bouche. Si l'on peut tirer quelque conjecture de ces jeux et de la manière dont il attaquait son adversaire, on doit penser que son premier but était de le jeter en bas, puis de s'en saisir avec ses mains et ses pieds, et enfin de le mordre.

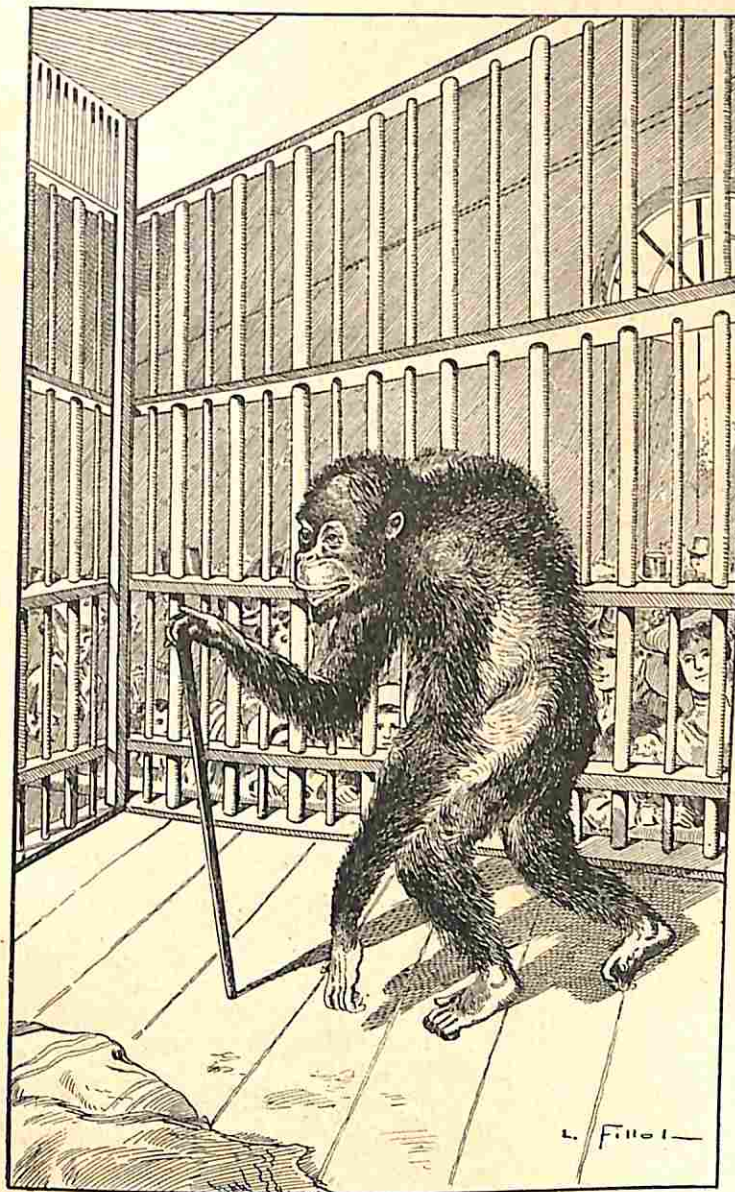
À bord du vaisseau, il dormait ordinairement sur la tête du mât, enveloppé d'une voile. Il se donnait beaucoup de mal pour faire son lit et ne manquait pas de le débarrasser des objets qui auraient pu rendre inégale la surface sur laquelle il voulait reposer ; content de cet arrangement, il s'enveloppait de la voile et s'étendait sur le dos. Quelquefois M. Abel s'emparait de son lit et exaspérait sa mauvaise humeur en refusant de le lui rendre ; alors il s'efforçait de tirer à lui la voile et ne consentait à se retirer qu'une fois resté maître du terrain. Si le lit était assez large pour deux, il s'étendait tranquillement à côté de la personne qui était venu l'occuper. S'il arrivait que toutes les voiles fussent dispersées, il cherchait un autre objet pouvant répondre au même but et volait soit une veste, soit une chemise de matelot mise à sécher, ou tâchait de découvrir la couverture de laine de quelque hamac. Lorsqu'on eut doublé le cap de Bonne-Espérance, il souffrit beaucoup de la température devenue plus froide, surtout, dans les premières heures de la matinée ; c'est pourquoi, quand il descendait du mât, transi de froid, il courait vers un de ses amis, se jetait dans ses bras, et le serrait fortement pour se réchauffer : il poussait des cris violents, au contraire, si l'on essayait de s'éloigner.

Sa nourriture à Java consistait principalement en fruits, et surtout, en mangoustans, qu'il aimait passionnément. Il suçait aussi les œufs avec voracité et s'occupait fréquemment d'en chercher. À bord, sa nourriture n'était pas déterminée, il mangeait indifféremment toutes sortes de viandes, surtout crues ; il aimait beaucoup le pain, mais il préfé-

rait les fruits quand il pouvait en obtenir. A Java, il buvait de l'eau; à bord ses boissons étaient aussi variées que les mets dont se composait sa nourriture. Il préférait le café et le thé; mais il acceptait le vin et prouva un goût très vif pour les liqueurs fortes en dérobant une bouteille d'eau-de-vie au capitaine. A Londres, il préférait à toute autre chose la bière et le lait, bien qu'il bût aussi fréquemment du vin et des liqueurs.

Dans ses tentatives pour obtenir de la nourriture, il montra en plusieurs circonstances une grande sagacité et une finesse de tact peu commune. Mais il se montrait très impatient de saisir ses aliments lorsqu'on les lui présentait, se mettant en colère si on ne les lui livrait pas promptement et poursuivant par tout le vaisseau la personne chargée de les lui donner. M. Abel venait rarement sur le pont sans avoir dans sa poche des confitures ou des fruits, et jamais il n'échappa à l'œil vigilant de l'orang. Quelquefois il essayait de l'éviter en montant sur le mât; mais il était toujours prévenu ou arrêté dans sa fuite. Lorsqu'il avait atteint avec lui les haubans, l'orang se soutenait d'un pied aux enfléchures et retenait ses jambes avec l'autre pied et une main, tandis qu'il fouillait dans les poches de M. Abel. S'il trouvait impossible de le surprendre, il grimpait à une grande hauteur dans le gréement et s'élançait brusquement sur lui. Enfin, devant son intention de descendre, il se laissait glisser le long d'un cordage et arrivait en bas en même temps que M. Abel. Quelquefois, celui-ci attachait une orange au bout d'une corde et la laissait pendre du mât sur le pont et aussitôt que l'orang voulait la saisir, il l'élevait rapidement. Après avoir été plusieurs fois trompé dans son emploi des moyens naturels, le singe changeait son plan. Paraissant n'y plus faire attention, il s'en allait à quelque distance et montait tranquillement aux agrès pendant quelques minutes; puis, bondissant à l'improviste, il attaquait la corde qui soutenait l'orange. Si on lui retirait précipitam-

ment la corde, il paraissait désespéré, renonçait à ses efforts,



... En imitant la démarche du vieillard et surtout en courbant le dos comme lui... (page 53).

se jetait dans les cordages et criait avec violence. Mais il

revenait toujours ; et s'il était encore vaincu, il saisissait le bras de M. Abel afin de lui enlever l'orange

Deux fois seulement il manifesta une grande frayeur . une première fois ce fut à la vue de huit grandes tortues apportées à bord, tandis que *le César* était à l'Ascension. Alors il grimpa en toute hâte sur la partie du vaisseau la plus élevée et, de là, regardant au-dessous de lui, il allongea ses longues lèvres en forme de groin et laissa échapper en même temps un son qui tenait autant du coassement de la grenouille que du grognement du cochon. Au bout de quelque temps il s'aventura à descendre, mais avec beaucoup de précautions, regardant continuellement les tortues ; et on ne put jamais l'en faire approcher si ce n'est à plusieurs toises de distance. Une autre fois il monta aussi haut et fit entendre le même grognement en voyant plusieurs hommes qui se baignaient et plongeaient dans la mer. Après son arrivée en Angleterre, il témoigna presque le même degré de frayeur en voyant une autre tortue vivante.

Cet orang fut connu en Angleterre à *Exeter-Change*, où ses aimables qualités et sa grande douceur lui attirèrent de nombreuses visites. Jamais on n'eut à le punir ni à le tenir captif. Il témoignait la plus visible préférence à son gardien et aux personnes qui le visitaient fréquemment. Pendant sa maladie et jusqu'à l'instant de sa mort, son air suppliant semblait réclamer le secours de ceux qui l'approchaient, et tout en lui inspirait des émotions d'autant plus tristes qu'il rappelait parfaitement les souffrances de l'homme, dont il avait jusqu'à la moindre expression de douleur. La maladie dont il mourut fut occasionnée par les dents qui sortaient de leur alvéole pour remplacer les dents de lait et prouvaient sa grande jeunesse.

L'orang paraît avoir, comme tous les singes, un don particulier pour l'imitation. Le savant physiologiste Flourers

raconte qu'un jour, étant allé visiter au Jardin des plantes un orang, il était accompagné d'un vieillard de ses amis qui se tenait le dos voûté et le corps appuyé sur une canne. Au bout de quelques instants, Flourens vit l'orang prendre la canne de son ami et faire le tour de la cage en imitant la démarche de celui-ci et surtout en courbant le dos comme lui.

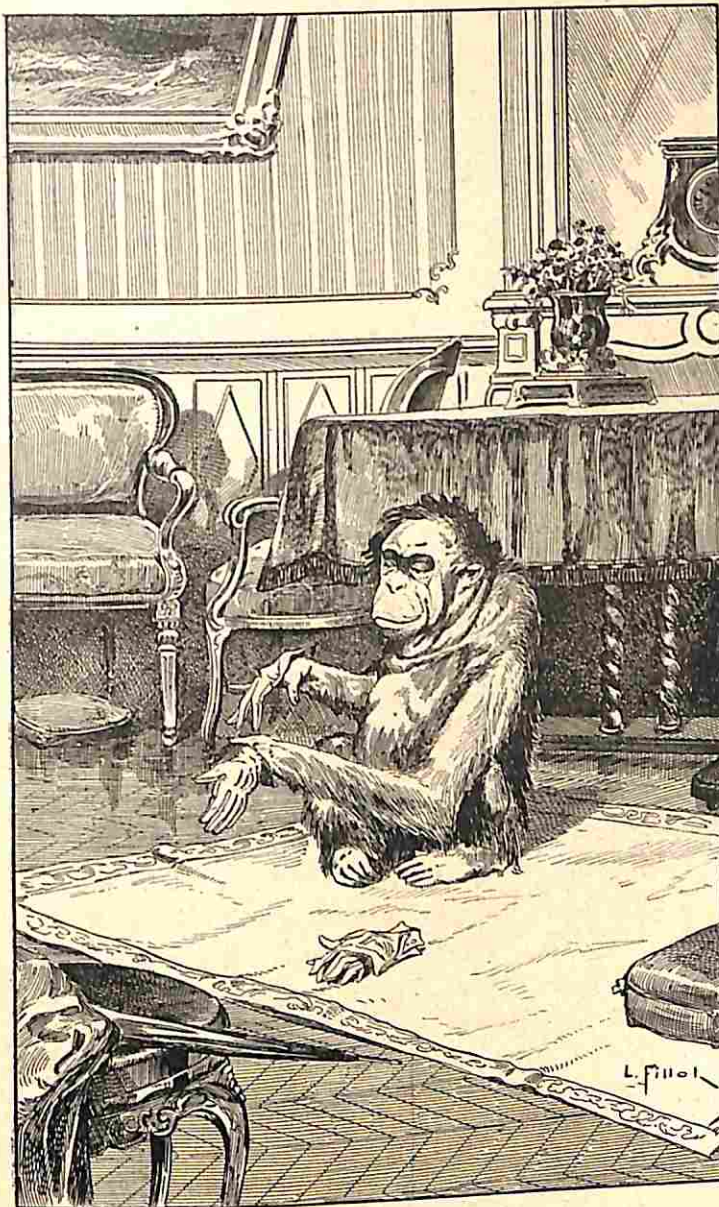
Cet animal n'était pas respectueux pour les vieillards !

Un orang amené, en 1827, à Calcutta, par Montgomery était moins flegmatique que ne le sont d'habitude, en captivité, les animaux de cette espèce. Il s'amusait et luttait volontiers avec les portefaix et, lorsque ceux-ci se baissaient jusqu'à lui, il les saisissait aux cheveux. Il essayait de récurer son pot de zinc avec une grande toile dont il jetait un coin sur l'épaule, imitant en cela les domestiques de la maison. Il aimait surtout le lait, le thé, le vin et les fruits du pandanus. Il examinait avec curiosité tout ce qu'il pouvait atteindre, palpait d'abord l'objet avec les doigts, puis le portait à ses lèvres et finalement entre ses dents. Il arrachait souvent d'un coup de dents les pans d'habit des visiteurs. Ses mouvements comiques, exécutés avec un sérieux solennel, faisaient rire même les graves habitants du pays. Un jour qu'il avait bu du thé et qu'on lui remit de l'eau dans la tasse vide, il répandit ce liquide par terre, se jeta plusieurs fois sur le dos, se mit à crier et à se frapper la poitrine et le ventre avec ses deux mains. Il était maladroit et chancelait en marchant debout. En allant à quatre pattes, il s'appuyait parfois sur les mains et progressait en lançant les pieds en avant. Lorsqu'en marchant debout, il perdait l'équilibre, il se laissait choir sur la tête et faisait plusieurs culbutes. Quand on le détachait de sa chaîne, il entraînait dans la maison et cherchait à prendre part au déjeuner de son maître.

Malgré sa curiosité naturelle il ne montrait aucune émotion quand il contemplait dans un miroir sa physionomie mélancolique (Hartmann).

En 1892 on amena au Jardin des plantes deux jeunes orangs, qui reçurent les noms de *Paul* et *Virginie*. « Celle-ci, dit M. Oustalet, aimait beaucoup son gardien et se laissait volontiers porter par lui, à la façon d'un petit enfant, en passant tendrement ses bras autour de son cou. Elle avait d'ailleurs tout à fait les gestes et les manières d'un jeune enfant et d'un enfant gâté. Souvent on la voyait jouer avec des brins de paille, ou se balancer, suspendue tantôt par une main, tantôt par un pied, à une corde flottante ou à une barre transversale de sa cage. Lorsqu'elle était contente, sa physionomie un peu triste s'éclairait d'un demi-sourire, mais lorsqu'on lui refusait ce qu'elle désirait ou qu'on ne lui apportait pas sa jatte de lait à l'heure accoutumée, elle manifestait sa colère, en se roulant par terre et en poussant des cris. Pour boire elle s'accrochait d'ordinaire par une main et se baissait jusqu'à ce que ses lèvres, fortement projetées en avant, vinssent en contact avec le liquide qu'elle absorbait en aspirant. Lorsqu'on lui donnait un fruit, *Virginie* le saisissait délicatement avec une main et l'épluchait au besoin avec l'autre main en se servant fort adroitement de ses doigts grêles munis d'ongles aplatis comme les nôtres. C'est également avec des gestes véritablement humains qu'elle s'enveloppait de sa couverture pour dormir, ou pour se garantir contre le froid; mais quand elle marchait, elle paraissait moins adroite et c'était avec une certaine gaucherie qu'elle s'avancait, le corps oblique et un peu voûté, en s'appuyant plutôt sur le bord extérieur que sur la plante des pieds et sur la face dorsale des phalanges repliées des mains. »

Les orangs comme les autres singes anthropoïdes, ne sont



Il chercha à mettre immédiatement une paire de gants que je lui avais donnés (page 56).

pas d'une humeur aussi folâtre que les petites espèces.

Romanes cite cependant un trait amusant de leur espièglerie. « Il y a quelques années, écrit-il, j'avais l'habitude d'observer une jeune femelle d'orang, au Jardin zoologique, et j'ai la conviction que je reconnus en elle le sentiment du comique. Entre autres preuves à l'appui de cette assertion, je l'ai vue en diverses occasions se coiffer de sa gamelle qui était d'une forme quelque peu singulière et présentait sur sa tête l'apparence d'un chapeau ; et comme du même coup, elle gratifiait généralement les spectateurs d'un rire grimacé, elle ne manquait jamais d'avoir un succès d'hilarité qui flattait évidemment son orgueil. »

C'était sans doute là seulement un geste d'imitation, semblable à celui que le singe avait vu faire. Voici un autre exemple d'imitation observé dans la même espèce. « La plupart des singes, dit M. H. Leutemann, cherchent à détruire tout ce qu'ils peuvent saisir et n'ont de plaisir qu'à détruire. Notre orang, cependant, pensait toujours à l'emploi utile des objets en son pouvoir. A mon grand étonnement il chercha à mettre immédiatement une paire de gants que je lui avais donnés, et, bien qu'il n'y réussit point et qu'il confondit le gant droit avec le gant gauche, il avait une idée parfaitement nette de leur emploi. Il prit ensuite en main une petite badine et s'appuya dessus. Mais comme elle se courbait, il crut s'être trompé sur sa destination et se borna à faire avec elle des mouvements grotesques. »

III

Un être pas commode.

LE GORILLE

Je connais un enfant qui s'est fait à lui-même une classification des animaux dont la simplicité satisfèrait nombre de zoologistes : il les divise en deux groupes, ceux qui sont méchants et ceux qui ne le sont pas. Quoique peu compliquée, cette classification ne laisse pas que de m'embarrasser parfois quand le jeune naturaliste me demande à brûle-pourpoint dans quelle catégorie doit rentrer l'un d'eux... Pour le *gorille* (fig. 7), par exemple, j'ai été fort désarmé : je me suis reporté aux « bons auteurs » et ma perplexité s'est accrue, les uns lui attribuant un caractère exécrable, les autres voyant en lui, au contraire, un petit Saint Jean-Baptiste incapable de faire du mal à une mouche. Résumons leurs observations.

Le gorille vit au Gabon, à l'intérieur des immenses forêts si abondantes dans ces pays. C'est un grand et puissant animal : le mâle atteint 1^m, 80 de hauteur, mais la femelle ne dépasse pas 1^m, 40. Tout en lui respire la force, depuis ses bras et ses jambes terminés par des mains et des pieds musculeux (fig. 8) jusqu'à sa face qui est bien celle d'une brute féroce. Il vit en petites troupes composées du père, de la mère et de quelques jeunes. Il ne monte que rarement dans les arbres et préfère se promener sur le sol. La nuit, le mâle

dort, assis, le dos appuyé contre un arbre, tandis que la femelle repose dans un nid grossier, placé à une faible hau-

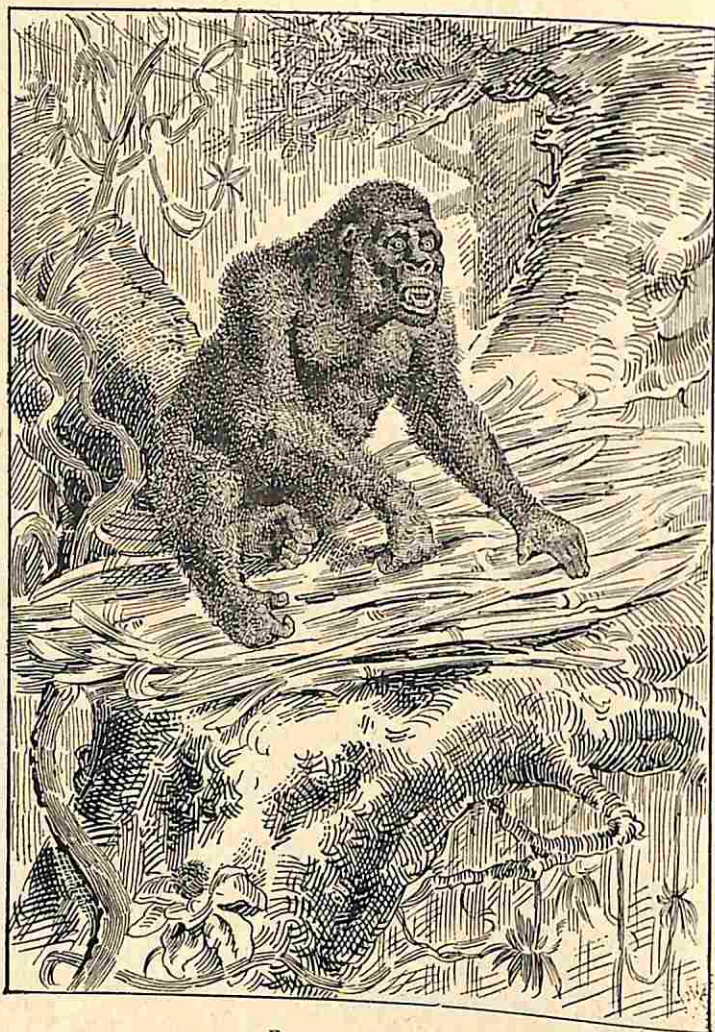


FIG. 7. — Gorille.

teur et formé de branches entassées sans soin les unes sur les autres. Il mange surtout les fruits : les crocs énormes dont sa mâchoire est pourvue sont seulement destinés à broyer les coques les plus dures.

Tant qu'il n'est pas inquiété, le gorille fuit l'homme ; mais, attaqué, il se défend avec une force et un courage inouïs.

Les indigènes en ont grand peur et font courir sur lui toutes sortes de légendes. Ils prétendent par exemple que le gorille est un véritable homme et qu'il fait semblant d'être si féroce et si bête dans le seul but d'échapper à l'esclavage. Ils prétendent aussi que les âmes de leurs rois habitent dans le corps des gorilles et c'est pour cela qu'ils les haïssent et les tourmentent.

Dans les romans d'aventures, on parle souvent de gorilles pénétrant dans les villages et emportant des femmes au plus profondes

bois : c'est une pure invention. Ces animaux ne sont méchants que si on attente à leur tranquillité — et c'est leur droit.

Les voyageurs qui ont été appelés à chasser des gorilles sont rares. L'un d'eux, du Chaillu, a tracé de sa rencontre avec ces singes, un tableau pittoresque, peut-être un peu poussé au drame, mais non pas inventé à plaisir comme l'ont prétendu quelques naturalistes allemands.

« Pendant, raconte-t-il, que nous rampions au milieu d'un silence tel que notre respiration en sortait bruyante, la forêt retentit du terrible cri du gorille.

Puis, les broussailles s'écartèrent des deux côtés et, soudain, nous fûmes en présence d'un énorme gorille mâle. Il avait traversé le fourré à quatre pattes ; mais quand il nous



FIG. 8. — A. Main ; B. Pied de gorille.

aperçut il se redressa de toute sa hauteur, et nous regarda hardiment en face. Il se trouvait à une quinzaine de pas de nous. C'est une apparition que je n'oublierai jamais. Il paraissait avoir six pieds; son corps était immense, sa poitrine monstrueuse, ses bras d'une incroyable énergie musculaire. Ses grands yeux gris et enfoncés brillaient d'un éclat sauvage, et sa face avait une expression diabolique. Tel apparut devant nous ce roi des forêts de l'Afrique.

Notre vue ne l'effraya pas. Il se tenait là, à la même place, et se battait la poitrine avec ses poings démesurés qui la faisaient résonner comme un immense tambour. C'est leur manière de défier leurs ennemis. En même temps, il poussait rugissement sur rugissement.

Le rugissement du gorille est le son le plus étrange et le plus effrayant qu'on puisse entendre dans ces forêts. Cela commence par une sorte d'aboiement saccadé, comme celui d'un chien irrité, qui se change en un grondement sourd ressemblant littéralement au roulement lointain du tonnerre, si bien que j'ai été parfois tenté de croire qu'il tonnait, quand j'entendais cet animal sans le voir. La sonorité de ce rugissement est si profonde, qu'il a l'air de sortir moins de la bouche et de la gorge que des spacieuses cavités de la poitrine et du ventre. Ses yeux s'allumaient d'une flamme plus ardente pendant que nous restions immobiles, sur la défensive. Les poils ras du sommet de sa tête se hérissèrent et commencèrent à se mouvoir rapidement, tandis qu'il découvrait ses canines puissantes en poussant de nouveaux rugissements de tonnerre. Il me rappelait alors ces visions de nos rêves, créations fantastiques, êtres hybrides, moitié hommes, moitié bêtes, dont l'imagination de nos vieux peintres a peuplé les régions infernales. Il avança de quelques pas, puis s'arrêta pour pousser son épouvantable rugissement; il avança encore et s'arrêta de nouveau à dix pas de nous, et comme il recommençait à rugir en se battant la poitrine avec fureur, nous fîmes feu et le tuâmes.

Le râle qu'il fit entendre tenait à la fois de l'homme et de la bête. Il tomba la face contre terre. Le corps trembla convulsivement pendant quelques minutes, les membres s'agitèrent avec effort, puis tout devint immobile: la mort avait fait son œuvre.

Il est de principe, chez tous les chasseurs qui savent leur métier, qu'il faut réserver son feu jusqu'au dernier moment. Soit que la bête furieuse prenne la détonation du fusil pour un défi menaçant, soit pour toute autre cause inconnue, si le chasseur tire et manque son coup, le gorille s'élance sur lui et personne ne peut résister à ce terrible assaut. Un seul coup de son énorme pied, armé d'ongles, éventre un homme, lui brise la poitrine ou lui écrase la tête. On a vu des nègres en pareille situation, réduits au désespoir par l'épouvante, faire face au gorille et le frapper avec le fusil déchargé; mais ils n'avaient pas même le temps de porter un coup inoffensif; le bras de leur ennemi tombait sur eux de tout son poids, brisant à la fois le fusil et le corps des malheureux. Je crois qu'il n'y a pas d'animal dont l'attaque soit si fatale à l'homme par la raison même qu'il se pose devant lui face à face, avec ses bras pour armes offensives, absolument comme le boxeur. Mais il a les bras bien plus longs et une vigueur bien supérieure à celle du champion le plus vigoureux que le monde ait jamais vu.

Lorsqu'un nègre a fait feu sur un gorille, il l'attend de pied ferme, car la fuite ne servirait à rien, et dans la lutte qui suit, s'il n'est pas tué, il reste souvent estropié pour toujours. J'ai vu des nègres ainsi mutilés dans les villages du fleuve Supérieur. Heureusement le gorille meurt aussi facilement qu'un homme. Un coup dans la poitrine, s'il est bien dirigé, l'abat tout de suite. Il tombe la face en avant, ses grands bras écartés, en poussant, avec un dernier soupir, un affreux cri de mort, moitié rugissement, moitié râle, signal de délivrance pour le chasseur, et qui pourtant résonne

lugubrement à son oreille comme le cri suprême d'une agonie humaine. »

Le gorille est, peut-être, le singe que l'on a le moins observé en captivité. Dans les cas rares où cette observation a été possible, les renseignements recueillis sont un peu contradictoires, comme nous l'avons dit plus haut.

C'est encore à du Chaillu que nous devons l'histoire de jeunes gorilles captifs. Son récit est très pittoresque.

« La journée du 4 mai (vers 1860), écrit-il, fut marquée par une des plus vives joies que j'aie jamais éprouvées. Quelques chasseurs, qui avaient été battre les bois pour mon compte, me ramenèrent un jeune gorille vivant. Je ne puis décrire les émotions que je ressentis à la vue de ce petit animal, qui se débattait pendant qu'on le traînait de force dans le village. Ce seul instant me récompensa de toutes les fatigues et de toutes les souffrances que j'avais endurées en Afrique.

C'était un petit être de deux ou trois ans, qui avait deux pieds six pouces, aussi farouche d'ailleurs et aussi indocile que s'il eût atteint tout son développement.

Mes chasseurs, que j'aurais embrassés, l'avaient pris dans le pays entre Rembo et le cap Sainte-Catherine. D'après leur rapport, ils avaient, au nombre de cinq, gagné un village près de la côte et traversaient sans bruit la forêt, lorsqu'ils entendirent un cri qu'ils reconnurent aussitôt pour celui d'un petit gorille qui appelait sa mère. Tout, du reste, était silencieux dans la forêt; il était près de midi; ils se décidèrent à se porter du côté d'où venait ce cri, qui se fit entendre une seconde fois. Le fusil à la main ils se glissèrent tout doucement dans un épais fourré où devait être le petit gorille; quelques indices leur firent reconnaître que la mère n'était pas loin; il y avait même à croire que le mâle, le plus redoutable de tous, se trouvait aussi aux environs.

Pourtant les braves gens n'hésitèrent pas à tout risquer pour prendre, s'il était possible, un sujet vivant, sachant bien quelle joie me ferait cette capture.

Ils virent remuer les buissons; ils se fauilèrent un peu plus avant, silencieux comme la mort, et retenant leur respiration. Bientôt ils aperçurent, spectacle bien rare, même pour ces nègres, un jeune gorille assis, mangeant quelques graines à peine sorties de terre; à quelques pas était aussi la mère, assise de même et mangeant du même végétal. Ils se décidèrent à tirer: il était temps, car au moment où ils levaient leurs fusils, la vieille femelle les aperçut; il n'y avait plus qu'à faire feu sans un instant de retard. Heureusement ils la blessèrent à mort.

Elle tomba. Le petit gorille, au bruit de la décharge, se précipita vers sa mère et se colla contre elle, se cachant sur son sein, et embrassant son corps. Les chasseurs s'élançèrent avec un hurra de triomphe; mais leurs cris rappelèrent à lui le petit animal qui, lâchant le corps de sa mère, s'enfuit vers un arbre et grimpa avec agilité jusqu'au sommet où il s'assit en poussant des hurlements sauvages.

Nos gens étaient bien embarrassés pour l'atteindre; il ne se souciaient pas de s'exposer à ses morsures et, d'un autre côté, ils ne voulaient pas tirer sur lui. A la fin ils s'avisèrent d'abattre l'arbre et de jeter un pagne carré sur la tête du petit monstre et de le capturer en profitant du moment où il était aveuglé; ce qui n'empêcha pas un des hommes d'être mordu grièvement à la main, et un autre d'avoir la cuisse entamée.

Comme ce petit animal, chétif de taille, il est vrai, et tout enfant par l'âge, était d'une vigueur étonnante et que rien ne pouvait modérer sa fureur, on ne savait comment l'emporter. Il ne cessait de se débattre; on finit par lui enfermer le cou dans une fourche, qui l'empêchait de s'échapper et le tenait à distance. C'est dans cet équipage qu'on nous l'amena.

Le village était tout en émoi. L'animal enlevé de la pirogue, où il avait dû faire un court trajet sur la rivière, rugissait et beuglait; ses petits yeux lançaient autour de lui des regards farouches; on voyait que, s'il eût pu attraper quelqu'un de nous, il lui aurait fait sentir sa colère.

Je m'aperçus que la fourche lui blessait le cou, et je songai aussitôt à me procurer une cage. En deux heures, on me construisit une petite cabane de bambous très forte, avec des barreaux solidement fixés et assez espacés pour que le gorille put être vu, et voir lui-même en dehors. Il fut jeté de force là-dedans, et pour la première fois je pus jouir tranquillement du spectacle de ma conquête. C'était un jeune mâle, qui, évidemment, n'avait pas encore trois ans; tout à fait en état de marcher seul, il était doué, pour son âge, d'une force musculaire extraordinaire. Sa face et ses mains étaient toutes noires, ses yeux moins enfoncés que ceux des adultes. Ses poils et sa chevelure commençaient juste aux sourcils et s'élevaient au sommet de la tête où ils étaient d'un brun rougeâtre, pour redescendre des deux côtés de la face jusqu'à la mâchoire inférieure, en dessinant des lignes assez pareilles à nos favoris. La lèvre supérieure était bordée d'un poil un peu fourni et grossier, plus long sous la lèvre inférieure. Les paupières étaient très minces, les sourcils droits et longs de trois quarts de pouce.

Le pelage du dos était gris de fer, tirant sur le noir vers le bas, et tout à fait blanc sous la queue. La poitrine et le ventre étaient velus aussi; mais vers la poitrine le poil était un peu moins fourni et plus court. Sur les bras, ce poil s'allongeait plus que partout ailleurs et paraissait d'un noir grisâtre, ce qui provenait de ce qu'il était noir à sa racine et blanchâtre à son extrémité. Aux poignets et aux mains, le poil était noir et descendait sur les doigts, jusqu'à la seconde phalange, quoique ce ne fût encore que le duvet précurseur des longs poils qui recouvrent la partie supérieure des doigts de l'adulte. Les poils des jambes étaient

d'un noir grisâtre qui devenait plus foncé à mesure qu'il se rapprochait des chevilles; celui des pieds était tout noir.

Quand je vis le petit camarade solidement enfermé dans sa cage, je m'approchai pour lui adresser quelques paroles d'encouragement. Il se tenait dans le coin le plus reculé; mais dès que j'avançai, il rugit et s'élança sur moi, et, quoique je me fusse retiré le plus vite possible, il réussit à saisir mon pantalon, qu'il déchira avec un de ses pieds, puis il retourna vite dans son coin. Cette attaque me rendit plus circonspect; pourtant je ne désespérais pas de parvenir à l'apprivoiser. Il était accroupi au fond de la cage, ses yeux gris lançaient des regards méchants; je n'ai jamais vu une figure plus sombre que celle de ce petit animal.

La première chose que j'avais à faire, c'était d'épier les besoins de mon prisonnier. J'envoyai chercher dans les forêts les fruits que cet animal préfère, et je les plaçai avec un vase d'eau à sa portée. Mais il se tint complètement sur la réserve et ne voulut toucher à rien, que je ne me fusse éloigné à une distance considérable.

Le second jour, je trouvai *Joë* — c'est le nom que je lui avais donné, — plus farouche encore que le premier. Il s'élançait avec des cris et des bonds sauvages contre quiconque approchait de sa cage et semblait prêt à nous mettre en pièces. Je lui jetai ce jour-là quelque feuilles d'ananas, dont je remarquai qu'il ne mangeait que les parties blanches. Il semblait, du reste, avoir bon appétit, quoique, alors et pendant le reste de sa courte existence, il refusât tout autre aliment que les feuilles et les fruits de sa forêt natale.

Le troisième jour, il était plus que jamais renfrogné et sauvage, beuglant dès que quelqu'un faisait mine de l'approcher, et se retirant alors dans son coin, ou s'élançant pour attaquer l'importun. Le quatrième jour, pendant que personne n'était là, il réussit à arracher un des barreaux de sa cage et s'échappa. J'arrivai juste au moment où on venait

de s'apercevoir de sa fuite; aussitôt je mis sur pied tous les nègres et je les envoyai cerner le bois pour ressaisir le fugitif. Comme je rentrais vite chez moi pour prendre un de mes deux fusils, j'entendis un grondement menaçant qui sortait de dessous mon lit. Je fermai aussitôt les fenêtres, et j'appelai mon monde pour garder la porte. Quand *Joë* vit cette foule d'indigènes, il devint furieux; l'œil étincelant, exprimant sa rage par tous les muscles de sa petite face et par les contorsions de son petit corps, il s'élança de sa cachette. Nous sortîmes en fermant la porte sur lui, et nous le laissâmes maître du logis, aimant mieux combiner quelque plan pour le reprendre à loisir, que de nous exposer à ses terribles dents.

Comment nous emparer de lui? C'était là la chose difficile. Il avait déjà déployé tant de force et de fureur que je ne me souciais pas de me faire mordre dans une lutte corps à corps. Cependant *Joë* se tenait au milieu de la chambre, surveillant ses ennemis du dehors et observant avec quelque surprise les objets qui l'entouraient. J'avais peur que la sonnerie de ma pendule n'appelât sa fureur sur ce précieux objet. Certes, j'aurais bien laissé *Joë* en possession de ma chambre, mais je craignais qu'il ne détruisit plusieurs articles de prix, fort curieux, que j'avais suspendus aux murs.

A la fin, le voyant un peu calmé, j'envoyai quelques hommes chercher un filet, et, ouvrant vite la porte, je le lui jetai sur la tête. Heureusement nous réussîmes du premier coup à entortiller le diabolin, qui se mit à pousser des rugissements effroyables, à frapper et à donner des coups de pied en tous sens, sous le filet où il était empêtré. Je le saisis par la nuque, deux hommes lui prirent les bras et un autre les jambes; ainsi tenue par quatre hommes, cette extraordinaire petite créature nous donna une peine infinie. Nous la portâmes aussi vite que nous pûmes dans sa cage que l'on avait réparée, et nous l'y enfermâmes de nouveau.

Je n'ai vu de ma vie une bête si furieuse. Elle s'élançait sur tout ceux qui s'approchaient; elle mordait les barreaux de sa prison, elle nous lançait des regards courroucés et sinistres, et chacun de ses mouvements révélait une nature féroce et intraitable.

Pas de changement pendant les deux jours qui suivirent; son humeur farouche ne fléchissait pas; j'essayai alors de ce que pourrait le jeûne pour dompter sa violence. Il devenait d'ailleurs assez embarrassant d'aller lui chercher sa nourriture dans les bois et j'avais besoin de l'accoutumer à des aliments moins sauvages que je plaçai devant lui. Mais il ne voulut toucher à rien, et, quant à son humeur, tout ce que je gagnai, après un jeûne de vingt-quatre heures, c'est qu'il vint lentement prendre dans ma main des graines de la forêt, pour aller les dévorer dans son coin.

L'étude attentive à laquelle je me livrai pendant une quinzaine de jours ne me donna plus d'espoir. Il grondait toujours à mon approche, c'était seulement lorsque la faim le poussait qu'il venait prendre dans ma main la nourriture de son choix et pas d'autre.

Au bout de cette quinzaine, comme je venais lui porter à manger, je m'aperçus qu'un bambou de sa cage avait été rongé et que l'animal s'était échappé de nouveau. Heureusement il n'était pas encore loin et, en regardant autour de moi, je vit maître *Joë* qui courait, à quatre pattes, avec une grande vitesse, à travers une petite prairie, vers un massif d'arbres.

J'appelai mes hommes pour lui donner la chasse. Dès qu'il nous vit, et avant qu'on pût l'atteindre, il prit sa course vers un autre bouquet de bois. Nous le cernâmes; mais, au lieu de monter sur un arbre, il se tint avec défiance sur la lisière du petit bois. Cent cinquante personnes à peu près s'avancèrent et se formèrent en cercle autour de lui pour l'enserrer peu à peu; alors il se mit à hurler et s'élança sur un pauvre diable qui était en avant, et qui, de

frayeur, tomba par terre. Cette chute, qui préserva l'homme, embarrassa *Joë* et nous donna le temps de jeter sur lui les cordes que nous avons apportées.

Quatre des nôtres le portèrent au village pendant qu'il se débattait. Cette fois je ne me fiaï plus à sa cage, mais je lui passai une petite chaîne autour du cou. Il résista de toutes ses forces à cette opération, et il ne fallut pas moins d'une heure pour enchaîner solidement ce petit animal dont la force avait vraiment quelque chose de prodigieux.

Dix jours après, il mourut subitement. Il paraissait cependant en bonne santé et mangeait abondamment de ses aliments ordinaires, qu'on lui apportait chaque jour.

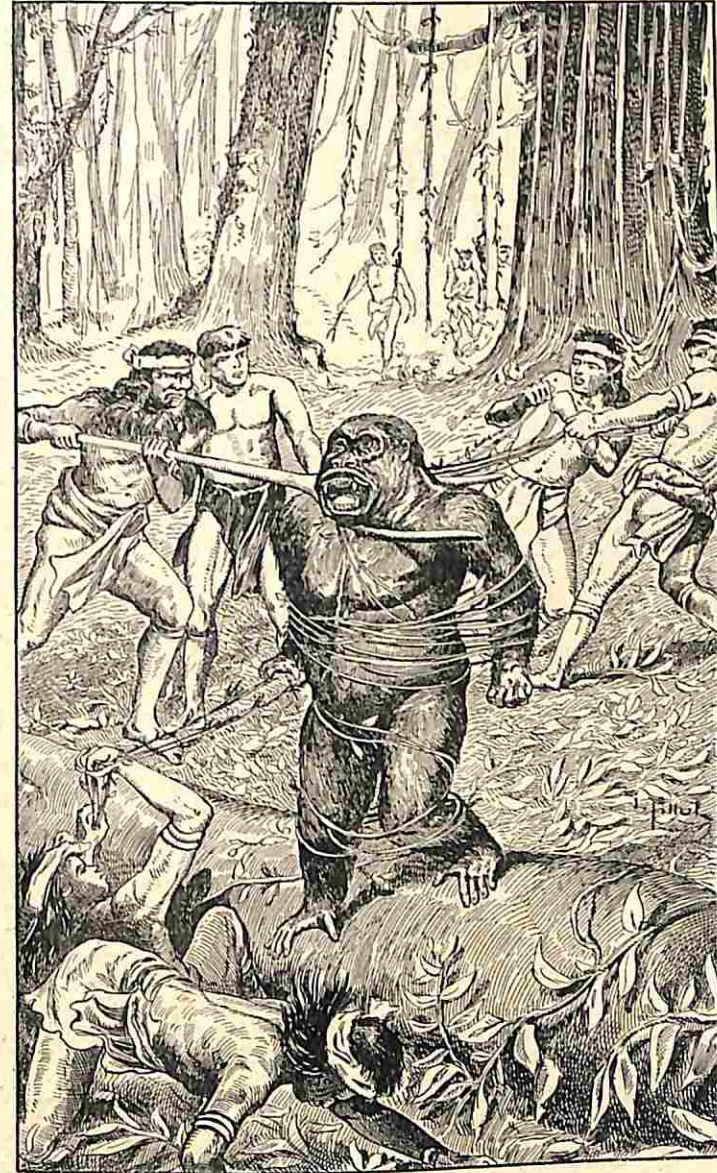
Sa mort fut accompagnée de quelque souffrance. Il n'avait pas cessé jusqu'à la fin de se montrer indomptable; et, quand on l'eut enchaîné, il ajouta la sournoiserie aux autres vices de sa nature. Ainsi, il lui arriva plusieurs fois, quand il venait prendre sa nourriture dans ma main, de me regarder bien en face pour occuper mon attention, et, pendant ce temps, il avançait son pied et m'accrochait la jambe.

Il mit ainsi mon pantalon en pièces plusieurs fois, et si je ne me fusse reculé à temps, je n'aurais pu me préserver moi-même. Enfin, je me vis obligé de prendre des précautions infinies pour l'approcher. Les indigènes ne pouvaient passer près de lui sans le mettre en fureur.

Vers la fin, il me reconnaissait bien et ne semblait pas avoir peur de moi; malgré cela, on voyait qu'il couvait, même contre moi, l'ardent désir de se venger.

Quand je l'eus mis à la chaîne, je remplis de foin une moitié de tonneau que je plaçai près de lui pour lui servir de couchette. Dès le premier moment il en comprit l'usage. C'était plaisir de le voir remuer le foin et se blottir dans ce nid, lorsqu'il se sentait fatigué. La nuit venue, il le remuait encore, et il en prenait des poignées pour se couvrir, une fois qu'il était pelotonné dans son lit. »

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.



... et nous donna le temps de jeter sur lui les cordes que nous avons apportées (page 68).

De ce que le jeune gorille gardé quelques jours par du

Chaillu n'était pas d'un caractère très commode, il ne faudrait pas en conclure que tous les individus de cette espèce ne sont pas susceptibles d'être apprivoisés. Nous pouvons fonder cette réserve sur le récit d'un naturaliste digne de foi, Falkenstein, qui met en scène un jeune mâle amené plus tard à l'Aquarium de Berlin.

« Arrivés à la station de Chinxoxo, dans le Loango, notre premier souci fut de faire chercher tous les fruits sauvages qu'on put se procurer et d'acquérir une chèvre pour rétablir les forces passablement affaiblies du jeune animal. Bien entendu, nous suivîmes ses repas avec un grand intérêt et nous nous sentîmes bien soulagés lorsque nous le vîmes non seulement boire du lait avec plaisir, mais encore manger différents fruits, surtout ceux de l'*Anona senegalensis*, qui croît dans les savanes et dont il mangeait les fruits, gros comme des noix, avec un appétit croissant à vue d'œil. Néanmoins, il resta pendant longtemps encore si faible qu'il s'endormait en mangeant et passait la plus grande partie du jour à dormir, pelotonné dans un coin.

Peu à peu il s'habitua aux fruits cultivés, tels que bananes, goyaves, oranges, mangues, et, lorsque ses forces augmentèrent et qu'il assista plus fréquemment à nos repas, il se mit de lui-même à goûter de tout ce qu'il nous voyait manger. Il fut ainsi peu à peu amené à prendre et à supporter toutes sortes d'aliments, et nous pûmes alors espérer, de jour en jour davantage, pouvoir le transporter sans accident en Europe.

Au bout de quelques semaines, il s'habitua si bien à son entourage et aux personnes qu'il avait appris à connaître, qu'on put le laisser courir en toute liberté, sans craindre aucune tentative d'évasion. Jamais il n'a été attaché ou enfermé, et il suffisait simplement de le surveiller, comme on fait pour de petits enfants qui s'amuse. Il se sentait délaissé et se rendait compte que, sans le secours de l'homme, il ne pouvait se tirer d'affaire, aussi témoignait-il,

en retour des soins qu'on lui prodiguait, un attachement et une confiance surprenante.

Il n'accusait aucune trace d'instincts malicieux, méchants ou sauvages ; mais il se montrait parfois très entêté. Il avait différents sons pour exprimer les idées qui se développaient en lui ; c'était tantôt le ton de la supplication la plus attendrissante, tantôt celui de la crainte ou de l'effroi. Dans quelques cas rares, on percevait en outre un grognement dénotant de la répugnance.

Quand il paraissait au comble du bien-être, il se dressait sur ses pieds et prenait plaisir à se frapper la poitrine des deux mains. De plus, et sans qu'on le lui eût appris, il exprimait souvent sa bonne humeur en battant des mains absolument comme l'homme et, faisant des culbutes, titubant dans tous les sens, tournoyant sur lui-même, il exécutait des danses si folles que, parfois, nous croyions fermement qu'il s'était enivré. Cependant, il n'était ivre que de contentement et c'est seulement dans ces occasions qu'il donnait la mesure de sa force en exécutant les bonds les plus extravagants.

Nous fûmes surtout frappés de l'adresse qu'il déployait en mangeant. Quand, par hasard, les autres singes venaient dans la chambre pour manger, rien n'était en sécurité ; ils saisissaient avec curiosité tous les objets, pour les rejeter ensuite avec une sorte de préméditation ou pour les laisser tomber avec indifférence. Le gorille agissait tout autrement ; il prenait toujours la tasse ou le verre avec un soin extrême, tenait l'objet des deux mains, pendant qu'il le portait à la bouche et le posait de nouveau doucement et avec précaution ; aussi je ne me rappelle pas que nous ayons perdu une seule pièce de notre ménage par sa faute. Et cependant nous n'avions jamais appris à cet animal ni la manière de se servir des ustensiles, ni aucun autre tour d'adresse, afin de l'amener en Europe autant que possible à l'état de nature. Pendant le repas, ses mouvements étaient calmes et bien

coordonnés ; de chaque mets il ne prenait que ce qu'il pouvait saisir entre le pouce, le médius et l'index ; il regardait faire avec indifférence lorsqu'on prenait une partie des aliments entassés devant lui. Mais, lorsqu'il n'avait encore rien reçu, il grommelait avec impatience, examinait, de sa place à table, tous les plats et accompagnait chaque assiette desservie par les jeunes nègres, d'un grondement contrarié ou d'une toux sourde et sèche.

Il cherchait aussi à saisir le bras de ceux qui passaient près de lui pour manifester son mécontentement, d'une façon plus expressive encore, en les mordant ou en les frappant gauchement. Une minute après il jouait de nouveau avec eux comme avec ses semblables, et se distinguait par là absolument de tous les autres singes, surtout des babouins qui semblent avoir une haine instinctive pour beaucoup d'individus de la race noire et déchargent leur colère sur eux avec une prédilection toute spéciale.

Il buvait en aspirant et en se baissant jusqu'au vase, sans jamais y plonger les doigts et sans jamais le renverser ; toutefois, quand le verre était petit, il lui arrivait aussi de le porter à sa bouche. Il grimpait avec assez d'adresse ; mais de temps à autre, son instinct pétulant le rendait imprévoyant, de sorte qu'un jour il tomba sur le sol du haut d'un arbre heureusement peu élevé.

Sa propreté était excessive ; lorsque par hasard il avait mis sa main dans des toiles d'araignées ou dans des ordures, il cherchait à s'en dégager avec un effroi comique, en tendant les deux bras pour se faire secourir. Il aimait par dessus tout à jouer et à patauger dans l'eau, sans que d'ailleurs le bain qu'il venait de prendre l'empêchât de s'amuser en se roulant aussitôt après dans le sable avec d'autres singes.

Parmi les qualités exprimant nettement son individualité, nous devons signaler surtout son bon caractère et sa ruse, ou, pour mieux dire, son espièglerie. Lorsqu'on le corrigeait, comme cela arriva plusieurs fois au début, il ne gar-

rait jamais rancune, mais s'approchait en suppliant, se cramponnait à nos jambes et nous regardait avec une expression si singulière qu'il désarmait toute colère.

Quand il voulait obtenir quelque chose, il savait manifester ses désirs avec toute l'énergie et la cajolerie qu'y mettrait un enfant. Si, malgré cela, il n'obtenait pas satisfaction, il avait recours à la ruse et regardait attentivement si on le surveillait. C'est précisément dans ces cas, où il poursuivait avec ténacité une idée conçue, qu'il montrait, d'une manière indiscutable, un plan arrêté d'avance et un jugement droit. Si, par exemple, il ne devait pas sortir de la chambre ou ne pas y rentrer, et que plusieurs tentatives pour accomplir sa volonté eussent été repoussées, il semblait se résigner à son sort et s'étendait à terre à peu de distance de la porte avec une indifférence simulée. Mais bientôt il levait la tête, pour voir si l'occasion était favorable, se rapprochait lentement en tournant sur lui-même et regardait attentivement de tous les côtés. Arrivé au seuil de la porte, il se relevait doucement, en regardant, à la dérobée, le franchissait d'un seul bond et fuyait si rapidement qu'on avait peine à le suivre.

Il poursuivait son but avec la même persistance quand il lui prenait envie de manger du sucre et des fruits conservés dans une armoire de la salle à manger ; il quittait alors brusquement ses jeux, s'éloignait du réfectoire et ne revenait sur ses pas que lorsqu'il se croyait hors de portée de la vue. A ce moment il courait droit dans la salle, allait à l'armoire, l'ouvrait, plongeait une main preste et sûre dans le sucrier ou dans le plat aux fruits (parfois même il refermait les portes de l'armoire sur lui) et consommait à son aise ce qu'il avait pris, ou l'emportait en fuyant à la hâte quand il était découvert ; tout dans ses agissements dénotait qu'il avait bien conscience de la faute commise. Il éprouvait un plaisir particulier, qu'on pourrait presque appeler enfantin, à faire du bruit en frappant sur des objets creux ;

rarement il laissait échapper l'occasion de tambouriner sur les tonneaux, les plats ou les tôles lorsqu'on passait près de lui avec des objets de ce genre. Il s'amusa très souvent à ce jeu pendant notre retour sur le navire, où on le laissait également circuler librement.

Les bruits dont il ignorait la nature le contrariaient à un haut degré. Ainsi le tonnerre ou la pluie tombant sur un toit de feuillage et, plus encore, le son prolongé d'une trompette ou d'un sifflet l'effrayaient au point que sa digestion en était toujours accélérée sympathiquement. Il était alors prudent de le tenir éloigné de nous autant que possible. S'il était pris d'indispositions légères, on employait une semblable musique avec un succès aussi complet que celui qu'on obtient, dans d'autres cas, en employant des purgatifs. »

Falkenstein dit, ailleurs, que ce gorille se plaisait à se baigner et cherchait, le cas échéant, à se laver lui-même ; si l'on tardait à arriver avec l'éponge et le savon, quelques instants lui suffisaient pour jeter l'eau en dehors du bassin réservé à sa toilette, mais cela n'arrêtait aucunement son zèle ; il patageait de ses quatre mains dans l'eau répandue comme font les négriers pendant un orage.

Hartmann a eu l'occasion d'observer à Berlin le même animal qui perdit peu à peu la peau épaisse et crevassée recouvrant certains points de son corps, principalement les extrémités. Cette peau s'exfolia, devint noir foncé et lisse et se recouvrit de nouveau de jeunes poils. Le gorille se couchait le plus souvent dans un lit avec son gardien et se couvrait fort bien. Il mangeait, à table en compagnie de cet homme, la nourriture simple et substantielle préparée par la femme de celui-ci. Parfois on lui donnait des fruits ; on lui procura même à diverses reprises des bananes. Il circulait souvent en toute liberté dans un bureau de l'Aquarium, au directeur duquel il obéissait sans difficulté aussi bien qu'à son gardien. La plupart du temps, l'animal était de bonne

humeur ; il aimait beaucoup à folâtrer, bien qu'il le fit un peu maladroitement ; quand il saisissait quelqu'un, c'était toujours avec une certaine brusquerie. Quelquefois aussi, il prouvait que ses dents étaient bien tranchantes. Dans sa pétulance, il cherchait souvent à ravir aux personnes qui le visitaient certains objets excitant sa curiosité, tels que garnitures de chapeaux, dentelles, etc. Somme toute, c'était une créature propre, gaie, d'un bon caractère et dont la physiologie avait quelque chose d'humain. Il eut jusqu'à sa mort les bonnes grâces de ceux qui l'entouraient.

IV

Des adorateurs du soleil (?)

LES GIBBONS

Les *gibbons* sont moins connus du public que les autres singes anthropoïdes, dont les noms — gorille, orang, chimpanzé — sont familiers à tous. Cela tient à ce qu'on les voit rarement en captivité, car, éloignés de leurs forêts, ils en ont la nostalgie et meurent, en partie, de tristesse.

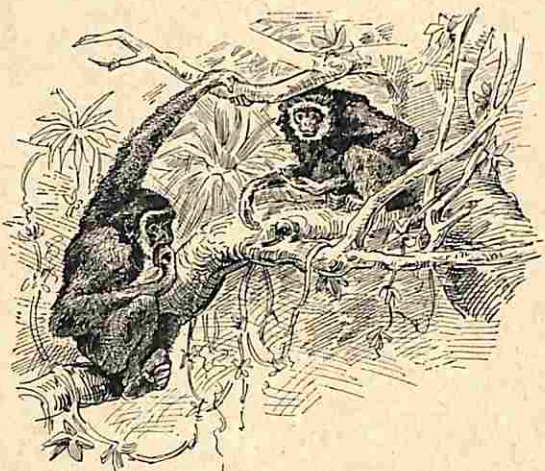


FIG. 9. — Gibbon lar.

Ils ont le corps mince, un peu rétréci aux hanches, et une poitrine voûtée; ce qui leur donne un aspect bien spécial ce sont leurs bras démesurément longs, pouvant même toucher le sol quand l'animal est debout.

On en connaît plusieurs espèces parmi lesquelles il con-

vient de citer le *siamang*, de 0^m90 de haut, se distinguant par une sorte de poche placée sous le cou et qui peut se dilater et se gonfler quand il crie; le *gibbon houlock*, de 0^m98 de haut au pelage entièrement noir, le *gibbon lar* (fig. 9), appelé aussi *grand gibbon* et *gibbon aux mains blanches*, mesurant 1 mètre de haut, caractérisé par la couleur noire de son corps, sur laquelle tranchent l'encadrement de la face, les sourcils et les quatre extrémités qui sont blanchâtres.

Tous les gibbons habitent les forêts et les jungles de la presqu'île Indo-chinoise, des îles de la Sonde et des îles Sulong. La plupart hurlent très fort. Lorsque le soleil se lève, notamment, il ont l'habitude de le saluer de cris terribles dont retentissent les forêts. Quelques naturalistes à l'imagination ardente ont voulu voir dans ce fait les rudiments d'un « culte du soleil ».

Cette assertion, cela va sans dire, ne mérite pas la discussion.

Leurs mœurs que nous allons décrire, d'après M. Hartmann, sont presque toujours les mêmes.

Ils ont une manière de mouvoir tout leur corps et, surtout leurs grands bras, qui leur donne un aspect tout particulier. Bien qu'ils descendent à terre dans certaines occasions, ils vivent cependant principalement sur les arbres. Ils préfèrent les grandes forêts tropicales et les pays montagneux à tous autres. Beaucoup d'entre eux se cachent dans les taillis, surtout dans ceux qui sont formés par les chaumes gigantesques des bambous.

Le *siamang* vit en troupeaux à Sumatra. Là, Martens a vu, au-dessus du chemin qu'il suivait, un singe de cette espèce s'élançant à une distance de 50 pieds environ, d'un arbre à l'autre. A la tête de chaque bande, il y aurait, suivant Diard, un vieux mâle très robuste, qui remplirait le rôle de chef. Si, au lever du soleil, ils ont, comme nous l'avons vu, l'habitude de faire un tapage épouvantable, pendant la journée ils demeurent silencieux. Ils sont très vigilants et prennent

la fuite au moindre bruit. Sur les arbres, ils savent assez bien se tirer d'affaire, mais, à en croire certaines relations, ils ont de la peine à se mouvoir avec dextérité lorsqu'ils sont surpris à terre, et peuvent alors être capturés facilement.

A Sumatra les siamangs habitent les forêts des montagnes jusqu'à une altitude de 3000 pieds; ils se tiennent là, sur les versants, dans les arbres, et ne viennent que rarement à terre. Au moindre signe de danger, ils descendent des hauteurs avec la vélocité d'un oiseau, pour disparaître, en un clin d'œil, au fond des sombres vallées. Le siamang n'est pas rare dans les forêts qui entourent partiellement Tobing, ni sur les montagnes de Borissan. Dans les profondeurs des forêts, cet animal se nourrit principalement des fruits d'une plante, la *daun simantung*; il fait un tapage horrible, presque analogue à des rugissements.

Quand un jeune est blessé, sa mère se tourne menaçante vers l'agresseur, sans cependant pouvoir lui faire courir un danger sérieux. Les femelles semblent traiter leurs petits avec beaucoup de tendresse; elles les lavent au bord de l'eau, puis les essuient et les font sécher. Les siamangs deviennent souvent la proie des tigres. Les habitants du pays disent que ces singes sont paresseux et peu intelligents. Les Malais, cependant si expérimentés dans l'élevage des animaux, sont incapables de les conserver en vie.

Le houlock habite les montagnes de Garo, puis de Goalpara, dans l'Assam. Il préfère la région des collines basses à ces montagnes proprement dites, qui ont plusieurs centaines de pieds de hauteur moyenne. Sa nourriture favorite est un fruit appelé *propoul* qui abonde dans le pays. Un certain Owen rencontra ces animaux chez les Nagas et les Abois, dans les montagnes boisées de la partie orientale de l'Assam, par troupe de 100 à 150 individus. Ils font, eux aussi, un tapage qui déchire les oreilles. Un jour qu'Owen pénétra dans leur domaine, ils le menacèrent, le poursuivi-

rent en faisant des gestes hostiles et en poussant des cris stridents. On prétend qu'ils ont une fois attaqué un indigène; on assure leur avoir vu aussi mettre en pièces des pythons de taille moyenne.

Les gibbons sont généralement plus aptes à marcher debout que les autres anthropoïdes. Certaines espèces, telles que le gibbon à mains blanches et le lar, montrent une grande habileté et peuvent conserver longtemps cette attitude. Ils posent, dans ce cas, la plante des pieds sur le sol, mettent les genoux et les orteils en dehors, tiennent le corps assez droit, affaissent les épaules et tournent de côté les bras à demi fléchis, en laissant pendre négligemment leurs mains grêles. Dans ce mode de locomotion, beaucoup d'entre eux gardent les bras croisés au-dessus de la tête. Quand un gibbon avance sur un sol tout à fait uni, il lui arrive aussi de donner à ses membres supérieurs étendus le mouvement d'un balancier d'acrobate.

Sur un sol inégal, ils saisissent avec leurs bras complètement étendus tout objet qui s'offre à eux et, s'y cramponnant, impriment à leur corps un mouvement de progression très rapide; ils n'en avancent que plus vite, chaque embarras nouveau de ce genre leur fait franchir plus facilement les obstacles du terrain. Quand ils sont très pressés de fuir, ils courent à quatre pattes, sans replier les doigts ni les orteils en dessous. Au repos, ces animaux se tiennent assis, sur un large support, sur leurs callosités fessières; ils croisent les bras en regardant fixement et avec indifférence droit devant eux. Quand ils sont assis sur des branches d'arbres, ils saisissent, avec les mains, des rameaux plus élevés pour se maintenir solidement.

Les gibbons, en dehors de leur régime alimentaire surtout végétal, mangent aussi des animaux, quand ils en ont l'occasion. Ils absorbent, par exemple, des insectes. Bennett a vu un siamang saisir et dévorer avec avidité un lézard vivant. Ils plongent les mains dans l'eau pour boire et les

lèchent ensuite. Ils dorment accroupis, sans bâtir de nids.

Attaqués, les gibbons fuient de toutes parts, abandonnant leurs blessés, à moins qu'il n'y ait parmi ceux-ci un jeune. « Sa mère, alors, dit Duvaucel, qui le porte ou le suit de près, s'arrête, tombe avec lui et pousse des cris affreux en se précipitant sur l'ennemi, la gueule ouverte et les bras étendus. Mais on voit bien que ces animaux ne sont pas faits pour combattre, car, alors même, ils ne peuvent éviter aucun coup et n'en peuvent porter un seul. Au reste, cet amour maternel ne se montre pas seulement dans le danger, et les soins que les femelles prennent de leurs petits sont des plus tendres et des plus recherchés. C'est un spectacle curieux que de voir ces femelles porter leurs enfants à la rivière, les débarbouiller malgré leurs plaintes, les essuyer, les sécher, et donner à leur propreté un temps et des soins que, dans bien des cas, nos propres enfants pourraient envier. »

La vie des gibbons en captivité est assez mal connue. Duvaucel et Bennett ont pu cependant en noter diverses particularités que Gerbe a résumées ainsi :

Les gibbons captifs, qu'ils possèdent ou non des poches laryngiennes, ont souvent fait entendre des cris. Duvaucel parle d'un siamang qui, enveloppé dans ses longs bras, et la tête cachée entre ses jambes, position qu'il avait aussi en dormant, faisait cesser seulement son immobilité et rompait le silence en poussant par intervalles un cri désagréable, assez rapproché de celui du dindon, mais ne semblant motivé par aucun besoin. Un siamang que possédait G. Bennett poussait aussi, lorsqu'il était un peu excité, un cri semblable ; il le produisait en avançant les lèvres sous forme d'entonnoir et en remplissant d'air sa poche laryngienne.

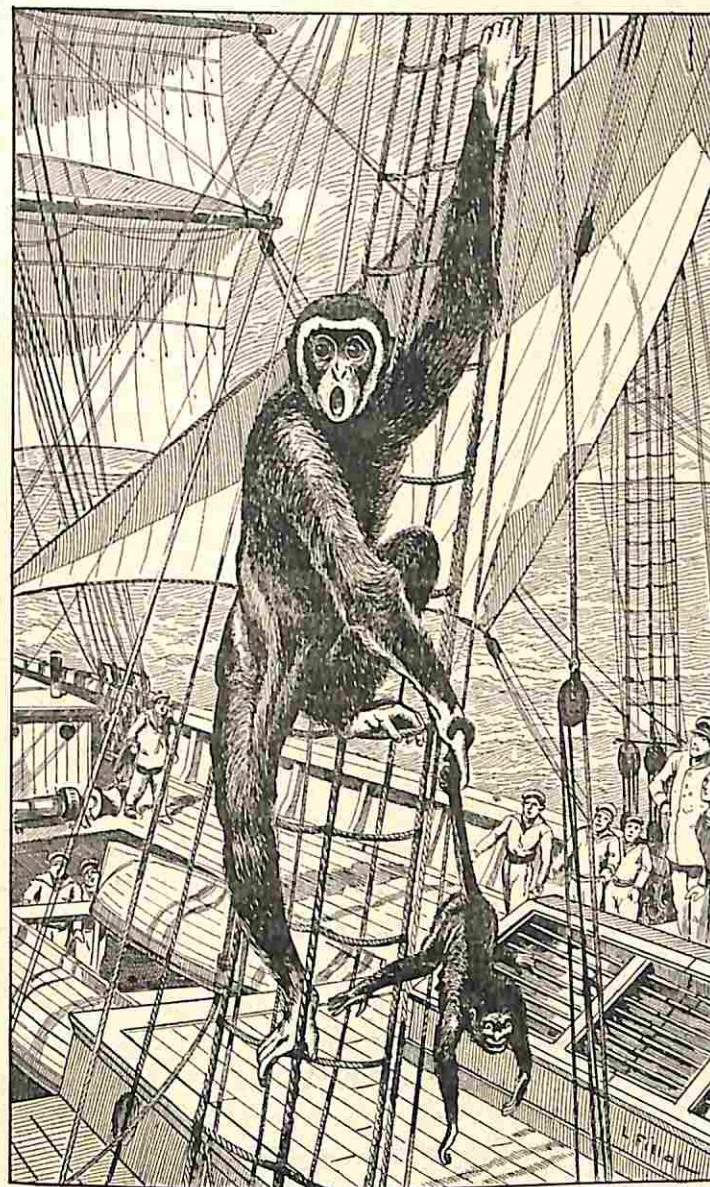
Il le faisait entendre pour témoigner sa joie et pour exprimer sa colère. Enfin, une femelle d'ungko, captive à Londres, criait quelquefois très fort et rendait un son particulier, facile à exprimer en langage musical. Elle commençait par le ton fondamental *mi*, montait de demi-ton en demi-ton jusqu'à l'octave supérieure, parcourant ainsi toute la gamme chromatique. Le ton fondamental persistait toujours et servait de point de départ à tous les autres sons. A mesure qu'ils remontaient l'échelle musicale, les sons se faisaient plus lents ; ils devenaient au contraire plus forts et plus rapides, à la fin même très rapides, en redescendant la gamme. Elle terminait toujours cet exercice par un cri retentissant qu'elle poussait de toutes ses forces. La régularité, la rapidité et la sûreté que montrait cet animal en faisant entendre toute la gamme chromatique émerveillait tout le monde. Le singe lui-même semblait excité au plus haut degré par cet exercice ; tous ses muscles se tendaient et son corps entier se mettait à trembler. C'est seulement le matin qu'il poussait ses cris.

S'il faut en croire Duvaucel, le siamang en captivité serait le plus stupide, non seulement des singes, mais de tous les animaux. « La servitude dit-il, quelle que soit sa durée, ne paraît modifier en rien ses défauts caractéristiques, sa stupidité, sa lenteur, sa maladresse. A la vérité, il devient en peu de jours aussi doux qu'il était sauvage, aussi privé qu'il était farouche ; mais toujours timide, on ne lui voit jamais la familiarité qu'acquièrent bientôt les autres espèces du même genre ; et sa soumission paraît tenir plutôt à son extrême apathie qu'à un degré quelconque de confiance ou d'affection. Il est à peu près également insensible aux bons et aux mauvais traitements ; la reconnaissance, la haine, paraissent être des sentiments étrangers à ces machines animées. Tous leurs sens sont grossiers ; s'ils fixent un objet, on voit que c'est sans intention ; s'ils y touchent, c'est sans le vouloir. Le siamang, en un mot, est l'absence de toute faculté, et si

l'on classe jamais les animaux d'après leur intelligence, celui-là occupera certainement une des dernières places. En esclavage il prend ses aliments avec indifférence, les porte à sa bouche avec avidité, et se les voit enlever sans étonnement. Sa manière de boire est en harmonie avec ses autres habitudes; elle consiste à plonger ses doigts dans l'eau et à les sucer ensuite. »

Cependant, les observations que Bennett a faites sur un autre individu de même espèce ne sont pas en parfait accord avec celles de Duvaucel; il faut peut-être attribuer ces différences aux différences mêmes de conditions des deux individus observés. Bennett rapporte que le siamang qu'il amena presque jusqu'en Europe, acquit en fort peu de temps l'affection de tous les hommes de l'équipage. Il était très familier avec les matelots et s'apprivoisa très vite; loin d'être lent dans ses mouvements, il montrait au contraire la plus extrême vivacité et une grande dextérité; il aimait à monter dans les cordages et se plaisait à faire des plaisanteries qui n'étaient pas toujours innocentes. Il conçut une grande amitié pour une petite négresse et s'asseyait souvent à côté d'elle, lui entourant le cou de ses mains et mâchant du biscuit. Il aurait volontiers vécu en bon camarade avec les autres singes qui étaient à bord du même vaisseau, mais ceux-ci se montraient farouches et s'éloignaient de lui. Il s'en vengea : chaque fois qu'il le pouvait, il saisissait ses compagnons de captivité par la queue, et s'amusait à les tourmenter. Lorsqu'il en tenait un, il le trainait, parcourant tout le vaisseau avec lui, le hissait dans les vergues, d'où il le laissait ensuite tomber, en un mot, il en faisait ce qu'il voulait sans que le malheureux patient pût jamais lui échapper. Il était très curieux, examinait chaque chose et montait souvent au grand mât pour regarder tout autour de lui. Lorsqu'un autre navire passait, il ne quittait pas son observatoire tant que le vaisseau restait visible à l'horizon. Ses sentiments étaient très variables. Il

se mettait très facilement en colère et se démenait alors



Chaque fois qu'il le pouvait, il saisissait ses compagnons de captivité par la queue... (page 82).

comme un enfant mal élevé, se roulant sur le pont en faisant toutes sortes de contorsions et de grimaces, jetait tout ce qu'il trouvait sur son chemin et criait sans relâche : « *Ra! Ra! Ra!* » — C'est par ce son qu'il témoignait toujours son irritation. Il était d'une sensibilité ridicule et la moindre opposition à sa volonté le blessait profondément; sa poitrine se soulevait alors, sa face prenait une expression sérieuse, et il faisait entendre un grand nombre de fois son « *Ra! Ra!* » comme s'il avait voulu effrayer la personne qui venait de l'offenser. Au grand chagrin de tout l'équipage, ce singe mourut avant d'arriver en Angleterre.

Un gibbon aux mains blanches a été observé en captivité par le D^r Hermès.

Il cherchait à mordre seulement lorsqu'on voulait lui faire faire quelque chose contre son gré, surtout quand on le tirait de son lit chaud. Mais une fois qu'on le tenait par la main ou qu'on l'avait pris sur son bras, il ne songeait plus à se venger. Bien moins alerte qu'un chimpanzé son voisin, il était aussi beaucoup moins que celui-ci disposé à jouer; il aimait cependant la compagnie des enfants, dont il observait tous les mouvements avec attention. Son adresse était merveilleuse. Au dîner et au souper, il était presque toujours assis sur la table entièrement encombrée et courait dans tous les sens, pour aller de l'un à l'autre, sans jamais toucher ni renverser le moindre objet. Sa nourriture consistait principalement en pain blanc, lait, cacao sucré, fruits et sardines fumées de Kiel, pour lesquelles, de même que pour les raisins doux, il avait, chose curieuse, une préférence bien marquée. Avant de boire, il goûtait le liquide avec précaution en y portant le bout de sa langue, pour voir s'il n'était pas trop chaud; puis il le humait complètement, mais sans prendre la tasse ou le verre à la main, comme le fait

le chimpanzé. Les aliments froids ou humides lui répugnaient. On ne pouvait que difficilement le décider à entamer une poire pelée tandis qu'il en mangeait volontiers quand on la lui donnait par morceaux avec la peau. Lorsqu'il avait faim, il faisait entendre en voyant ce fruit, des sons mélodieux comparables aux chants du ramier. Il poussait aussi ces *hou, hou*, assez souvent, pour exprimer sa joie, sa surprise ou sa curiosité, ou encore quand il était invité à imiter ces sons. C'est ainsi qu'il saluait Hermès, lorsque celui-ci s'approchait de son lit. Il aimait par dessus tout à se tenir auprès des dames; il y restait sans bouger, tant qu'on le tolérait; de temps à autre, il grimpait sur leurs épaules et passait ses longs bras autour de leur cou. Lorsqu'on l'emmenait alors, il criait comme un petit enfant. Si M^{me} Hermès quittait la chambre, il la suivait en courant, et, l'ayant rejointe, il cherchait à grimper à sa robe; si à ce moment elle lui prenait la main il marchait tranquillement à côté d'elle. Un des enfants du docteur Hermès partageait régulièrement son lit avec l'animal, sans que jamais celui-ci lui causât le moindre dérangement ou le moindre désagrément. Il aimait à se suspendre à une corde, le long de laquelle il s'élevait rapidement et adroitement en mettant une main devant l'autre (Hartmann).

Les gibbons se témoignent quelquefois entre eux de la sympathie. Un correspondant du journal anglais *Nature* a rapporté, par exemple, le fait suivant : « J'ai dans mon jardin, écrit-il, un certain nombre de gibbons qui vivent en liberté dans les arbres et viennent à l'appel recevoir leur nourriture. L'un d'eux, un jeune mâle, se démit un jour le poignet en tombant du haut d'un arbre et fut traité avec les plus grands égards par les autres, surtout par une vieille femelle qui n'avait avec lui aucun lien de parenté. Chaque

jour elle mettait à part les premières bananes qu'on lui donnait et, avant de commencer à manger, les offrait au blessé qui habitait sous le bout du toit d'une maison en bois. J'ai, du reste, souvent observé qu'un cri de terreur, de douleur et d'angoisse amenait à l'instant, aux côtés de celui qui le poussait, tous ses compagnons qui lui prodiguaient leurs condoléances et l'entouraient de leurs bras ».

V

Un demi-dieu.

L'ENTELLE

Les Hindous ont une quantité invraisemblable de divi-



FIG. 10. — Une famille d'entelles.

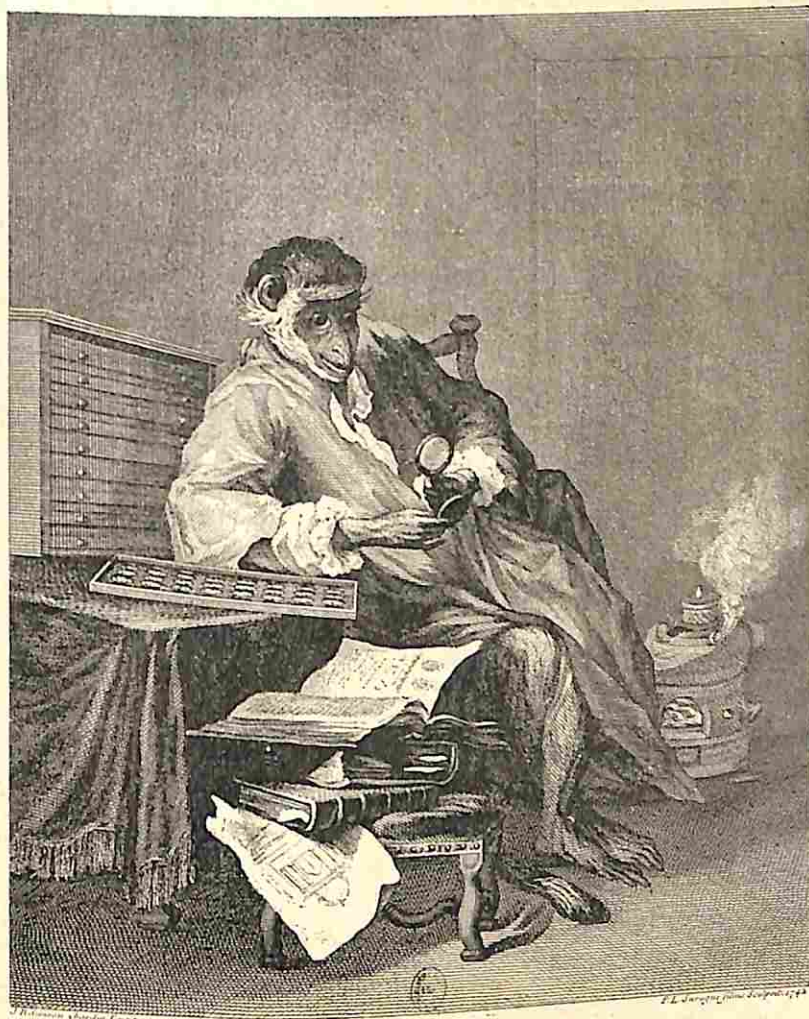
nités, parmi lesquelles de nombreux animaux occupent le premier rang. Ils professent un respect particulier pour

l'entelle ou *houlman* (fig. 10), qui, par lui-même d'ailleurs, est assez gentil malgré son air un peu « dans les nuages » et sérieux, commun d'ailleurs à tous les singes et dont les caricaturistes mêmes de la gent simiesque ont été frappés. (Voir le tableau reproduit p. 89.) Son pelage, un peu laineux, a une teinte beige clair sur la tête et le corps, sauf le visage, les mains et les pieds, qui sont noirs. Sa longueur ne dépasse pas 60 centimètres sans compter une queue de près de 1 mètre de long.

Dans toute l'Inde, on a un respect extraordinaire pour *l'entelle*, au sujet duquel on rapporte de nombreuses histoires fantastiques.

« Le géant Ravan, d'après la légende hindoue, enleva Sita, épouse de Schri-Rama et l'emporta dans sa demeure à l'intérieur de l'île de Ceylan. Le *houlman* délivra la dame de sa captivité et la reconduisit à son époux. Depuis ce moment il passa pour un héros. Une autre légende veut que l'Inde doive aussi au *houlman* l'un de ses fruits les plus estimés, la mangue; il le déroba, dit-on, dans l'antique Taprobane (Ceylan) et fut condamné au bûcher en punition de ce vol; mais il parvint à éteindre le feu, en se brûlant seulement les mains et la figure; depuis cette époque, dit la tradition, il est noir. Telles sont les raisons qui ont décidé les Brahmes à le déifier. Ce singe qui vit au milieu des Hindous depuis un temps immémorial, n'a été connu en Europe qu'assez tard. On comprendra aisément qu'il en ait été ainsi; les voyageurs en effet, ont négligé longtemps d'en parler, persuadés qu'un singe aussi commun devait avoir souvent été amené chez nous, mais, d'un autre côté, il est difficile et souvent même dangereux de se rendre possesseur d'un animal auquel presque tout un peuple accorde respect et protection. Les Mahrattes sont les seuls Hindous qui témoignent de l'indifférence pour le *houlman*; tous les autres le vénèrent, et, par suite, lui prodiguent des soins, le protègent et le défendent partout où ils le peuvent. Un Euro-

péen qui ose attenter à la vie de ce singe sacré met la sienne en péril. Isolé au milieu de la foule facilement excitable des



J.-B. CHARDIN. — L'Antiquaire.
(d'après une estampe de la Bibliothèque nationale.)

Hindous, il ne doit jamais oublier que le *houlman* est une de leurs divinités. Une famille régnante prétend même descendre de ce dieu, et tous ses membres prennent le surnom

de *rana à queue*, sous prétexte qu'un de leurs ancêtres était orné de cet appendice. Du reste, voici un fait qui témoigne du respect extraordinaire dont les Hindous entourent les singes. Un vice-roi des Indes, Portugais d'origine, Constantin de Bragance, ayant enlevé à un prince indien, entre autres trésors, une dent de singe, une ambassade extraordinaire du roi de Peger vint quelque temps après lui offrir trois cent mille « cruzades » (environ 800.000 francs) en échange de cette précieuse relique.

La vénération des Hindous pour l'entelle se manifeste encore aujourd'hui dans certaines régions. Ils permettent à cet impudent animal de piller leurs jardins et leurs maisons sans jamais lui faire de mal, et regardent d'un mauvais œil quiconque ose offenser le dieu. D'après Tavernier, un jeune Hollandais nouvellement arrivé d'Europe, ayant tué de sa fenêtre un de ces singes, les indigènes se révoltèrent et l'on put à grand peine les apaiser. Ils prièrent le coupable d'aller établir ses pénates autre part, car ils étaient persuadés que cet étranger allait périr et qu'eux-mêmes pourraient être punis de son crime. D'un autre côté, Duvaucel rapporte que, durant les premiers temps de son séjour dans le pays, il lui fut impossible de tuer un houlman, parce que les habitants l'en empêchaient toujours. Dès qu'ils voyaient le naturaliste arriver avec son fusil, ils chassaient les singes et un brahme, dévoué à son dieu, eut la patience de monter la garde pendant tout un mois dans le jardin de l'Européen, pour éloigner ces « princes métamorphosés » aussitôt que l'étranger faisait mine de vouloir les tuer. Forbes dit qu'à Dhuboys on rencontre autant de singes que d'hommes. Les premiers habitent les étages supérieurs des maisons et deviennent parfaitement insupportables au voyageur. Lorsqu'un habitant de la ville veut se venger de son voisin, il jette une certaine quantité de riz et d'autres graines sur le toit de son ennemi, quelques jours avant la saison des pluies, à l'époque où chaque propriétaire est obligé de faire réparer le toit de sa

maison. Dès que les singes ont aperçu le riz, ils vont non



... Mais ils arrachent toutes les tuiles pour atteindre le riz tombé dans les fentes... (page 92).

seulement manger les grains qu'ils peuvent atteindre, mais ils arrachent toutes les tuiles pour atteindre ceux qui sont tombés dans les fentes du toit. Comme il est impossible à cette époque, de faire couvrir la maison, faute d'ouvriers, elle reste ouverte à la pluie et en est grandement endommagée.

Les Hindous ne bornent pas leurs soins aux animaux bien portants; ils les étendent aussi aux animaux malades. Tavernier a visité une maison de santé où l'on soignait des singes, des bœufs, des vaches, etc. Dans tous les greniers, un dépôt particulier de riz, de millet, de dattes, de fruits et de canne à sucre est destiné aux singes. Ces parasites sont tellement effrontés que, non contents de piller les jardins, ils pénètrent dans les maisons aux heures des repas et enlèvent la nourriture des mains des convives. Le missionnaire John rapporte qu'il ne parvenait qu'à force de soins à protéger ses habits et ses autres effets contre ces singuliers voleurs. Un jour, un fakir rassembla les singes devant la tente de Hügel, mais ne leur donna rien à manger. Trois des plus vieux singes l'attaquèrent alors si vigoureusement qu'il eut de la peine à s'en débarrasser. Le peuple, loin de le défendre, l'insulta en lui reprochant d'avoir trompé les animaux sacrés et ensuite de les avoir battus.

Il est probable que le culte rendu aux singes est en rapport intime avec la croyance à la métempsycose. Les Hindous croient, en effet, qu'après leur mort, leurs âmes et celles de leurs rois choisiront pour demeure le corps de ces singes. » (Brehm)

Quelques indices, cependant, montrent que le culte des entelles commence à être en défaveur. Des Hindous se plaignent parfois des ravages vraiment excessifs commis par ces singes dans leurs jardins. Certains n'osant les chasser eux-mêmes, tournent la difficulté en allant trouver des Européens et les prient de « canarder » les envahisseurs. Les dieux s'en vont...

Duvaucel, lui-même, d'ailleurs, a pu, malgré ce qui a été

dit plus haut, tuer quelques entelles. A ce propos, il rapporte une anecdote qui mérite d'être connue. Il avait atteint au cœur une femelle portant un petit et vit la malheureuse créature, réunissant le peu de force qui lui restait, saisir son enfant et l'accrocher à une branche, pour tomber définitivement après. « Un trait si naturel, dit-il, m'a fait plus d'impression que tous les discours des brahmes, et le plaisir d'avoir tué un bel animal n'a pu l'emporter cette fois sur le regret d'avoir tué un être qui semblait tenir à la vie par ce qui la rend la plus respectable. »

Les entelles sont, en effet, de charmantes créatures, d'une gaieté et d'une vivacité inouïes. Ils se promènent dans les villages comme chez eux, ils se trouvent aussi ailleurs, dans les rochers et les forêts, mais toujours au voisinage de l'eau. Quand ils courent ou passent d'un arbre à un autre, ils exécutent des bonds prodigieux qui les font ressembler à des animaux volants: leurs sauts peuvent atteindre 10 mètres de longueur et 15 mètres en hauteur. Au cirque, ils remporteraient un vrai succès.

Ils vivent en bandes peu nombreuses, dont les membres s'entendent fort bien. Mais, deux bandes différentes se livrent parfois des combats, surtout si elles se rencontrent dans un champ à piller. Ce sont d'abord les chefs qui « s'empoignent » ferme, puis, si le duel est par trop inégal, les membres de la communauté viennent à la rescousse; finalement plusieurs adversaires restent sur le carreau. Mais c'est là une querelle momentanée, car les entelles ont un caractère plutôt doux, ce qu'il faut attribuer sans doute à la protection dont ils jouissent; il ne paraissent pas non plus posséder au même degré que les autres singes la curiosité et l'esprit malicieux dont on a fait la caractéristique de ces animaux. Ils ont deux sortes de cris, l'un fort et gai, qu'ils poussent par exemple en gambadant, l'autre rauque et guttural, qui exprime l'effroi. Le chasseur qui entend ce dernier cri peut être sûr que l'entelle a aperçu un animal

féroce, un tigre, par exemple, et se met de suite sur la défensive.

Il est regrettable que nous ne possédions que des documents très incomplets sur les façons de se comporter des entelles en captivité. Frédéric Cuvier dit que, jeune, l'entelle conçoit, avec une étonnante pénétration ce qui peut lui être agréable ou nuisible, d'où une grande facilité à s'appivoiser par les bons traitements, et un penchant invincible à employer la ruse afin de se procurer ce qu'il ne pourrait obtenir par la force, ou d'échapper à des dangers qu'il ne parviendrait pas à surmonter autrement.

L'entelle très adulte prend des caractères anatomiques qui éloignent les singes de l'homme : il n'a plus de front ; son museau a acquis une proéminence considérable et la convexité de son crâne ne figure que l'arc d'un grand cercle. Aussi ne trouve-t-on plus en lui les qualités qu'il offrait auparavant ; l'apathie remplace la pénétration ; le besoin de la solitude a succédé à la confiance, et la force supplée en grande partie à l'adresse.

VI

Nez court et long nez.

LE BUDENG ET LE NASIQUE

L'entelle, que nous venons d'étudier, appartient scientifiquement au genre semnopithèque qui comprend un certain

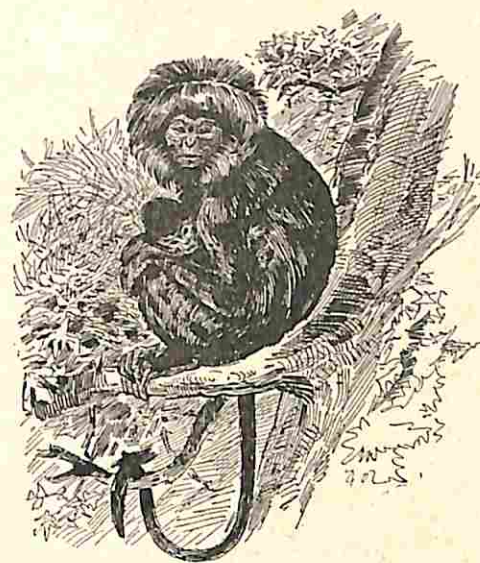
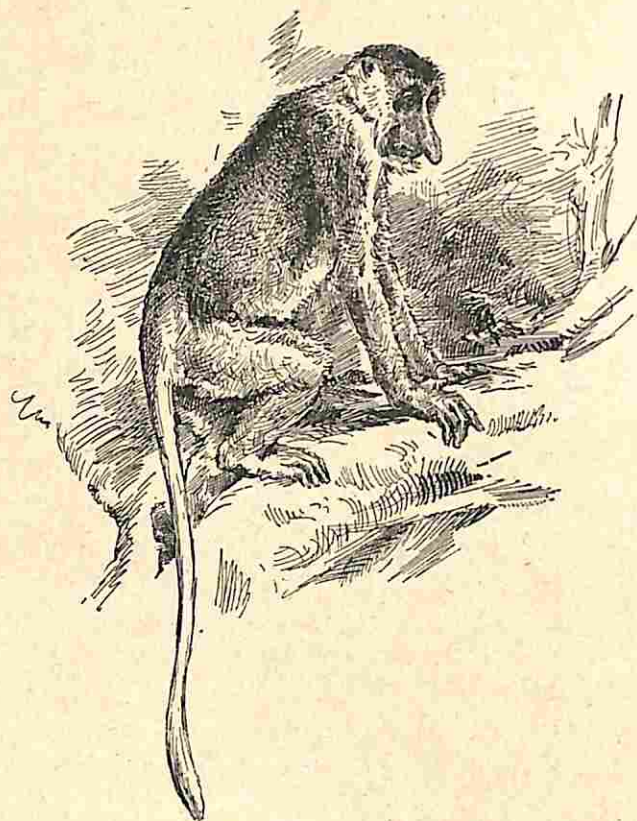


FIG. 11. — Semnopithèque maure.

nombre d'autres espèces intéressantes. Celles-ci sont, d'ailleurs, assez disparates au premier abord, car les unes, semblables en cela à la plupart des singes, ont le nez camus tandis que d'autres, le nasique, par exemple, sont ornées

d'un appendice nasal presque digne de l'espèce humaine.

L'une des espèces les plus connues est le *semnopithèque maure* (fig. 11), plus souvent désigné sous le nom de



F. G. 12. — Nasique.

budeng. C'est un singulier animal par sa couleur qui est d'un noir brillant. Tout de velours habillé, avec son museau peu avancé et ses petits yeux brillants, il a une apparence presque fantastique. On le trouve à Java, dans les forêts, où il s'établit en bandes nombreuses. Il a pour l'homme une haine spéciale, et pousse des cris retentissants quand il en aperçoit un. On ne peut l'appivoiser que très difficilement ; en captivité, il reste triste et morose, pensant sans

cesse à sa liberté perdue. Jeune, on peut le nourrir d'abord avec des feuilles, mais, plus tard, il lui faut des fruits. Les indigènes le chassent pour avoir sa peau, qui constitue une fourrure d'une certaine valeur.

Le *nasique* (fig. 12) se distingue surtout du précédent par son nez qui est véritablement extraordinaire. Chez le jeune, l'appendice nasal un peu retroussé n'est pas très long. Plus tard, il s'allonge et devient crochu, mobile comme une trompe, assez large vers le milieu, pointu vers l'extrémité, atteignant 10 centimètres de long : c'est une caricature de nez et l'on s'étonne que Rostand n'en ait pas parlé dans sa fameuse tirade de *Cyrano de Bergerac*.

Ce nasique a une taille de 76 centimètres et une queue de même longueur ; le pelage, très doux, brun vif sur la tête et les épaules, passe au jaune fauve sur le dos et les flancs.

Pour voir ce singulier animal, il faut aller à Bornéo et le chercher dans les forêts limitant les rivières et les marécages. Les Dayacks le considèrent comme un véritable homme, qui s'est retiré au fond des bois pour garder sa liberté et pour ne pas payer de contributions (!!!) : ils le désignent sous le nom de *Kakan*, dénomination qui est l'onomatopée de son cri. Il vit en société, et il est très agile.



Le *colobe guéréza* (fig. 13) est le plus beau des singes, si l'on considère les autres espèces, qui, pour la plupart, sont d'une laideur proverbiale. Par son aspect général, il ressemble à un Bédouin drapé dans un burnous blanc, qui lui entoure le visage, descend le long des joues, passe sous le menton et, glissant le long des flancs, se continue jusqu'au bout de la queue. Tout le reste du pelage est noir violacé, cette teinte paraissant encore plus foncée par le con-

traste avec les poils blancs. Le nom de colobe que les naturalistes lui ont donné veut dire « mutilé » ; il présente, en effet, cette particularité de ne pas avoir de pouce aux mains.

Cette belle espèce vit en Abyssinie, où elle forme de petites troupes de dix à quinze individus, qui jouent dans les

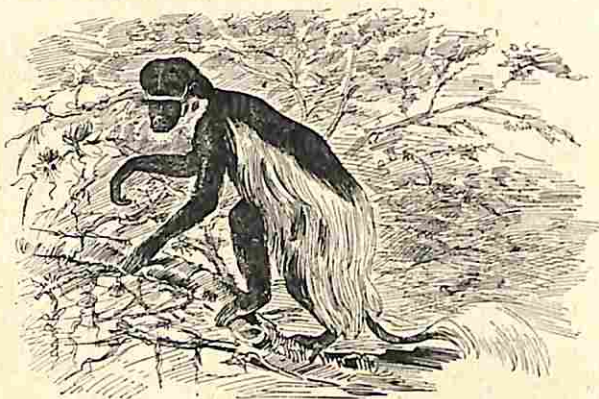


Fig. 13. — Colobe guéréza.

branches des arbres et notamment des grands genévriers. Son caractère et son aspect font de ce colobe un type un peu à part : quand il voit l'homme, il se tait. Se contentant des plantes sauvages, il respecte les récoltes, ou, tout au moins, n'y cause pas de grands ravages.

Les Abyssins attachaient autrefois à sa possession un très grand prix parce qu'ils se servaient de sa belle fourrure pour orner leurs boucliers. Mais celle-ci a beaucoup perdu de sa valeur depuis que ces peuplades se sont armées à l'euro-péenne.

VII

Les plus mignons des Singes.

LES CERCOPITHÈQUES

Les *cercopithèques* (fig. 14), appelés autrefois guenons ⁽¹⁾, sont les plus charmants de tous les singes, et quand on les a vus dans les jardins zoologiques — où ils sont toujours nombreux — on ne peut s'empêcher de vanter leur gentillesse et leur espièglerie. Ils se reconnaissent d'ailleurs facilement à leurs formes légères, à leurs membres déliés, à leur longue queue, qui ne porte pas de touffes de poils au bout. Leurs joues se dilatent facilement, elles sont creuses et leur servent de garde-manger ; ils y accumulent rapidement de la nourriture, qu'ils mangent plus tard tranquillement. Dans les jardins zoologiques, ils semblent avaler sans les mâcher les noisettes qu'on leur lance : ce n'est qu'un trompe-l'œil, car ils les mettent dans leurs abajoues. De la sorte, ils récoltent des spectateurs plus de friandises que s'ils les dévorait de suite.

Tous les cercopithèques sont africains ; ils peuplent en abondance les forêts vierges. Leurs mœurs sont bien connues ; Brehm, notamment, en a donné une description très exacte et très colorée que nous allons suivre.

On les rencontre presque toujours par grandes bandes,

⁽¹⁾ Aujourd'hui on réserve le nom de guenons, du moins dans le langage populaire, aux femelles des singes.

jamais le besoin et passent leur vie dans une activité et une gaieté continuelles. Lorsqu'ils entreprennent un ouvrage quelconque, ils savent unir l'élourderie la plus extraordinaire à un certain air sérieux, très drôle. La distance ne les effraye jamais, aucune cime n'est trop haute pour eux, aucun trésor n'est assez bien caché, ils ne respectent aucune propriété ; il n'est donc pas étonnant que les indigènes les détestent, parlent d'eux avec mépris et colère.

Une bande de cercopithèques pourrait difficilement rester inaperçue : les cris du chef, et, à défaut, le bruit que fait la troupe, en courant et en sautant sur les arbres, trahissent toujours sa présence. D'ailleurs, les cercopithèques ne cherchent point à se cacher ; ils se poursuivent, jouent, se chauffent au soleil, se rendent des services réciproques pour le plaisir de s'emparer de certains parasites. Ils vivent ordinairement sur les arbres et descendent à terre seulement quand il y a quelque chose à manger.

L'observateur, qui est assez heureux pour surprendre une bande allant à la maraude, jouit d'un spectacle vraiment intéressant. C'est toujours sous la conduite d'un vieux mâle, très rusé et très expérimenté, que ces audacieux pillards envahissent les champs couverts de céréales ; les femelles qui ont des petits suspendus au-dessous du ventre ; par excès de précaution, les petits enroulent l'extrémité de leur queue autour de celle de leur mère.

La bande s'avance d'abord avec prudence, autant que possible en passant d'une cime sur l'autre. Le vieux sultan marche en tête, le reste de la troupe le suit pas à pas, sautant sur les mêmes arbres et souvent sur les mêmes branches. De temps en temps, le guide méchant monte tout au sommet d'un grand arbre et du haut de cet observatoire examine chaque objet d'alentour ; lorsque le résultat de l'examen est satisfaisant, il l'apprend à ses sujets en faisant entendre des sons gutturaux particuliers ; en cas de danger, il les avertit par un cri spécial. Arrivée sur un des arbres

rarement par familles. C'est un spectacle vraiment plaisant de voir une troupe de cercopithèques en liberté au milieu des fruits. Quelle vie, quels cris, quels combats ! Ici, l'on se fâche ou l'on se réconcilie ; là, on grimpe, on court, on vole,

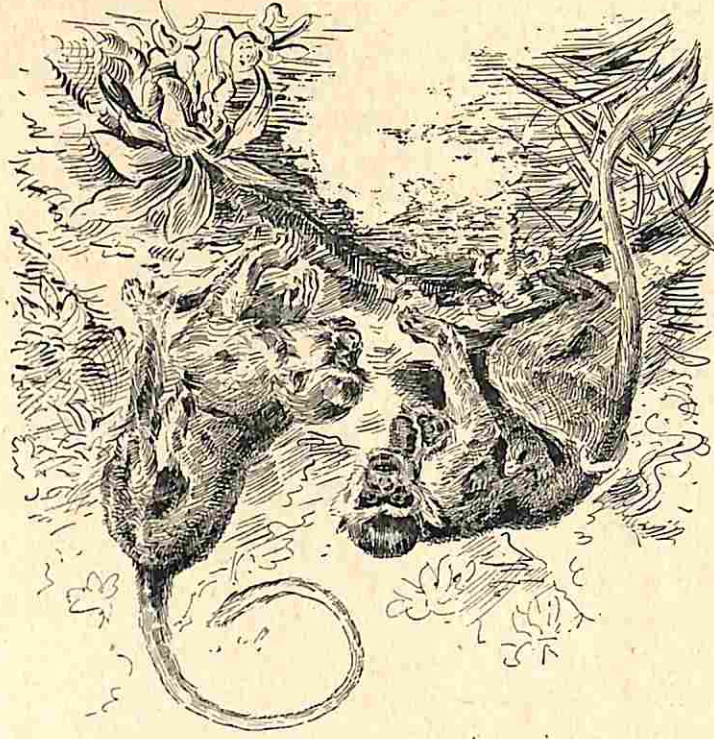


Fig. 14. — Cercopithèque.

on pile ; plus loin, ce sont des grimaces et des contorsions de tous genres. C'est un Etat constitué dans lequel le plus fort de la troupe est unique et souverain maître ; la seule autorité que reconnaissent les individus formant une pareille société est celle du chef de la bande, qui a, pour faire respecter sa volonté, ses dents et ses bras.

Les cercopithèques se préoccupent peu du manger ; ils s'accommodent de n'importe quelle position, ne redoutant

les plus voisins du champ, la bande descend à terre, et alors commence un véritable *steeple-chase* pour atteindre la terre promise.

Il s'agit avant tout de se pourvoir de vivres. Les singes arrachent aussi rapidement que possible les tiges de maïs ou de sorgho, détachent les graines et en bourrent le plus qu'ils peuvent leurs abajoues. Lorsque ces garde-manger sont remplis, ils se donnent un peu plus de loisir et deviennent de plus en plus difficiles sur le choix de la nourriture. Maintenant ils flairent soigneusement toutes les tiges ou tous les épis qu'ils arrachent ; s'ils ne les trouvent pas de leur goût, ils les jettent ; en voit par là combien tous ces singes sont gaspilleurs. On peut estimer que sur dix épis ils en mangent à peine un. En général, ils sont tellement exigeants qu'ils enlèvent seulement quelques graines de chaque épi et délaissent le reste. Il faut attribuer à cette habitude la haine féroce que les indigènes leur ont vouée.

Lorsque la troupe se sent parfaitement en sûreté dans un champ de maïs, les mères permettent à leurs petits de les quitter et d'aller jouer avec les autres singes de leur âge. La surveillance active de celles-ci ne cesse pas cependant pour cela ; chacune d'elles observe attentivement son nourrisson, mais aucune ne s'occupe de la sûreté du reste de la bande : tous se fient à la surveillance du chef. Celui-ci se place de temps en temps sur ses pieds de derrière et regarde dans tous les sens. Après chacune de ces inspections, si rien d'inquiétant ne se manifeste, il fait entendre des sons rassurants ; dans le cas contraire, il pousse un cri inimitable, tremblant et chevrotant. Immédiatement tous s'assemblent, chaque mère appelle son enfant ; en un clin d'œil, la bande entière est prête à fuir et chaque individu se hâte d'arracher encore autant de fruits qu'il croit pouvoir en emporter. Brehm a vu souvent des singes chargés de cinq gros épis de maïs. Ils en tenaient deux

dans la main droite antérieure, et un dans chacune des autres mains, de façon à se poser sur ces épis en marchant. Si le danger devient sérieux, ils jettent, à grand regret, un épi après l'autre ; mais le dernier, ils l'abandonnent seulement quand l'ennemi les serre de près, et quand, pour lui échapper, ils ont besoin de grimper, de se servir de leurs quatre mains.

Dans leur fuite, ils se dirigent toujours vers le premier arbre venu. Dès qu'ils ont atteint la forêt, il leur est facile de se soustraire à la vue ; ils grimpent presque aussi bien que les semnopithèques et ne connaissent pas d'obstacle à leur course. Les épines les plus terribles, les broussailles les plus épaisses, des distances considérables entre les arbres, rien ne les arrête. Chacun de leurs sauts est exécuté avec une assurance extraordinaire. Grâce à leur queue, qui leur sert de gouvernail, ils peuvent, lorsqu'ils sont déjà lancés dans l'espace, changer la direction de leur saut. Lorsqu'ils manquent une branche, ils en saisissent une autre ; du sommet d'un arbre, ils se jettent sur l'extrémité de la branche la plus voisine du sol, qui, en se relevant, les lance au loin ; d'un seul bond ils descendent de la cime sur la terre, ils volent pour ainsi dire à travers les fossés, gagnent un autre arbre, y grimpent avec une rapidité inouïe, fuient de nouveau et mettent ainsi une distance de plus en plus grande entre eux et le danger qui les menaçait. Le chef de la bande est continuellement en tête, il hâte ou ralentit la course par un grognement particulier très expressif. Jamais l'individu en fuite ne se montre craintif ni abattu ; au contraire, il donne à chaque instant des preuves d'intelligence. On peut affirmer, sans exagérer, qu'il n'y a vraiment aucun danger sérieux pour ces singes. Le chasseur, avec ses armes à longue portée, peut seul s'en rendre maître ; ils échappent facilement aux carnassiers et savent se défendre contre les oiseaux de proie, lorsque la nécessité les y force.

Quand le chef le juge convenable, il s'arrête, monte rapidement au faite d'un arbre, s'assure que tout danger est passé et fait entendre des sons rassurants qui réunissent de nouveau sa bande. Une opération importante devient alors nécessaire. Comme dans leur fuite précipitée à travers des arbustes et des arbres épineux il ne leur a pas été possible d'éviter les épines, leur pelage en est ordinairement parsemé; souvent même, il y en a qui pénètrent profondément dans la peau. La troupe se met immédiatement en mesure de se débarrasser de ces accessoires incommodes, et procède à un nettoyage complet. L'un s'étend sur une branche, l'autre s'assied à côté de lui, examine consciencieusement les coins et recoins de la peau. Toutes les épines sont soigneusement arrachées; et si, pendant l'opération, un parasite se montre, vite il est poursuivi, pris et croqué avec un véritable bonheur. Cependant les cercopithèques n'arrivent pas toujours à enlever complètement leurs épines; malgré tous leurs efforts, ils ne peuvent quelquefois retirer celles qui pénètrent profondément dans la peau. Brehm a tué, un jour, un individu dans la main duquel se trouvait une épine de mimosa qui y était entrée par la paume et avait traversé toute la main.

Après cette opération, la bande retourne de nouveau au champ de maïs et renouvelle ses dégâts. Avec de tels malfaiteurs, le propriétaire du champ a bien de la peine à protéger ses récoltes, et la présence de ces singes, dont il a continuellement à souffrir et à se garder, est pour lui une plaie aussi désastreuse que les sauterelles.

Quand les indigènes ne possèdent pas d'armes à feu, ils ne connaissent d'autre moyen pour éloigner ces êtres diaboliques, qui déjouent toutes les ruses, que de les pourchasser souvent. Les anathèmes de leurs saints ou de leurs sorciers, infailibles contre les autres maux, n'ont pas de prise sur eux. Aussi, les bonnes gens de l'Afrique centrale regardent-ils les singes comme des impies qui mécon-

naissent les lois divines. Un cheik du Soudan dit un jour à Brehm :

« Crois-le, seigneur, la preuve la plus évidente de l'impunité des singes, c'est qu'ils ne s'inclinent jamais devant la parole de l'envoyé de Dieu. Tous les animaux de Dieu estiment et honorent le prophète — que la paix d'Allah soit avec lui! — les singes seuls le méprisent. Celui qui écrit une amulette et la suspend dans les champs pour empêcher l'hippopotame, l'éléphant et les singes de manger ses fruits et de lui causer des dommages, reconnaît toujours que l'éléphant, seul, tient compte de sa défense. C'est que l'éléphant est un animal juste, tandis que le singe est un homme que la colère d'Allah a transformé en monstre; c'est un fils, un neveu et un arrière-neveu de l'injuste, et l'hippopotame est l'enveloppe odieuse du hideux sorcier ».

Dans le Soudan oriental, on ne chasse pas les cercopithèques avec des armes; on les attrape ordinairement à l'aide de filets sous lesquels on place des friandises. Les singes, en voulant enlever l'appât, font tomber sur eux le filet, dans lequel ils s'enchevêtrent tellement que, malgré leur rage, ils ne peuvent parvenir à s'en débarrasser. Quant aux Européens, il leur est facile d'en abattre à l'aide du fusil, car les singes ne prennent pas la fuite avant que quelques individus de la bande aient été mortellement atteints. L'homme les épouvante peu. Ils laissent souvent passer au-dessous d'eux des piétons, des cavaliers, des mulets et des chameaux, sans broncher, tandis que la vue d'un chien leur fait immédiatement pousser des cris de détresse.

« Il m'est arrivé, en chassant des singes, raconte Brehm, ce qui est arrivé à beaucoup de mes prédécesseurs : je fus un jour radicalement dégoûté de cette chasse. Je venais de tirer sur un cercopithèque qui tournait la face de mon côté; il fut atteint, tomba sur le sol, resta tranquillement assis et essuya, sans pousser le moindre cri, le sang qui coulait de ses nombreuses plaies. Il y avait en ce moment quelque chose de si

humain, de si noble et de si calme dans son regard, que j'en fus ému au point que je me précipitai sur le pauvre animal pour lui passer mon couteau de chasse à travers le corps et mettre ainsi fin à ses souffrances. Depuis, je n'ai plus tiré sur de petits singes et j'en détourne tous ceux que des travaux scientifiques ne forcent pas à le faire. Il me semblait toujours que je venais de tuer un homme, et l'image du singe mourant m'a réellement poursuivi, quoique j'eusse déjà tué maint et maint autre animal.

Une seule fois les cercopithèques m'ont procuré un véritable plaisir de chasseur. J'avais remarqué que des anhingas, des ibis et des hérons venaient tous les soirs pour y passer la nuit, sur un mimosa placé au bord de l'Asrath; je résolus de m'y mettre à l'affût. Par hasard, une bande de singes avaient choisi le même arbre pour lieu de repos. Au moment où j'arrivais ma cachette, rapidement construite dans un champ de maïs voisin, des sons inquiétants se firent entendre : la troupe, cachée au haut de l'arbre, ne s'attendait évidemment à rien de bon de ma part, car, après quelques hésitations, accompagnées de grognements, elle prit la résolution d'abandonner la place assiégée. Le chef de la bande quitta le premier la cime et descendit sur les branches inférieures pour explorer les environs. Son examen ne parut pas avoir modifié son dessein, car, après quelques instants, il descendit le long du tronc, évidemment dans le but de gagner la forêt voisine. Les autres suivaient; les nourrices seules étaient encore au sommet de l'arbre. Au même instant, un anhinga s'abattait sur l'arbre et un éclair jaillissait au milieu du crépuscule. La détonation du fusil eut pour premier effet un désordre indescriptible. Le chef rebroussa chemin, tous les singes fuyaient vers la cime de l'arbre, chacun cherchait un abri; ce n'étaient que cris, grognements et sauts d'une branche à l'autre. Chaque nouveau coup rendait leur position plus difficile, et toute la bande était en proie à la terreur. Des milliers de plans ont dû surgir

dans ces cerveaux de singes toujours si actifs. Aucun d'eux ne paraissait s'occuper de son voisin. Les coups de feu finissaient par les rendre tous indécis. Quelques-uns sautaient sur le sol, puis, saisis d'une nouvelle panique, remontaient se cacher sur ces mêmes branches qu'ils venaient de quitter une minute avant. Enfin, tout devint tranquille à la cime. Chaque individu avait pris son parti et se tenait le plus possible contre le tronc de l'arbre. Mon affût se prolongea dans la nuit; les oiseaux, effrayés un instant par les détonations, revenaient toujours à leur place favorite. Après les derniers coups, je n'entendais plus que des gémissements plaintifs parmi les singes, et j'étais depuis longtemps revenu sur le vaisseau lorsque le chef de la bande commença à pousser les grognements destinés à tranquilliser ses sujets.

Ces singes n'ont guère à redouter les mammifères carnassiers; ils sont beaucoup trop agiles pour jamais tomber entre leurs griffes et c'est tout au plus si le léopard peut attraper par-ci par-là, quelque singe trop imprudent. Quant aux oiseaux de proie, les cercopithèques leur résistent en réunissant leurs forces.

L'aigle autour huppé, l'un des oiseaux de proie les plus audacieux de la contrée, n'attaque que très rarement ces singes, et, dans tous les cas, ne les attaque jamais deux fois. J'ai pu m'en convaincre par moi-même. Un jour que je chassais dans les forêts vierges j'entendis tout à coup au-dessus de ma tête, le bruit des ailes d'un aigle autour. Un instant après, un terrible cri retentit : l'aigle s'était jeté sur un singe encore jeune, et cependant assez fort, qu'il voulait emporter dans ses serres; mais il en était empêché par la position que l'animal avait prise. Le singe enlaçait étroitement une branche avec ses quatre membres, en poussant des cris de détresse. Aussitôt toute la bande se mit sur pied et en moins d'une minute l'aigle fut entouré d'une dizaine de grands singes, qui se jetèrent sur lui en faisant des grimaces horribles et en poussant de grands cris; saisi de tous côtés,

le ravisseur avait oublié sa capture et ne cherchait qu'à sortir du mauvais pas où il se trouvait engagé. Les singes tenaient bon et l'auraient étranglé si, après de grands efforts, il n'avait fini par échapper à leur étreinte. Il s'en-vola rapidement et de nombreuses plumes voltigeant dans l'air témoignaient qu'il avait payé assez cher sa liberté. Je doute que cet aigle ait jamais depuis attaqué des singes.

Les cercopithèques ne craignent donc pas plus les carnassiers que l'homme : tous les reptiles, et surtout les serpents, leur inspirent, au contraire, la plus grande frayeur. Aussi, lorsqu'ils veulent piller un nid d'oiseau établi dans quelque creux prennent-ils les plus grandes précautions, de peur d'y rencontrer des serpents qui, comme on le sait, font souvent de ces cavités leurs demeures. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de constater que, lorsqu'ils trouvent un arbre creux ils cherchent s'il n'est pas habité par quelque reptile. Pour s'en assurer, ils commencent par y regarder, puis y appliquent l'oreille, et quand ni la vue ni l'oreille ne leur révèlent la présence de l'ennemi, ils y introduisent le bras, mais toujours avec beaucoup d'hésitation. Jamais un singe n'enfoncé brusquement le bras dans un tronc d'arbre ; il avance lentement la main, il tâtonne, écoute et regarde après chaque mouvement. »

Darwin a cité un curieux exemple de cette crainte des serpents. « Je portai un serpent empaillé et enroulé dans la cage des singes du *Zoological garden* pour voir ce qui se passerait. L'excitation provoquée par ce serpent fut le spectacle le plus étrange auquel il m'ait été donné d'assister. Trois espèces de cercopithèques étaient les plus excités. Ils couraient dans leur cage et poussaient des cris aigus d'avertissement que les autres singes comprenaient. Je mis ensuite le serpent empaillé sur le parquet de l'une des grandes sections. Les singes firent un grand cercle autour du serpent et présentèrent un aspect fort drôle par la façon dont ils regardaient l'intrus. Puis je mis un serpent vivant dans

un cornet de papier mal fermé et je le portai dans l'une des grandes sections. L'un des singes s'approcha immédiatement avec précaution, ouvrit un peu le cornet, regarda, et s'enfuit immédiatement. L'un après l'autre les singes arrivèrent, la tête levée et un peu penchée de côté, et ne purent résister à la tentation de jeter un coup d'œil rapide dans le cornet, au fond duquel l'objet terrible se tenait fort tranquille. » Cette observation est à rapprocher de celle rapportée page 19, en note.

Les cercopithèques s'élèvent bien en captivité ; tout le monde peut faire sur eux des observations suivies. Dans les jardins zoologiques, on peut les voir gambader, se poursuivre, se faire des farces comme de petits enfants, tout cela d'une façon si amusante que le public qui les contemple ne peut s'empêcher de rire. Brehm a recueilli sur quelques-uns d'entre eux des notes intéressantes, dont voici quelques extraits :

« Pendant mon long séjour en Afrique, j'ai toujours eu un grand nombre de singes en captivité ; parmi eux se trouvaient ordinairement des cercopithèques. Je puis assurer que chacun de ces curieux animaux avait son caractère propre et donnait continuellement occasion à des observations pleines d'attraits et d'intérêt. L'un était querelleur et méchant ; l'autre avait toujours une expression de contentement et de douceur ; un troisième était morose, un quatrième constamment gai ; celui-ci était tranquille et simple ; celui-là, plein de malice, ne songeait qu'à faire de mauvais coups. Tous s'accordaient à jouer des tours malicieux à tous les animaux qui leur étaient supérieurs en taille ; ils protégeaient au contraire ceux qui étaient plus faibles et les soignaient. Ils savaient se résigner à toutes les positions, donnaient tous les jours de nouvelles preuves d'une intelligence développée, d'une finesse réfléchie, de raison-

nements très justes, et se montraient en même temps doux, affectueux, quelquefois même dévoués envers les autres animaux. Ces nombreuses qualités m'ont fait concevoir un véritable attachement pour certains d'entre eux.

Dans un voyage que je fis sur le fleuve Bleu, les habitants d'un village des bords de ce fleuve m'offrirent un jour cinq cercopithèques. Le prix très modique qu'ils en demandaient et l'espoir de trouver en eux une société agréable me les fit acheter et je les attachai à bord du navire. Mon espoir paraissait devoir être déçu, car les singes restaient assis silencieux et tristes l'un à côté de l'autre, se couvraient la figure à l'aide de leurs mains comme le feraient de véritables enfants; ils ne mangeaient pas et faisaient entendre de temps en temps des grognements tristes qui devaient évidemment exprimer toute la douleur de leur nouvelle position.

Peut-être se consultaient-ils sur les moyens d'échapper à la captivité. L'événement qui eut lieu pendant la nuit ne me paraît pas étranger à leurs grognements. Le lendemain matin je ne trouvai plus qu'un seul de ces singes; les quatre autres avaient pris la clef des champs. Aucun d'eux n'avait coupé à l'aide des dents le lien avec lequel je l'avais attaché; les rusés coquins avaient défait le nœud et s'étaient enfuis sans songer au camarade qu'ils laissaient en captivité.

Celui qui me restait était un mâle; je lui donnai le nom de *Koko*. Il supporta son sort avec beaucoup de dignité et de résignation. Du reste, il avait immédiatement reconnu qu'il ne pourrait jamais délier le nœud qui le retenait, ce dont pour ma part, je cherchai à mieux le persuader encore. *Koko*, en véritable philosophe, se résigna et se décida, dès le lendemain, à midi, à manger des graines de sorgho qu'on lui jetait. Parfois, il était furieux contre nous tous et mordait quiconque s'approchait de lui; cependant il semblait désirer un compagnon. Il passa en revue tous les autres animaux qui étaient à bord, et son choix tomba sur l'oiseau le plus singulier de la collection, sur un calao-rhinocéros,

venant des mêmes forêts que lui. Probablement la bonhomie de l'oiseau l'avait séduit. Leur liaison devint bientôt très intime. *Koko* agissait de la façon la plus impudente avec son protégé; celui-ci souffrait tout de lui. Quoique libre et pouvant circuler où bon lui semblait, il s'approchait souvent de plein gré de *Koko*, qui le tourmentait alors de toutes les façons. Sans s'inquiéter de quelle nature était le vêtement de son ami, il cherchait des parasites sous les plumes, absolument comme il aurait fait dans le pelage d'un mammifère. L'oiseau, au bout de fort peu de temps, parut s'être habitué à ce traitement, car il hérissait ses plumes dès que le singe commençait son opération favorite. *Koko* avait beau le tirer par le bec, par les pattes, par le cou, par les ailes et par la queue, la bonne bête ne lui en voulait pas pour si peu. Elle finit même par rester toujours dans le voisinage de son protecteur, mangeant le pain qui traînait devant lui, se faisant belle et semblant provoquer son ami quadrupède à s'occuper d'elle. Les deux animaux vécutent dans la plus grande intimité pendant plusieurs mois, même après notre retour, alors que l'oiseau était libre de se promener dans la cour.

La mort de ce dernier brisa cette belle amitié. *Koko* resté seul, s'ennuyait. Il essaya de se lier avec des chats qui passaient par hasard devant lui, mais il n'en reçut que des coups de patte comme témoignage de leur sympathie. Un jour même, il eut à soutenir contre un vieux matou un combat très sérieux, accompagné de miaulements, de grognements et de cris terribles; la victoire resta indécise, quoique le chat, qui avait, il est vrai, attaqué à l'improviste, eût le premier battu en retraite.

Un jeune singe qui avait perdu sa mère procura enfin au cœur de *Koko* l'affection qu'il cherchait. Dès qu'il aperçut le petit animal, sa joie fit explosion et il lui tendit les bras; le petit, laissé libre, courut aussitôt vers *Koko*, qui l'étouffa presque à force de démonstrations amicales, fit des grogne-

ments de contentement et se mit immédiatement à la besogne pour nettoyer le pelage jusque-là trop négligé de son ami. Il grattait et enlevait soigneusement la poussière, les épines qui s'attachent toujours au pelage des mammifères dans ces contrées couvertes de chardons et de broussailles, puis venaient de nouvelles embrassades et d'autres témoignages de tendresse. Lorsque l'un de nous voulait lui ravir son protégé, *Koko* devenait furieux; quand nous étions parvenus à le lui enlever, il restait triste et agité. Il agissait comme s'il avait été la mère du petit orphelin. Celui-ci montrait beaucoup d'attachement à son bienfaiteur et lui obéissait en tout.

Malheureusement le petit singe mourut aussi après quelques semaines, malgré tous les soins dont on l'entourait. *Koko* manifesta une douleur extraordinaire. J'ai souvent eu occasion d'observer des animaux accablés de tristesse, mais jamais je n'en ai vu d'aussi affligés que *Koko*. Il prenait dans ses bras le corps de son ami, le caressait et l'embrassait, faisait entendre les sons les plus tendres, il l'asseyait à la place qu'il avait toujours préférée, le voyait tomber comme une masse inerte et rester toujours sans mouvement; alors il recommençait à pousser des cris plaintifs, pénibles à entendre. Ses grognements prirent une expression de douleur qu'ils n'avaient jamais eue auparavant; ils devenaient attendris et attendrissaient; ils étaient sonores et exprimaient le chagrin le plus profond et le plus grand désespoir. Sans cesse il s'efforçait de ranimer l'être qu'il venait de perdre, toujours ses efforts restaient inutiles, et il recommençait ses plaintes et ses gémissements. La douleur l'avait ennobli; il nous avait tous profondément émus. Je fis enlever le petit singe, car quelques heures avaient suffi pour que la décomposition du corps se manifestât, et l'on jeta son cadavre par-dessus un mur très haut. *Koko*, qui nous avait attentivement observés, se démena follement, brisa ses liens en quelques minutes, sauta par-dessus le mur, chercha le cadavre et le

rapporta dans ses bras, on le lui enleva une seconde fois et on attacha *Koko*; il rompit de nouveau les liens qui le retenaient et rechercha son ami. Enfin on enterra le cadavre; une demi-heure après, notre singe avait disparu, et, le lendemain, j'appris qu'on l'avait vu dans le pré voisin.

Un mois après, je reçus une femelle de cercopithèque avec son nourrisson et je pus, à mon aise, étudier la conduite de la mère à l'égard de celui-ci qui mourut bientôt, quoique rien ne lui manquât. A partir de ce moment, la mère cessa de manger et mourut peu de jours après.

De pareils faits contribuent certainement beaucoup à nous faire aimer ces singes qui sont peut-être les seuls avec lesquels on puisse réellement se lier.

Cependant, j'ai eu bien des occasions d'observer la méchanceté de ces mêmes espèces. Si parfois elles étaient bien amusantes, souvent aussi elles causaient mille ennuis.

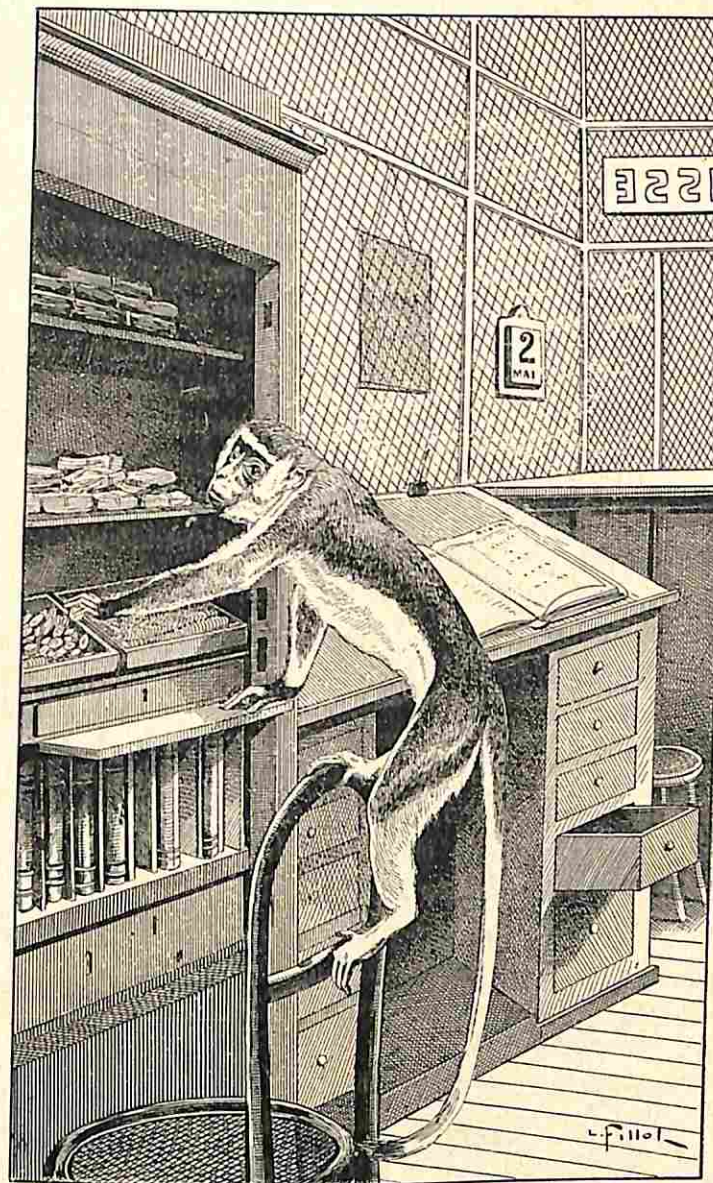
Un de mes amis possédait un de ces petits singes, qui lui était très attaché, mais il ne put jamais l'habituer à la propreté. Pendant qu'il jouait avec son maître, il souillait souvent ses vêtements de la manière la plus désagréable; ni les coups, ni les autres genres de correction qu'on emploie ordinairement dans ce cas n'eurent la moindre influence. En outre, cet animal était voleur au plus haut degré, s'emparait de tous les objets brillants qu'il pouvait saisir et emporter. Mon ami habitait au Caire la maison dans laquelle se trouve le comptoir de la Compagnie des Indes Orientales; au rez-de-chaussée étaient situés le bureau et la caisse de la société. De fortes barres de fer les protégent contre les voleurs ordinaires, mais non contre la race des filous dont ce singe faisait partie. Un jour, mon ami remarqua que les abajoues de l'animal contenaient quelque chose; il l'attira à lui et en examina le contenu. Dans l'une d'elles il y avait trois guinées, dans l'autre deux; le singe les avait volées à la caisse. Naturellement on rendit l'argent à son propriétaire;

en le priant de veiller désormais à ce que ses fenêtres fussent fermées, pour empêcher le petit voleur de recommencer.

J'ai amené dans mon village un cercopithèque qui eut bientôt conquis l'affection de mes parents et d'autres personnes du voisinage ; cependant il se rendit coupable de plus d'un méfait. Il tourmentait souvent les poules de ma mère et n'était jamais plus heureux que quand il pouvait les poursuivre et les effrayer. Il parcourait la maison dans tous les sens, traversait la cuisine et la cave, visitant toutes les chambres, déchirait, mangeait ou emportait tout ce qu'il y trouvait à son goût. Mieux que personne, il était habile à dénicher les œufs des poules. Celles-ci avaient beau pondre dans les coins les plus cachés, *Hassam* — c'était le nom de mon singe — trouvait le nid et vidait les œufs. Le vol lui donna un jour l'occasion de faire preuve d'une intelligence vraiment humaine. Ma mère, l'ayant surpris le museau tout barbouillé de jaune d'œuf, le gronda et le battit. Le lendemain, il lui apporta un œuf intact, le déposa à ses pieds, fit entendre un petit grognement de satisfaction et continua son chemin. De tous les aliments, ceux qui lui plaisaient le plus et le rendaient le plus heureux, étaient le lait et surtout le beurre. Il connut bientôt à fond le garde-manger, sut découvrir l'endroit où l'on conservait ses mets de prédilection et ne manqua jamais une occasion de satisfaire sa gourmandise. Il fut un jour surpris dans le garde-manger et puni ; à partir de ce moment, il s'y prit d'une manière plus adroite : il enlevait toute la jarre de beurre, l'emportait sur un arbre et en mangeait le contenu sans être dérangé. Les premières fois, il jetait sur le sol le vase vide et le cassait presque toujours ; il fut puni pour ce fait, et, au grand plaisir de ma mère, il rapporta dans la suite les jarres vides, mais entières.

Il était très curieux à voir lorsqu'il grimpeait sur le poêle ou un tuyau de poêle un peu long ; quand la chaleur devenait

trop insupportable, il sautillait avec un véritable désespoir



... Le singe les avait volées à la caisse... (page 113).

d'une patte sur l'autre et exécutait ainsi les danses les plus

drolatiques; mais jamais il ne fut assez intelligent pour abandonner la place avant de se brûler.

Hassam se montrait assez indifférent envers nos animaux domestiques, mais il se lia d'amitié avec un cynocéphale femelle, que j'avais aussi apporté avec lui; il se laissait caresser et soigner par ce singe comme un petit enfant, et cependant, il avait déjà atteint tout son développement. Pendant la nuit, il dormait toujours dans les bras du cynocéphale, et tous deux s'enlaçaient d'une manière si étroite qu'ils paraissaient ne former qu'un seul être. Ces deux singes s'entretenaient souvent très longtemps, à l'aide de divers sons gutturaux, et paraissaient s'entendre à merveille. Malgré son âge, mon cercopithèque montrait à sa protectrice une obéissance vraiment filiale, absolument comme le petit singe dont nous avons parlé plus haut. Il la suivait partout où nous la conduisions et entraînait toujours dans la chambre où nous menions son amie. C'est seulement en sa compagnie qu'il se livrait à de plus grandes excursions et, tout en vaquant à ses occupations, il ne s'en éloignait jamais beaucoup et s'entretenait toujours avec elle. Il supportait souvent, sans murmurer, de véritables méchancetés de sa part et partageait tout avec sa mère adoptive, qui ne lui en fut jamais reconnaissante. Lorsque *Hassam* voulait réserver quelque chose pour lui-même la paix était troublée; le grand cynocéphale se précipitait sur lui comme une bête furieuse, lui ouvrait la bouche, enlevait à l'aide de ses doigts, la nourriture contenue dans ses abajoues, mangeait tout et rossait encore, par-dessus le marché, le pauvre petit malheureux sans défense.

Hassam se montrait assez aimable envers nous, mais il conserva toujours son indépendance. Il obéissait à la parole quand c'était son bon plaisir; quelquefois il répondait bien, mais ne bougeait pas de place. Lorsque nous l'attrapions et le retenions de force, il se livrait à des contorsions à faire croire qu'il était sur le point de rendre l'âme; dès qu'on lui

rendait la liberté, il se vengeait en nous mordant et se sauvait ensuite en poussant des grognements de contentement.

Malheureusement, le second hiver rigoureux qu'il passait en Allemagne mit fin à ses jours. Toute la maison fut affligée de sa perte, comme si la mort nous avait enlevé un enfant; chacun oubliait ses méchancetés innombrables pour ne songer qu'à sa douceur et à sa gaieté. »

Frédéric Cuvier a aussi publié des observations sur un cercopithèque nisnas, qui vécut au Muséum. L'âge n'avait point altéré son bon naturel; son adresse était extrême et son agilité sans égale; cependant tous ses mouvements étaient doux et ses actions semblaient circonspectes; il montrait de la persévérance dans ses désirs qui ne le poussaient jamais à rien de violent. S'il avait sollicité et qu'on persistât à lui refuser, il faisait une gambade et paraissait occupé d'autre chose. Il n'avait acquis aucun sentiment de la propriété d'autrui: il prenait tout ce qui lui plaisait, les objets dont le rapt lui avait attiré des punitions comme les autres, et il avait une adresse extrême pour exécuter ses rapines sans bruit. Il ouvrait les armoires en tournant leur clef; il défaisait les nœuds, forçait les anneaux d'une chaîne et cherchait dans les poches avec une telle dextérité que souvent nous ne sentions pas sa main, même sachant qu'il nous dépouillait. Ce singe aurait fait un excellent voleur.

VIII

Toutes sortes de queues.

LES MACAQUES

Les *macaques* n'ont pas l'élégance de forme des *cercopithèques*, que nous venons d'étudier; ils sont plus trapus

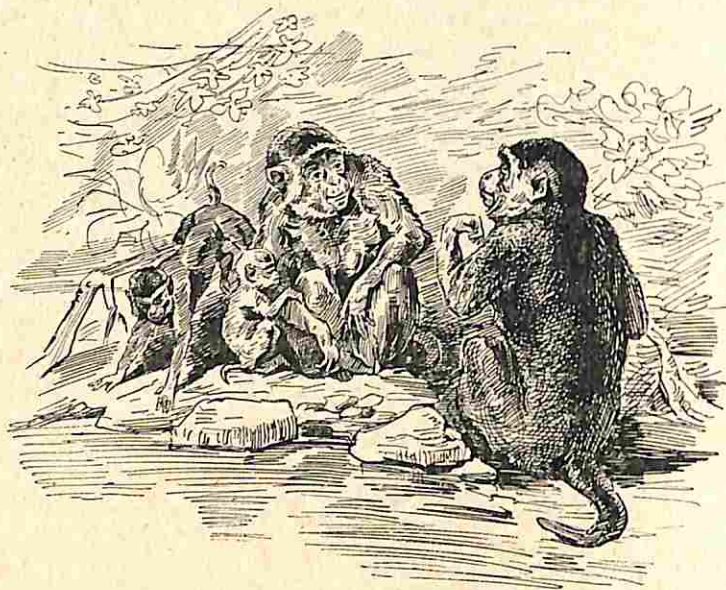


FIG. 15. — Macaque rhésus.

avec des membres forts et vigoureux. Le museau est très saillant; les pouces sont très longs. Les dimensions de la queue sont très variables: elle peut être toute petite ou déme-

surément longue, mais, dans ce dernier cas, elle est toujours pendante. Les espèces à queue courte vivent au Japon et au Thibet; celles à queue longue habitent surtout les Indes orientales. Cette variabilité de la queue est assez curieuse, car, en général, celle-ci a les mêmes caractères chez toutes les espèces du même genre.

L'un des macaques les mieux connus est le *rhésus* (fig. 15), à la face, aux oreilles et aux mains cuivrées. La partie postérieure de son corps est d'un rouge vif. Quant à sa queue, elle ne dépasse pas 25 centimètres.

Le rhésus est très répandu entre le Godavery, Bombay et l'Himalaya, ainsi qu'en Annam et en Chine. Il vit en bandes très nombreuses, aussi bien dans les villages qu'au voisinage des cours d'eau, où il se jette souvent, sachant fort bien nager. Il mange bien quelques fruits et quelques graines, mais il paraît leur préférer divers insectes. Toute la journée, il se chamaille avec ses camarades.

Sans être adoré au même titre que l'entelle (voir page 88), le rhésus est très respecté des Hindous, et il en profite pour devenir véritablement insupportable. « Dans le voisinage de Bindrabun, raconte le capitaine Johnson, on rencontre plus de cent jardins bien fournis, dans lesquels on cultive toutes sortes de fruits pour l'entretien de ce singe. En traversant, un jour, l'une des routes de Bindrabun, je remarquai un vieux rhésus qui me suivait d'arbre en arbre; tout à coup, il descend, m'enlève mon turban et s'éloigne rapidement. J'habitai une fois cette ville pendant tout un mois; je demeurais dans une grande maison située sur le bord du fleuve et appartenant à un riche indigène. La maison n'ayant pas de portes, les singes entraient souvent à l'intérieur de la chambre même que j'occupais, et enlevaient du pain et d'autres objets sous nos yeux. Lorsque nous dormions dans un coin

de la chambre, ils se montraient bien plus hardis voleurs. J'ai souvent fait semblant de dormir pour les observer à mon aise et j'admirais leur habileté et leur adresse. Ils faisaient des bonds de douze à quinze pieds, d'une maison à l'autre, avec un ou deux petits sous le ventre, et une charge de pain, de sucre et d'autres objets dérobés dans les maisons. Au cours d'une excursion que je fis à Jeckany, nous avions dressé nos tentes dans un grand jardin de mangoustans et attaché nos chevaux à une petite distance. Pendant que nous étions à table, le palefrenier vint nous dire que l'un des chevaux avait rompu ses liens, parce que les singes l'avaient effrayé en criant et en lançant des branches sèches du haut des arbres ; il nous avertit aussi que les autres chevaux allaient probablement en faire autant si nous ne venions pas à son aide. A l'issue du repas, je pris mon fusil pour aller chasser les singes, et j'en tirai un qui se sauva rapidement au milieu des branches, où il s'assit en essayant d'arrêter avec ses mains et de faire coaguler le sang qui coulait de ses plaies. Ce spectacle me causa une grande émotion et me fit perdre toute envie de continuer ma chasse. Un palefrenier vint immédiatement après ma rentrée nous raconter que l'individu tiré par moi était mort, mais que les autres singes étaient venus pour l'emporter, on ne savait où. »

Il paraît que les indigènes de Baka laissent le dixième de leurs moissons dans les champs pour les singes, qui ne se font pas faute de descendre des montagnes afin de lever cette dime.

Brehm raconte à leur sujet deux histoires, qui, si elles ne sont pas vraies, ont un caractère pittoresque : « Deux jeunes officiers anglais ayant commis l'imprudence de tuer un rhésus dans une partie de chasse, les indigènes se soulevèrent en masse et voulurent les lapider. L'éléphant qui les portait se mit à fuir, se jeta dans le fleuve, nagea en suivant le cours de l'eau et finit par prendre pied à un

mille au-dessous de la ville soulevée, mais les deux cavaliers avaient péri dans les flots.

Il est bien difficile qu'un étranger puisse vivre dans le voisinage de ce singe sans concevoir pour lui la plus grande aversion. Il est presque impossible de faire un jardin ou une plantation quelconque sans que les demi-dieux, partout tolérés, détruisent ou pillent tout. Les sentinelles employées à les éloigner ne suffisent pas à la peine ; lorsqu'on les chasse d'un côté, ils reviennent de l'autre. Des feux allumés, des épouvantails quelconques, ne les arrêtent pas, et les tuer, comme nous venons de le voir, c'est risquer sa propre vie. ⁽¹⁾

On raconte qu'un Anglais qui habitait le pays vit, pendant deux ans, ces animaux lui dérober tout. Il ne savait plus comment se défendre. Ses plantations de cannes à sucre étaient saccagées par les éléphants, par les pores, et surtout par les singes. Un fossé profond et un échelier le protégèrent bien contre les éléphants et les pores, mais les singes se jouaient des remparts et des fossés ; ils grimpaient par-dessus l'échalier et volaient après comme avant. Le planteur eut alors l'idée de s'emparer, par un stratagème qui lui réussit, d'un certain nombre de petits rhésus, qu'il emporta chez lui et qu'il barbouilla d'une espèce d'onguent préparé d'avance et consistant en un mélange de sucre, de miel et d'émétique (purgatif). Ainsi badigeonnés, les jeunes singes furent remis en liberté. Leurs parents inquiets et qui épiaient leur retour, témoignèrent leur joie en les revoyant et s'empressèrent de débarrasser leur pelage de l'enduit qui les rendait méconnaissables. L'opération semblait d'autant plus engageante que la substance à enlever était douce au palais. Mais le plaisir que leurs fonctions de bons parents leur procuraient ne fut pas de longue durée, l'émétique ayant eu un prompt et entier effet. Dès ce moment, ajoutait-on, les plantations de l'Anglais ne furent plus ravagées,

⁽¹⁾ Les Hindous se montrent aujourd'hui moins féroces à cet égard.

les singes ayant été à tout jamais dégoûtés des cannes à sucre ». Hum ! Cet Anglais me paraît plutôt être « né natif » de Marseille

Les rhésus ne sont recommandables à aucun point de vue. Seul, leur amour pour leurs petits pourrait leur attirer un peu de bienveillance. Les rapports de la mère avec son enfant ont été bien décrits par Frédéric Cuvier, d'après un individu ayant vécu au Muséum de Paris.

Immédiatement après être né, le jeune rhésus s'attacha sous le ventre de sa mère, se cramponnant de ses quatre mains au pelage et porta sa bouche aux mamelons, qu'il saisit et ne quitta pas pendant environ quinze jours, gardant continuellement la même position, toujours prêt à téter lorsqu'il en sentait le besoin, dormant quand sa mère était assise, mais ne lâchant pas, même pendant son sommeil, les poils tenus dans ses mains. Des mamelons, il n'abandonnait l'un que pour prendre l'autre; et c'est ainsi que les premiers jours de sa vie se sont écoulés; il faisait comme mouvements seulement ceux de ses lèvres et de sa langue pour téter et de ses yeux pour voir car, dès les premiers moments de sa vie, il me parut distinguer les objets et les regarder véritablement; il suivait des yeux les mouvements qui se faisaient autour de lui.

Les soins de la mère, dans tout ce qui tenait à l'allaitement et à la sécurité de son nouveau-né, étaient aussi dévoués, aussi prévoyants, que l'imagination peut se le figurer. Elle n'entendait pas un bruit, n'apercevait pas un mouvement sans que son attention fût excitée et qu'elle manifestât une sollicitude reportée entièrement sur lui; le poids de ce petit ne paraissait nuire à aucun de ses mouvements, mais tous étaient dirigés avec une extrême adresse et, malgré leur vivacité et leur pétulance, jamais son nourrisson n'en souffrait, jamais elle ne l'a heurté, même légèrement, contre les corps très irréguliers sur lesquels elle pouvait courir et sauter.

Quinze jours après sa naissance, le jeune rhésus se détacha de sa mère et montra dans ses premiers mouvements une prestesse tout instinctive. A chacune de ses gambades pour s'accrocher aux barreaux de sa prison, la tendresse maternelle se manifestait par une constante sollicitude et, suivant tous ses mouvements d'un œil attentif, sa mère semblait en surveiller les suites, afin de parer assez vite aux accidents qui pourraient en résulter. A mesure qu'il grandissait, elle cherchait de [temps en temps à l'éloigner d'elle, non par indifférence, mais pour exercer ses organes; en présence d'un danger, au contraire, elle le serrait avec amour dans ses bras, et bondissait à l'intérieur de sa prison en calculant tous ses gestes de manière à ce qu'il n'arrivât point de mal à l'objet de son affection.

Ce jeune rhésus ne tarda pas à acquérir l'expérience de ses père et mère; mais on peut dire que, sous le rapport de la justesse du coup d'œil et de la certitude de la locomotion, il se montra, dès le début, d'une habileté égale à celle des individus adultes. Après six semaines environ, il cherchait une nourriture plus substantielle que le lait qui, jusqu'à ce jour, avait fait la base de son alimentation; mais alors, la mère montra la plus extrême sévérité; à l'affût des aliments saisis par son enfant, et sans doute dans la crainte de son inexpérience, elle les lui arrachait des mains et s'efforçait d'empêcher qu'il y touchât: pressé par la faim, le jeune singe devenait très entreprenant, s'attirant parfois des corrections, et obtenait seulement à force d'adresse quelques parcelles des vivres qu'on plaçait dans sa cage. Son pelage ne différait point sensiblement de celui de sa mère, si ce n'est par sa teinte plus claire; la peau du dessous du corps, presque nue, était aussi plus bleuâtre.

Il est difficile de tirer quelque chose de bon des rhésus en captivité, car ils sont moroses, coléreux, et ne pensent qu'à commettre des dégâts, ce qui leur procure un grand plaisir. Ils sont aussi très jaloux des attentions que l'on a pour les

autres singes. Cependant on élève souvent le rhésus dans les jardins zoologiques, où son adresse est très goûtée du public.

Parmi les autres macaques, citons les principaux :
Le macaque commun ou bonnet chinois (fig. 16). Ainsi



FIG. 16. — Bonnet chinois.

nommé à cause des poils hérissés qui couvrent sa tête sans dépasser le front, il est très commun dans les forêts du Malabar. Les indigènes ont pour lui une certaine vénération et le laissent voler ce qu'il veut. C'est le singe le plus répandu dans les ménageries, où il passe son temps à faire des grimaces et des espiègleries.

« Nous avons établi, dit M. Hachet-Souplet, dans une pièce où était lâché un macaque bonnet chinois (espèce relativement peu douée), de grandes glaces posées sur le parquet, et dans lesquelles le singe pouvait se mirer à loisir. Eh

bien, au bout de quelques semaines, il avait parfaitement compris le parallélisme des mouvements de l'image et des siens propres, il s'en amusait et c'était, pour lui, un jeu que de prendre des poses bizarres. Il savait regarder dans l'un des miroirs, une partie de son corps peu visible directement, comme par exemple ses coudes ; et il prenait plaisir

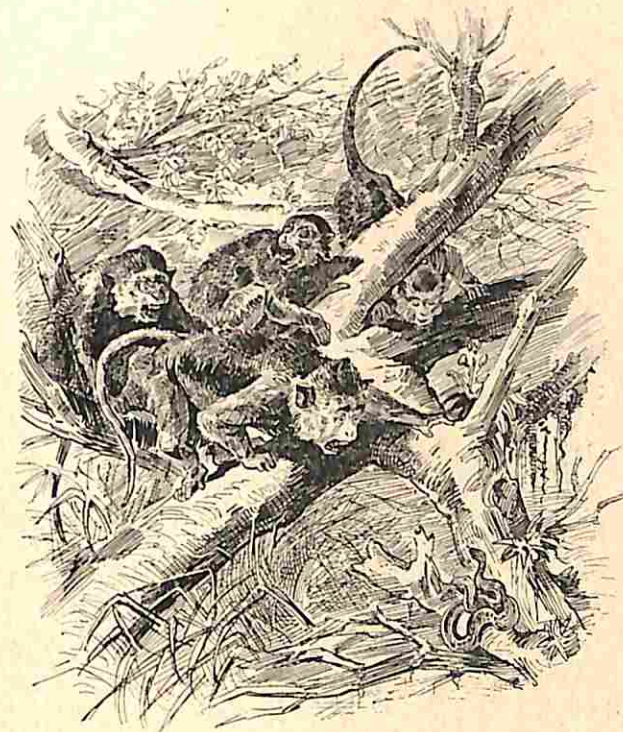


FIG. 17. — Macaques de Buffon effrayés par un serpent.

à regarder ses dents, le fond de sa gorge et les provisions de ses abajoues. Il savait évidemment que c'était sa propre image qu'il avait devant les yeux et il ne lui arrivait plus, comme au début, d'essayer de saisir ce qu'il prenait d'abord pour un de ses semblables. »

Le macaque de Buffon (fig. 17), pourvu d'une queue lon-

gue, épaisse à la base, est très commun dans la presqu'île Indo-Chinoise. Il préfère l'embouchure des fleuves, où il se nourrit de divers animaux, et surtout de crabes, d'où le nom de « singe crabier » qu'on lui donne quelquefois.

L'ouanderou (fig. 18), facilement reconnaissable à la forte

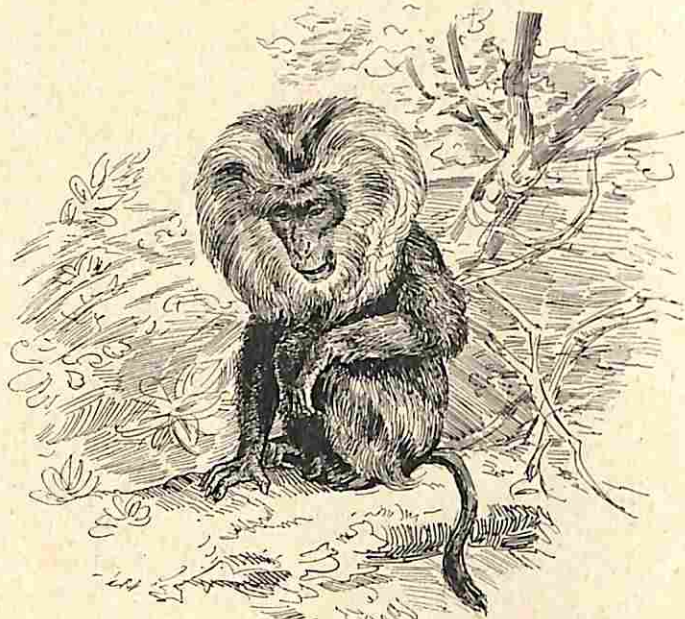
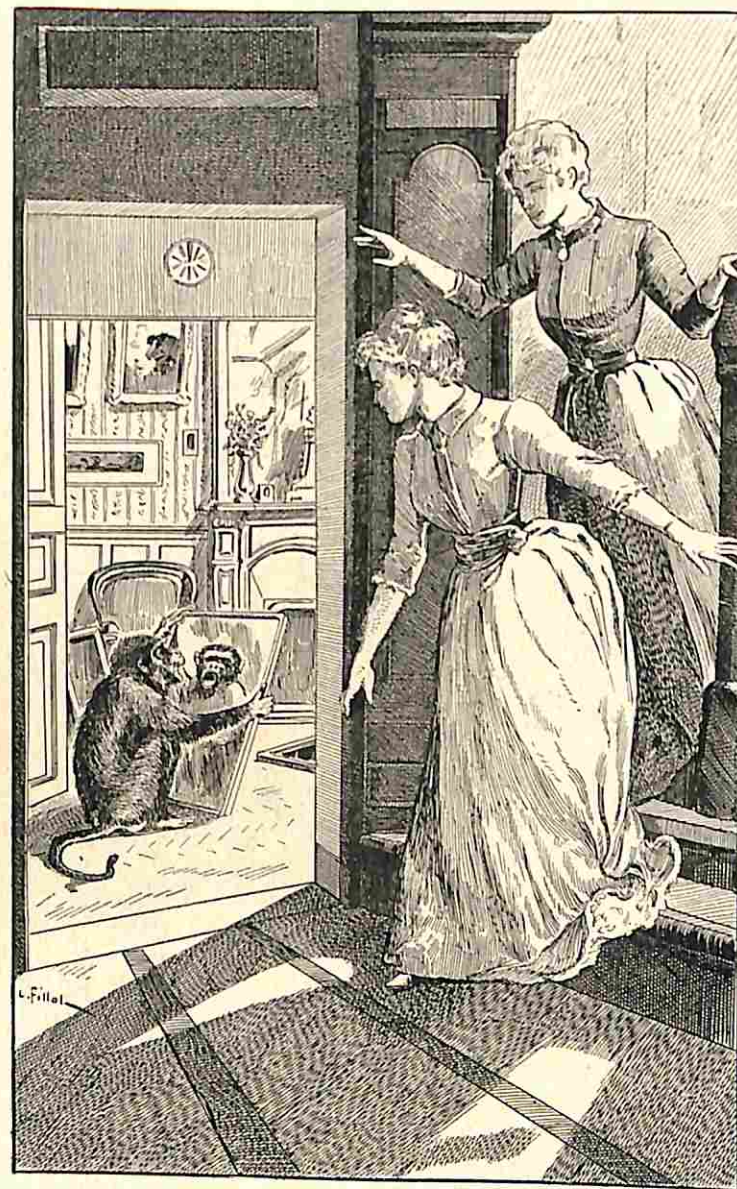


FIG. 18. — Ouanderou.

barbe grise qui lui entoure la figure, est grimacier et morose en captivité.

Les Malabars élèvent ses petits et les dressent à toutes sortes de jeux.

Le macaque maimon est appelé aussi *singe à queue de cochon* à cause de son appendice caudal qui est court, enroulé comme celui du cochon, et prenant la forme d'un S quand il est en colère. A Sumatra, on dresse les jeunes et les femelles à la récolte des noix de coco ; ils savent fort bien prendre seulement celles qui sont mûres et laisser les vertes.



Il savait regarder dans l'un des miroirs (page 125).

IX

Un habitant de la vieille Europe.

LE MAGOT

« La disparition de ces singes serait une véritable perte pour l'Europe ». Ainsi s'exprime un naturaliste éminent — mais quelque peu exagéré — au sujet des magots (fig. 19)

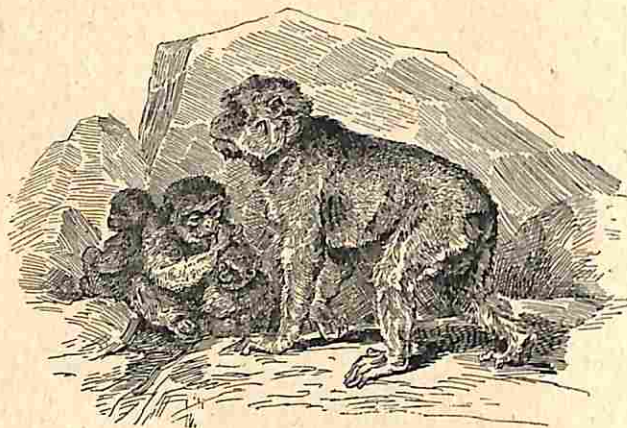


FIG. 19. — Magot.

que l'on trouve en petit nombre sur le rocher de Gibraltar. Sans aller jusqu'à prétendre que leur anéantissement serait l'objet d'un deuil public, on peut dire cependant qu'il faudrait le regretter. La vieille Europe n'aurait-elle pas lieu, en effet, de se montrer vexée de ne pas posséder une seule espèce de singes, quand les autres parties du monde (sauf

l'Océanie) en ont à ne savoir qu'en faire. Toutefois, si on va au fond des choses, la possession actuelle n'est peut-être pas très légitime, car tout porte à croire que lesdits magots ne sont pas de lignée européenne et proviennent sans doute d'Afrique où on les trouve assez fréquemment, notamment en Algérie et au Maroc. Mais, en somme, la chose importe peu, car, à Gibraltar, ils sont manifestement bien acclimatés, et cela depuis nombre d'années : ils ont donc droit à leurs lettres de grande naturalisation. Combien d'hommes d'ailleurs, se disent européens, qui, en réalité, ne sont que des rastaquouères, et combien se qualifient de parisiens qui sont nés à Landerneau, à Brive-la-Gaillarde ou à Saint-Michel-Chef-Chef?

La répartition des magots a, d'ailleurs, subi dans le temps des fluctuations nombreuses. « Pourtant, dit M. Ménégau, il ne paraît pas que leur aire de distribution dans le midi de l'Europe ait jamais été étendue plus que maintenant. A part Procope, qui a écrit qu'il naissait en Corse des singes semblables à l'espèce humaine, les anciens auteurs ne nous en parlent pas, et nulle part on n'a trouvé leurs restes enfouis dans le sol. D'ailleurs, un rapport publié en 1880 par un officier de la garnison anglaise semble prouver que les magots de Gibraltar sont originaires d'Afrique, en relatant ce fait qu'en été, sur la place du marché, on trouve souvent de jeunes magots importés de la Barbarie.

Jadis ces animaux formaient, à Gibraltar, plusieurs troupes nombreuses, isolées, dont les ravages constants sur les figuiers de la ville haute, avaient provoqué l'exaspération des propriétaires. Le poison et les pièges en eurent bientôt diminué le nombre. On plaçait sur les rochers qu'ils fréquentaient, desalebasses dont on avait rempli l'intérieur avec du vin et du pain. Un trou ménagé à l'une des extrémités permettait à l'animal d'y faire pénétrer sa tête sans qu'il pût la retirer. Les magots, attirés la nuit par une lumière, essayaient de vider lesalebasses et s'en coiffaient

bientôt, en sorte que le vin dont elles étaient pleines, ruisselant sur leur figure et dans leurs yeux, on pouvait alors facilement les saisir.

Mais, en 1856, pour empêcher leur destruction complète, le commandant fut forcé de faire défense à la garnison de les tuer. Leur recensement indique qu'il en restait seulement quatre ou cinq; en 1863, leur nombre était réduit à trois. Aussi, le gouverneur en fit-il venir quatre jeunes d'Algérie, deux mâles et deux femelles, qui se lièrent bientôt d'amitié avec les anciens. Mais leur multiplication fut lente. En 1872, un officier nouvellement arrivé et ne connaissant pas la défense en tua deux; ils furent remplacés par deux magots sauvages venus d'Afrique, qui furent mis à mort par leurs congénères; en outre un mâle adulte périt dans un incendie en juin 1874. Pendant ce temps, plusieurs jeunes étant nés, la population simiesque de Gibraltar se composait, au printemps de 1875, d'une troupe de six femelles adultes, de deux gros mâles, et d'un certain nombre de jeunes. L'un des mâles paraissait chétif, bossu et très vieux, tandis que l'autre extrêmement vigoureux mesurait, autant qu'on pouvait en juger, 90 centimètres de hauteur. Ce dernier était le chef de la troupe; il poursuivait ou mordait ses compagnons récalcitrants pour maintenir l'ordre et dirigeait les changements de résidence de la bande. La disparition de ce mâle le 7 août 1875, et sa mort en septembre, furent préjudiciables à la prospérité des singes, car aucun jeune ne naquit de 1875 à 1877. A la fin de cette année, la troupe se composait de quatre grosses femelles, de quatre plus jeunes et plus petites âgées probablement de quatre ans, d'un mâle du même âge, et de cinq jeunes entrant dans leur troisième année. Mais la division s'était introduite dans la troupe depuis la mort du vieux mâle, et les querelles étaient fréquentes. Au printemps de 1879, il naquit quatre jeunes, dont deux avaient une queue de 2 centimètres et demi; un mâle, né en 1874, était le chef de la troupe. En 1880, leur nombre

avait encore augmenté. Aujourd'hui, ils existent encore, mais sont assez rares.

Les magots de Gibraltar aiment le séjour dans les rochers

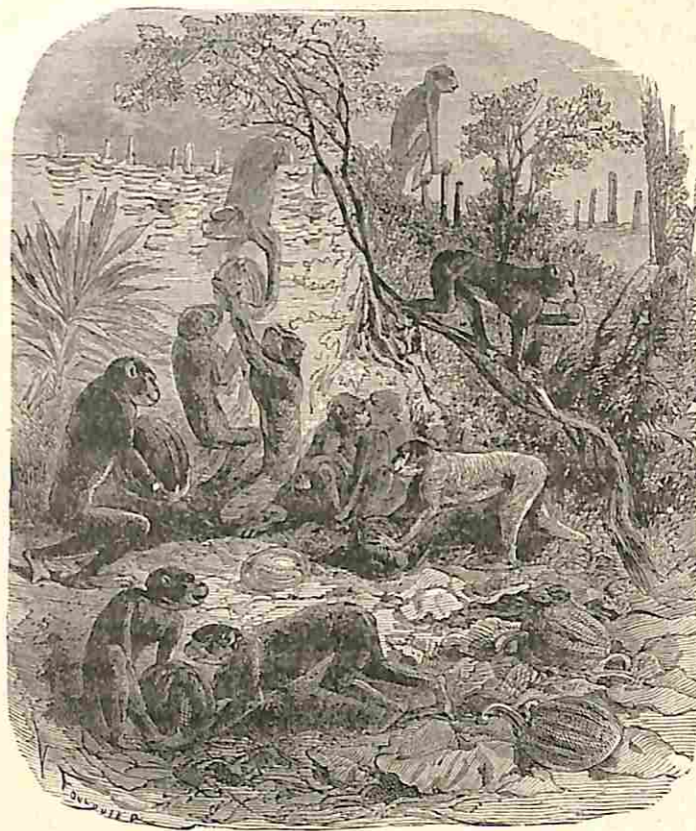


FIG. 20. — Magots pillant un jardin.

à pic, inaccessibles aux hommes, situés du côté de la Méditerranée. Seulement ils ne peuvent supporter les vents froids et humides qui y soufflent de l'Est de temps en temps, et, à ces moments-là, ils se transportent dans la région des rochers situés à l'Ouest de la ville. Leur séjour favori, quatre à cinq heures avant le changement du vent, est un endroit couvert de buissons, situé au-dessus du jardin Alameda et au pied du rocher de Charles-Quint : on le dési-

gne sous le nom d'Alameda des singes. Ils se retirent aussi dans une grotte voisine près de la mer. Ils en étaient venus à témoigner une telle confiance à leur protecteur, le chef guetteur, que, pendant la sécheresse de l'été 1880, ils entraient dans le sémaphore pour y chercher de l'eau. »

D'après M. A. G. Smith, ils sont très frileux et cherchent à se garantir des vents froids en se cachant dans les rochers. Leur vivacité est très grande. Ils se tiennent de préférence sur le bord des précipices, où ils rencontrent un grand nombre de trous et de cavernes qui sont pour eux un abri tranquille et sûr. Les aliments ne leur font pas défaut et ils paraissent très bien nourris. Entre les pierres croissent un grand nombre de plantes dont ils mangent les feuilles et les fruits; ils aiment surtout les racines sucrées du palmier noir, qui est très abondant sur ces rochers; pour varier leur régime, ils mangent aussi des scarabées et autres insectes. Ils sont très timides, bien qu'on ne cherche à leur faire aucun mal.

Ils grimpent avec une facilité étonnante, aussi bien dans les rochers que dans les arbres. Ils sont assez voleurs et, à ce propos, M. Bidcup rapporte une histoire amusante. Un magot ayant volé un vêtement à des soldats, ceux-ci lui rasèrent le crâne et le renvoyèrent parmi ses compagnons. Ceux-ci refusèrent de le reconnaître et le chassèrent à coups de pierres. L'infortuné animal en fut réduit à aller demander aide et protection à ceux qu'il avait volés et au milieu desquels, il vécut dès lors. En Algérie et au Maroc, où ils sont assez communs, ils se livrent à des incursions désastreuses dans les jardins, dont ils pillent les fruits (fig. 20) et se les passent de l'un à l'autre.

En captivité, les magots sont agréables, surtout quand ils sont jeunes. Autrefois les forains les promenaient dans les villes et leur faisaient faire des tours. Mais aujourd'hui on utilise d'autres espèces.

X

Les singes-caniches.

LES PAPIONS ou CYNOCÉPHALES

Ceux qui veulent trouver des ressemblances entre les singes et l'homme ne doivent pas s'adresser aux *cynocéphales*

ou *papions*, car, chez eux, le museau est allongé et ressemble plutôt à celui des chiens dont ils ont d'ailleurs la taille. Toutefois, les yeux sont placés plus de face que ceux de la race canine et, comme leur regard est pétillant et malin, cela leur donne une physionomie étrange. Ils ressemblent en somme assez aux caniches et non aux bouledogues, comme l'ont cru certains caricaturistes (Voir page 135). Ils

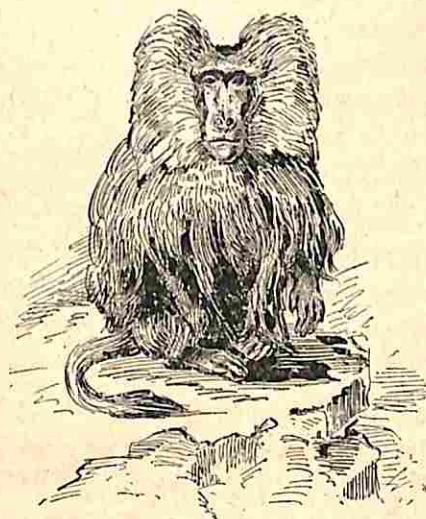


FIG. 21. — Hamadryas accroupi.

ont aussi, bien plus que les autres singes, la marche quadrupède, ce qui augmente leur ressemblance avec les chiens. Ce ne sont pas des êtres commodes; ils se mettent dans des colères terribles et, grâce à leur puissante mâchoire, peu-

vent devenir des adversaires aussi dangereux que des fauves. Néanmoins, ils sont fort intelligents, et, quand on a réussi à mâter leur caractère, on arrive à leur faire exécuter divers actes.

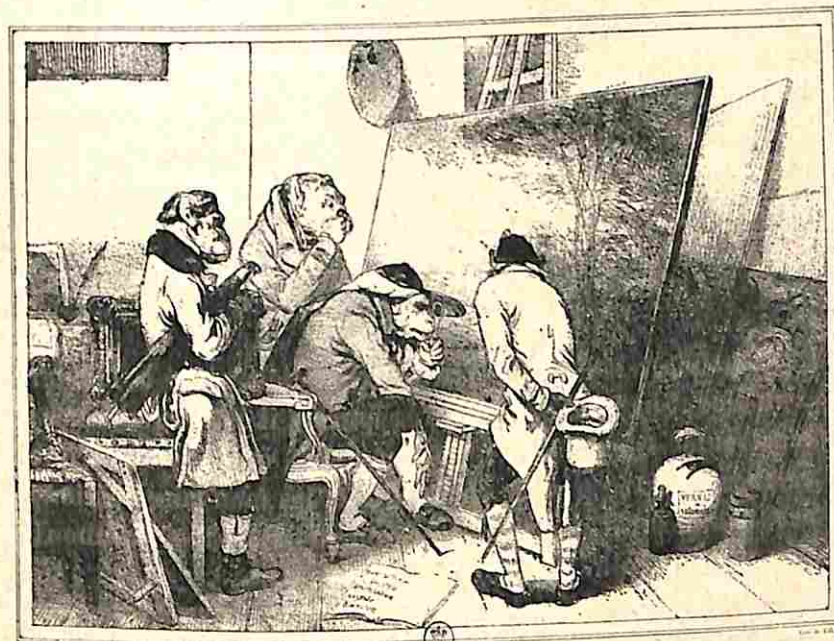
Les plus célèbres des cynocéphales sont les *hamadryas* (fig. 21).

Dans la mythologie, on donne le nom d'Hamadryades à des divinités des bois dont la vie était attachée à certains arbres où on les croyait enfermées. Bien que je n'aie pas connu personnellement ces charmantes dames, je suppose qu'elles étaient plus jolies que leurs homonymes du groupe des singes. Non pas que ces hamadryas soient aussi laids qu'on le dit dans quelques ouvrages, loin de là ; mais leurs régions postérieures, d'un rouge à rendre jaloux un bifeck de cheval, les déparent complètement. Par contre, tout leur avant train est superbe avec ses longs poils grisâtres et régulièrement peignés, comme s'ils sortaient de chez le perruquier.

En captivité, loin d'avoir l'air farouche avec lequel on les représente parfois, ils restent très calmes dans leur cage. Ils ne paraissent pas non plus avoir l'humeur folâtre des autres singes. Comme leur tête, leur cri se rapproche plus de celui du chien que de celui du singe : c'est un véritable aboiement. Ils marchent sur quatre pattes ; ils s'asseyaient pour manger et se servent, dans ce but, de leurs membres antérieurs. Ils sont organisés complètement pour marcher et non pour grimper ; ils habitent, en effet, les rochers des plus hautes montagnes et non les forêts, ainsi que pourrait le faire croire leur nom.

Les hamadryas se rencontrent dans l'Abyssinie et la Nubie méridionale, il leur faut des montagnes et de l'eau : aussi, vers le Nord, le groupement de l'espèce suit-il la région des pluies. Ce sont des animaux essentiellement sociables et

vivant dans une étroite solidarité, en bandes de 150 à 200 singes. Ils mangent surtout des plantes, mais leur régal préféré ce sont les insectes et les vers qu'ils trouvent sous les pierres et s'amuse sans cesse à chercher. Quand l'un d'eux ne



DECAMPS. — Les Experts.
(d'après une estampe de la Bibliothèque nationale.)

peut pas retourner une pierre, il se fait aider par des amis. S'ils rencontrent une fourmilière, ils y plongent la main et la lèchent ensuite pour manger les fourmis qui y ont grimpé.

En temps ordinaire, la vie des hamadryas est assez calme : les femelles soignent leurs petits et les mâles demeurent silencieux, allant chercher de temps à autre de la nourriture. Quand ils se déplacent, ils marchent à quatre pattes et balancent leur corps ; leur allure fière et leur queue relevée indiquent de suite combien ils sont sûrs d'eux-mêmes. Le mâle règne en maître au milieu de quelques femelles qu'il considère comme lui appartenant.

Le soir, toute la bande va s'abreuver à la mare la plus voisine et revient passer la nuit dans les creux des rochers. Au moindre soupçon de danger, toute la bande se met à hurler, à aboyer, à faire un tintamarre du diable et s'enfuit au plus vite : ils n'attaquent que s'ils sont menacés. Ils ne craignent guère que les serpents et les léopards, leurs grands ennemis, qui font d'eux de vastes hécatombes. Mais ce qui les met particulièrement en rage, c'est la vue des chiens qui leur rendent d'ailleurs bien la pareille : il s'engage entre eux des combats homériques se terminant généralement par la mort de l'un des champions.

Autrefois, en Égypte, l'hamadryas était adoré à l'instar d'un dieu. Sur les monuments égyptiens, il est fréquemment représenté suivant attentivement les oscillations d'une balance destinée à peser les bonnes et les mauvaises actions des hommes. Il symbolisait — on se demande vraiment pourquoi — Toth, l'inventeur de l'alphabet.

Encore aujourd'hui il existe à l'égard des hamadryas des fables dont il convient de faire table rase. « L'indigène, dit Fulbert-Dumonteil, a donné à l'hamadryas le nom bizarre de « singe-cavalier », justifié, paraît-il, par son amour de l'équitation, par son goût singulier de monter à cheval sur une bête du désert. Comme les animaux chimériques enfantés par l'imagination de nos vieux paysans, l'hamadryas aime à se faire porter. D'un bond diabolique, il saute en croupe sur la bête qu'il surprend et trouve un infernal plaisir, une volupté cruelle, à l'entraîner à travers les sables immenses, excitant sa monture affolée par de sonores aboiements. L'hamadryas, c'est le Franconi du désert... » Il est pénible de voir un chroniqueur qui se dit scientifique raconter de telles histoires, tout à fait invraisemblables, avec un pareil sérieux.

Les hamadryas sont de terribles ennemis pour les plantations. De temps à autre, ils y arrivent en bandes, mangent une partie de la récolte et détériorent l'autre. Ils ont soin, au préalable, d'envoyer des éclaireurs et de disposer des sentinelles dans les environs : au moindre signe d'alarme, ils s'enfuient à toute vitesse sans demander leur reste.

La chasse aux hamadryas est pleine de péripéties intéressantes. « La première bande que j'eus l'occasion de voir, raconte Brehm, se reposait de sa course matinale. Elle était assise sur l'arête d'un rocher, assez abrupt des deux côtés. J'avais déjà aperçu de loin les puissantes formes des mâles, mais je les avais pris pour des blocs de pierre couchés sur la crête de la montagne ; aussi longtemps qu'ils sont immobiles, ces singes ont la plus grande ressemblance avec les rochers. Un cri plusieurs fois répété me tira de mon erreur ; ce cri peut se comparer au mot *Kouk* fortement prononcé. Toutes les têtes se dirigèrent immédiatement vers nous ; les jeunes singes jouaient encore sans inquiétude, et quelques femelles s'adonnaient à leur occupation favorite en faisant activement la chasse aux parasites de quelque vieux sultan. Toute la bande aurait continué de nous observer sans s'émouvoir si nous n'avions pas eu avec nous deux chiens de chasse bien lestes, deux magnifiques lévriers habitués à éloigner les hyènes des habitations et qui avaient fait leurs preuves dans la chasse aux loups de ces pays. Ils répondirent en aboyant aux cris des singes et, immédiatement, ceux-ci se mirent en émoi. Ils avaient l'air de vouloir chercher une place encore plus sûre. Ils suivirent la crête de la montagne jusqu'aux dernières roches et disparurent à nos regards. A notre grande surprise, nous les aperçûmes de nouveau en entrant dans la vallée ; cette fois-ci, ils étaient pour ainsi dire, collés à la file, contre des rochers à pic. Je ne puis encore aujourd'hui m'expliquer comment.

Le spectacle était par trop tentant pour des chasseurs, nous ne pouvions laisser ces hamadryas complètement tranquilles,

la passion de la chasse nous excitait fortement. Nous n'éprouvions rien du sentiment de pitié qui s'empare du chasseur lorsqu'il veut tuer un singe d'une petite espèce ; nous n'avions plus devant nous des caricatures humaines, mais bien des animaux féroces, ne méritant aucun égard et se prêtant admirablement à la chasse. Nous voulions au moins troubler la bande.

Le premier coup de feu produisit un effet indescriptible. Des cris, des hurlements, des grognements, des aboiements terribles se firent entendre ; toute la file se mit en mouvement et avança le long de la paroi verticale avec la même sûreté que si les singes avaient marché sur un sol uni, sans que nous puissions voir comment il leur était possible de prendre pied. La plus faible saillie leur paraissait un chemin très sûr. Dans un seul endroit où il s'agissait de descendre d'une dizaine de pieds et de remonter à nouveau, la file de singes s'avança un peu plus lentement et avec un peu plus de prudence. Nous tirâmes environ six coups de feu ; mais il nous était impossible de viser juste, car le spectacle était tellement extraordinaire qu'aucun de nous ne resta calme. Cependant, nos balles étaient encore assez bien dirigées pour les épouvanter au plus haut degré. Ils étaient très comiques lorsqu'à la suite d'un coup ils s'attachaient tous contre un rocher, de peur d'être lancés dans l'abîme par le seul fait de l'ébranlement de l'air.

Il paraît qu'aucun ne fut blessé. Ils en furent quittes pour la peur, qui leur avait fait oublier leur sang-froid ordinaire. Au premier détour de la vallée nous rencontrâmes la bande, non plus sur la hauteur, mais dans la vallée même, qu'elle était sur le point de traverser pour chercher un refuge sur les hauteurs du côté opposé. Une bonne partie du troupeau avait gagné l'autre bord, mais le gros de la troupe restait en arrière. En voyant cette multitude de singes en mouvement, nos chiens reculèrent un instant ; mais bientôt ils se précipitèrent au milieu d'eux en aboyant bruyamment.

Nous vîmes alors un spectacle qu'il nous a été rarement



... Ils étaient, pour ainsi dire, collés, à la file, contre des rochers à pic... (page 137).

donné de contempler. Dès que les chiens approchèrent, les

vieux mâles sautèrent des rochers; formèrent un cercle autour d'eux, poussèrent des cris terribles en grinçant des dents et en frappant le sol de leurs mains. Ils regardèrent leurs adversaires avec des yeux tellement étincelants de fureur que nos animaux, d'ordinaire si courageux et si avides de luttés, reculèrent tout effrayés et vinrent chercher un abri auprès de nous. Naturellement nous les excitâmes de nouveau au combat et nous réussîmes à remonter leur courage. Pendant ce temps, le spectacle avait changé et les singes victorieux avaient atteint le point vers lequel ils se dirigeaient. Lorsque les chiens revinrent à la charge, il n'y avait plus que quelques retardataires au fond de la vallée, parmi lesquels se trouvait un jeune de six mois environ. Il poussa des cris en apercevant les chiens et se sauva rapidement sur un rocher, où ceux-ci le tinrent en arrêt.

Nous nous flattions déjà de nous emparer de ce singe, mais il n'en fut rien. Fier et plein de dignité, un des mâles les plus vigoureux apparut de l'autre côté de la vallée, s'avança vers les chiens, sans se presser et sans faire attention à nous; il leur jeta des regards qui suffirent pour les tenir en respect, monta lentement sur le bloc de rochers, caressa le petit singe et retourna avec lui en passant devant les chiens, tellement ébahis qu'ils le laissèrent tranquillement aller avec son protégé. Cette action héroïque du chef de la bande nous remplit d'admiration, et aucun de nous ne songea à faire feu, malgré la faible distance à laquelle il se trouvait. Pendant ce temps, les sons les plus incroyables se faisaient entendre dans le fourré que la bande traversait. Plusieurs fois il nous sembla entendre les grognements du léopard, ce qui me décida à chercher la piste de cet animal. Je pensais que les singes l'avaient levé et qu'il se battait peut-être avec eux. Je me trompais, c'étaient les cynocéphales qui avaient produit tous ces sons.

Dans mes chasses ultérieures, j'appris à mieux connaître ces singes et à admirer leur résistance vitale. Lorsque la balle

n'atteignait pas le cœur ou la tête, ils nous échappaient toujours. Même lorsqu'ils étaient dangereusement blessés, ils se sauvaient si rapidement qu'il était impossible de s'en emparer. Le plomb ne servait absolument à rien : ils frottaient



FIG. 22. — Hamadryas attaquant un gardien de ménagerie.

simplement de la main l'endroit atteint et continuaient leur chemin, comme si de rien n'était.

A la fin, nous étions devenus tellement audacieux que nous ne croyions plus qu'il fût possible de courir aucun danger dans les chasses aux cynocéphales. L'expérience ne tarda pas à nous enlever cette illusion.

Lorsque je traversai pour la deuxième fois la vallée de Mensa avec le duc de Cobourg-Gotha et sa suite, un de nos Abyssins nous fit remarquer quelques cynocéphales assis au sommet d'arbres très élevés. Je mentionne le fait parce que ces singes ne grimpent sur les arbres qu'en cas de danger. Naturellement, on leur fit la chasse malgré mon opinion; je

pensais, en effet, qu'on allait trouver le gros de la bande sur le versant opposé de la montagne. En effet, au détour de la vallée, nous aperçûmes l'une des plus grandes troupes qu'il nous ait été donné de voir : elle avançait lentement le long de la côte. On lui livra une véritable bataille. Plus de vingt coups de fusil furent tirés contre eux, plusieurs cynocéphales furent tués, d'autres blessés, et tout le troupeau dut gagner le sommet de la montagne. Au commencement, nous tirions du fond de la vallée; mais bientôt nous fûmes obligés de chercher un abri sur le côté opposé à celui qu'occupaient les singes. Effrayés et rendus furieux par nos coups, ils ramassaient toutes les pierres qu'ils trouvaient sur leur chemin et les faisaient rouler au fond de la vallée. Le serviteur du duc nous assura qu'il avait vu un grand mâle rouler une énorme pierre, grimper avec son fardeau sur le sommet d'un arbre et, de là, la lancer. Plusieurs des premières pierres passèrent à côté de nos têtes et nous firent comprendre tout ce que notre position avait de dangereux. Nous fûmes donc réellement forcés de chercher de meilleures places. Pendant tout le temps que dura la bataille, la vallée était complètement impraticable; le reste de notre caravane fut obligé de s'arrêter, car les singes roulaient des pierres plus grosses que la tête d'un homme. »

Il y a peu de choses à tirer des hamadrayas en captivité, où ils conservent toujours un fond de sauvagerie. Même quand on a réussi à les apprivoiser, il faut souvent se méfier d'eux. Car, après des mois de douceur, ils peuvent être pris tout à coup d'une rage folle et devenir alors extrêmement dangereux. En Égypte, des bateleurs les promènent de village en village et leur font exécuter différents tours pour amuser le public, ils choisissent des femelles, généralement plus douces que les mâles; néanmoins, l'autorité ne les tolère que muselées. Il suffit qu'un spectateur ait une figure ne « leur revenant pas » pour qu'elles s'élancent sur lui et mettent à mal au moins ses vêtements sinon sa figure. On

connaît de ces singes qui se sont attaqués à leurs gardiens et leur ont fait de cruelles blessures (fig. 22).

Le *babouin* (fig. 23) est proche parent de l'hamadryas,

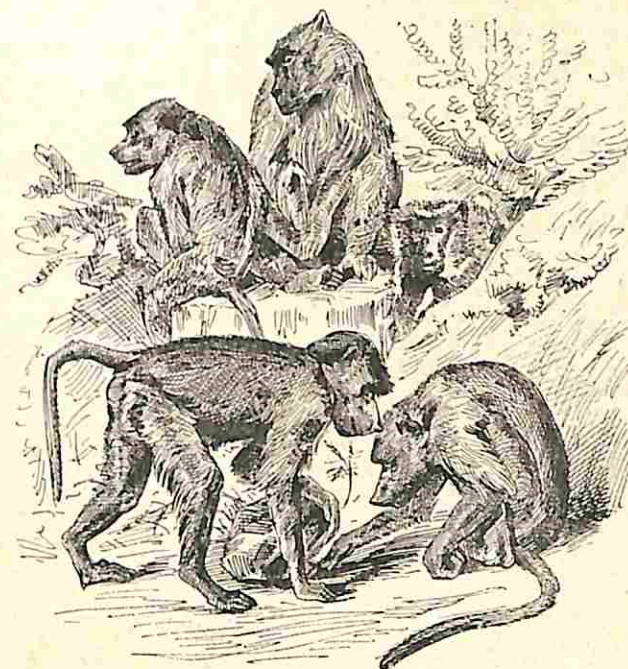


FIG. 23. — Babouin.

mais, à cause de son meilleur caractère, les jongleurs le lui préfèrent. Aussi est-il fréquemment amené en Europe, où il figure honorablement parmi les animaux savants. L'absence de crinière tout autour de sa tête le distingue facilement de l'hamadryas : c'est aussi celui qui, parmi les cynocéphales, a la figure la plus douce.

On le trouve dans l'Abyssinie occidentale, en plaine comme sur les montagnes, où il s'élève jusqu'à 4.700 mètres d'altitude. Il habite aussi l'Afrique centrale et orientale, fré-

quantant surtout les cultures de maïs et de fruits, où il se livre à un pillage effronté. Attaqué par l'homme, il ne fuit pas, mais fait mine de lui tenir tête en le menaçant par gestes. C'est seulement quand il voit ses démonstrations rester vaines qu'il se retire en bon ordre. L'esprit de solidarité est très développé chez lui. « Un babouin du Cap, raconte le lieutenant Shipp, ayant volé des effets dans une caserne, je me mis à sa poursuite avec une escouade de vingt hommes. Nous fîmes un détour pour couper aux singes la retraite dans certaines cavernes, où ils ne manquaient jamais de se réfugier. Mais ils avaient observé nos mouvements et envoyèrent une cinquantaine des leurs, garder l'entrée des cavernes, tandis que les autres, restant dans leurs positions, ramassaient de grosses pierres et autres projectiles sous les ordres d'un vieux à tête grise dont nous avions souvent reçu la visite à la caserne. Son cri donna le signal aussitôt que nous commençâmes l'attaque, et sous l'avalanche de pierres énormes qui nous accueillit, nous fûmes obligés de nous retirer. »

Les babouins témoignent souvent leur colère et menacent leurs ennemis d'une manière très bizarre : ils ouvrent largement la bouche comme pour bâiller. M. Bartlett a vu, à plusieurs reprises, deux babouins placés pour la première fois dans la même cage, s'asseoir en face l'un de l'autre et ouvrir alternativement la bouche ; cet acte se termine d'ailleurs fréquemment par un bâillement véritable. M. Bartlett pense que les deux animaux veulent ainsi se montrer mutuellement qu'ils sont armés de formidables rangées de dents ; cette interprétation est juste, sans aucun doute (Darwin).

Nombreux sont les observateurs qui ont pu étudier les babouins en domesticité ; tous s'accordent à dire qu'ils sont très doux, les femelles surtout, et s'attachent facilement à leur maître.

« Le premier babouin que j'eus en ma possession, raconte Brehm, reçut le nom de *Pedro*. C'était un charmant petit

singe, très gai, qui, au bout de trois jours, s'était complètement habitué à moi. Je lui donnai les fonctions de portier, en l'attachant au-dessus de notre porte cochère. Il y fit choix d'une place et, de là, garda la porte avec un soin sans égal. Moi seul et les personnes qu'il connaissait pouvions pénétrer dans la maison ; quant aux étrangers, il leur défendait l'entrée et se démenait si follement qu'on était obligé de le tenir jusqu'à ce qu'ils eussent franchi la porte, sans quoi il se serait jeté sur eux comme un chien furieux. Dès qu'il était irrité, il dressait la queue, s'appuyait sur trois pattes et se servait de la quatrième pour frapper le sol, comme un homme violemment irrité frappe une table, avec cette différence, cependant, que le singe ne ferme pas la main pour frapper. Ses yeux étincelaient de rage, il faisait entendre un cri aigu et se précipitait alors avec fureur contre son adversaire. Il lui arrivait souvent de faire l'hypocrite, de prendre son air le plus doux, en faisant entendre plusieurs fois de suite un bruit de lèvres analogue à celui d'un baiser, ce qui était toujours un témoignage d'amitié. Il tendait un peu les bras vers celui qu'il voulait atteindre. Celui-ci cédait-il à sa prière et lui donnait-il la main, il la saisissait rapidement, l'attirait vers lui, la mordait et la griffait. Il vivait en bonne harmonie avec tous nos animaux, à l'exception de nos deux autruches. Celles-ci mettaient d'ailleurs les torts de leur côté. Lorsque ses fonctions de concierge ne le retenaient pas, *Pedro* était ordinairement assis bien tranquillement sur son mur, la tête protégée contre le soleil par une espèce de paillason, et la queue pendante. Les autruches, habituées à becqueter tous les objets qui pendent, s'attaquaient très souvent à celle-ci et la mordaient rudement, avant que *Pedro* pût soupçonner l'attaque. Jeter le paillason, pousser un cri, saisir entre ses deux mains la tête de l'autruche coupable et la secouer rudement était pour le singe l'affaire d'un instant ; quelquefois même il restait furieux pendant plus d'un quart d'heure. Il n'y avait donc rien d'étonnant qu'il

portât des coups aux autruches chaque fois qu'il pouvait les atteindre.

Pendant notre séjour en Égypte, *Pedro*, qui sut se faire aimer de tout l'équipage, fut attaché au bord de la barque. Il craignait l'eau au plus haut degré; cependant il était assez intelligent pour s'en approcher sans s'exposer au moindre danger, lorsque la soif le poussait. Il essayait chaque fois la solidité de son lien, et descendait le long de la corde jusqu'à une petite distance de la surface de l'eau, où il plongeait ses pattes de derrière, qu'il léchait ensuite pour étancher sa soif.

Il montrait beaucoup d'attachement aux jeunes animaux. Lors de notre entrée dans Alexandrie, *Pedro* fut attaché sur le chariot qui portait nos malles; mais son lien était assez long pour qu'il pût descendre du chariot. *Pedro* aperçut, à côté de la route, la niche d'une chienne qui nourrissait quatre gentils petits chiens. Sauter par terre et enlever à la mère un de ses nourrissons, fut fait en un clin d'œil. La chienne, furieuse du rapt impudent que *Pedro* venait de commettre, se précipita sur lui, et le singe eut besoin de toutes ses forces pour résister à l'attaque. Il ne lui était pas facile de se défendre; la voiture avançait toujours, et *Pedro* ne pouvait y grimper sans s'exposer à être mordu. Il serrait le petit chien contre son cœur à l'aide d'un de ses bras de devant, et tirait avec la même main la corde pour ne pas être étranglé; il courait sur les deux jambes de derrière et se défendait avec beaucoup de vigueur contre la chienne. Son courage lui valut l'admiration des Arabes qui, au lieu de lui enlever le pupille dont il venait de s'emparer, chassèrent la chienne. Il put dès lors arriver sans encombre dans notre logement, chargé de son petit chien, il le caressait et le soignait de toutes les façons, sautait avec lui sur les murs et sur les poutres, le lâchait dans les positions les plus dangereuses, et se permettait avec lui des jeux dont un singe pouvait s'amuser, mais qui ne faisaient pas l'affaire du petit

chien. La vive amitié qu'il manifestait pour celui-ci ne l'empêchait pas de manger tout ce qui lui était destiné et de repousser soigneusement de la main le pauvre affamé. Je lui fis enlever le même soir le petit chien qu'on rapporta à sa mère. *Pedro* en fut tellement affecté qu'il resta morose pendant plusieurs jours et se vengea en faisant toutes sortes de mauvais tours.

Pendant mon deuxième séjour dans le Soudan oriental, j'avais souvent, dans ma cour, un grand nombre de babouins. Ils m'appartenaient en partie, les autres étaient à mes amis. Chacun de ces singes reconnaissait son maître et répondait au nom qu'on lui avait donné. Nous parvenions sans difficulté à apprendre ces deux choses à un singe que nous achetions. Voici comment: nous conduisions celui dont nous voulions faire l'éducation dans l'intérieur de notre habitation et nous veillions à ce qu'il ne pût s'échapper; alors l'un de nous prenait un fouet et menaçait de frapper le singe; l'autre se constituait son défenseur et faisait des gestes expressifs pour le protéger.

Rarement il était nécessaire de frapper un babouin; il comprenait la menace et savait apprécier la protection que son maître lui accordait dans un si pressant danger.

Il était tout aussi facile de faire connaître à un de ces singes le nom dont on l'avait baptisé. Nous prononcions un nom et tous ceux qui y répondaient, mais auxquels nous ne voulions pas le donner, étaient battus. C'est en cela que consistait tout notre art. Il n'était pas toujours nécessaire d'avoir recours aux corrections graves: la menace faisait souvent plus d'effet que les coups mêmes.

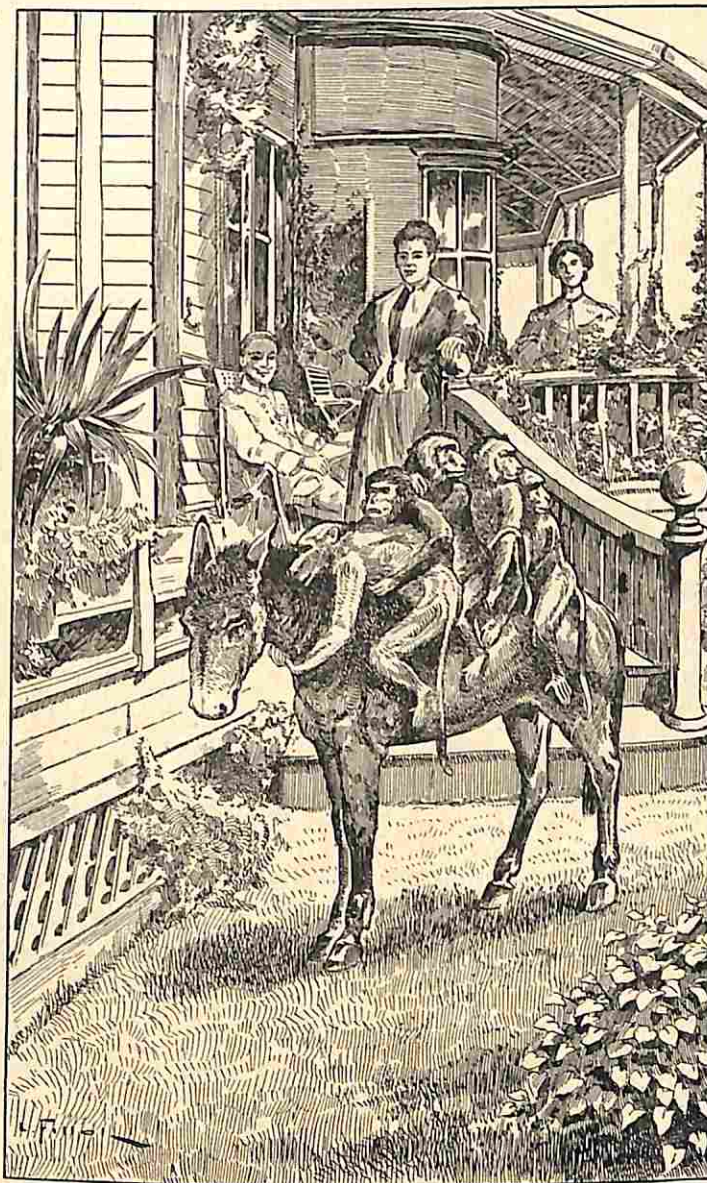
Dans la saison des pluies, nous étions souvent condamnés à rester dans nos chambres. Indépendamment de cet ennui, la fièvre secouait de temps en temps l'un de nous; sans ressources, ayant pour ma part subi de grandes pertes, je me trouvais dans une très triste position. Les singes, dans ces circonstances, nous furent d'un grand secours; ils nous

distrayaient et je puis hardiment dire qu'ils nous étaient indispensables. Nous folâtrions avec eux, nous leur faisons exécuter mille tours, nous réalisons sur eux les expériences les plus extraordinaires.

Nos singes prirent des leçons d'équitation : un âne très gros, monture d'un Grec plus gros encore et à coup sûr plus insupportable, fut mis en réquisition. Les singes frémirent de frayeur lorsqu'on les plaça pour la première fois sur le dos du baudet; une seule leçon suffit pour leur faire apprécier tous les avantages de l'équitation et après quelques jours d'expérience, nous eûmes la satisfaction de voir tous les singes se tenir ferme quoique d'un air désespéré. L'âne, de son côté, ne paraissait pas trop flatté d'être monté par ces grotesques cavaliers. Les mains des babouins leur furent d'un grand secours dans ces circonstances. Nous leur avons appris à se tenir à cheval sur le dos du patient baudet, à deux, trois et jusqu'à cinq à la fois. Le premier entourait très tendrement le cou de l'âne de ses membres antérieurs; avec ses mains de derrière, il se cramponnait si solidement à la peau du quadrupède, qu'il paraissait soudé à son dos. Le singe placé derrière le premier entourait de ses bras la taille de son camarade et, comme lui, se servait de ses mains de derrière pour se maintenir sur le dos du grison; tous les autres cavaliers s'y prenaient de la même façon. Il est impossible de se figurer un spectacle plus drôle que celui de ces quatre ou cinq quadrumanes, assis sur le dos du vieil âne, qui, très souvent, se montrait rétif et avait toutes les raisons de l'être.

Tous mes babouins partageaient avec les indigènes la passion de la merise, espèce de bière que les habitants du Soudan méridional préparent avec les graines de sorgho. Ils se grisaient souvent de cette boisson, et je reconnus ainsi que les indigènes ne m'avaient pas trompé sur la manière de s'emparer de ces animaux. Les singes buvaient aussi du vin rouge — je n'en avais pas d'autre; — mais ils repous-

saient toujours l'eau-de-vie. Un jour nous leur en fîmes avaler



Il est impossible de se figurer un spectacle plus drôle que celui de ces quatre ou cinq quadrumanes assis sur le dos du vieil âne... (page 148).

un petit verre. L'effet fut d'autant plus prompt qu'ils venaient de boire plusieurs doses de merise. Ils devinrent complètement ivres, firent les grimaces les plus horribles, se montrèrent effrontés, brutaux, nous offrirent en un mot la véritable caricature d'hommes ivres. Le lendemain matin, les suites inévitables de cet abus de liqueurs se firent cruellement sentir. Les pauvres babouins, sous l'impression d'un violent mal de tête, inspiraient réellement de la compassion. Ils se tenaient la tête avec les mains, faisaient entendre de temps en temps des plaintes très expressives; ils refusaient toute espèce de nourriture, ne voulant pas même de merise, et se détournaient avec dégoût du vin qu'ils aimaient tant ordinairement. Des petits citrons bien juteux leur faisaient grand plaisir : à vrai dire, ils se comportaient tout à fait comme des hommes.

Ils vivaient en très bonne intelligence avec les autres animaux que j'entretenais en captivité. Une lionne apprivoisée avait effrayé mes cercopithèques, mais non les courageux babouins. Ils se sauvaient cependant eux aussi lorsque le terrible animal approchait, mais dès que la lionne faisait mine d'attraper l'un d'entre eux, ils se défendaient bravement. J'ai souvent observé ce fait : mes babouins apprivoisés fuyaient, par exemple, devant les chiens de chasse que je lançais sur eux, mais dès que l'un des chiens osait les mordre, ils se retournaient et le mettaient toujours en fuite. Le singe attaqué poussait alors un cri épouvantable, s'attachait avec une agilité incroyable au chien, le souffletait, le mordait et le griffait jusqu'à ce que l'agresseur, étourdi par les coups, se sauvât en hurlant. Le courage que montraient nos babouins dans ces circonstances rendait d'autant plus ridicule leur peur à la vue d'un reptile quelconque. Un innocent lézard, une grenouille inoffensive les mettaient réellement au désespoir. Ils se démenaient avec fureur, cherchaient à s'élever en l'air, et se cramponnaient aux murs et aux poutres aussi haut que le leur permettait la longueur de leur corde. Cependant leur

curiosité était si forte qu'ils ne pouvaient jamais s'empêcher de regarder de près les animaux qui leur inspiraient une si grande terreur. Je leur apportais souvent des serpents venimeux dans des boîtes de fer blanc. Ils savaient, par expérience, que ces boîtes renfermaient leurs plus grands ennemis, et, cependant, ils ne résistaient jamais à la tentation d'ouvrir la prison des serpents; ils jouissaient pour ainsi dire de leur propre fayeux. J'ai observé chez tous les singes la même terreur à l'égard des reptiles .»

Le même observateur a rapporté l'histoire d'un autre individu non moins intéressant. « Plus tard, j'amenai l'un de ces babouins chez moi, en Allemagne. Il se faisait remarquer par son intelligence, mais se rendait coupable d'une foule de méfaits. Notre chien avait régné pendant de longues années, en vrai tyran, dans notre maison. En vieillissant, il était devenu grognon et ne pouvait vivre avec aucun autre animal. Lorsqu'il était en colère ou qu'on voulait lui infliger une correction, il mordait tout le monde, même son maître. Il trouva un adversaire digne de lui dans le nouveau venu, ma guenon *Atile*, qui prenait un malin plaisir à tourmenter le vieux chien. Lorsque celui-ci faisait la sieste, couché tranquillement sur le gazon, la mère guenon s'approchait silencieusement, s'assurait qu'il dormait réellement, le saisissait par la queue et interrompait ses rêves en le tirant violemment. Le chien, devenu furieux, se précipitait en aboyant sur son ennemie, qui faisait mine de le provoquer en frappant le sol d'une main et l'attendait tranquillement. Le chien, à son grand dépit, ne l'atteignait jamais. Au moment où il croyait la mordre, elle sautait par dessus son corps et le saisissait de nouveau par la queue. Ces outrages rendaient le vieux grognard de plus en plus furieux, et il ne tardait pas à écumer de rage et de colère. Hélas ! sa colère était vaine, il était toujours obligé de baisser pavillon et de se sauver.

Atile aimait tous les petits animaux. *Hassam*, le

cercopithèque dont nous avons parlé plus haut (page 114), était son favori et avait toute son amitié, — tant qu'il ne s'agissait pas de la nourriture. *Atile* regardait comme une chose toute naturelle que le bon *Hassam* partageât tout avec elle, et ne lui en savait aucun gré. Elle exigeait une soumission absolue ; elle lui ouvrait la bouche et vidait les abajoues du pauvre *Hassam*, lorsque celui-ci avait eu l'audace de songer à se réserver quelques morceaux. D'ailleurs, son cœur généreux ne se contentait pas d'un seul protégé, son amour était plus exigeant. Elle volait tous les jeunes chiens et les jeunes chats qu'elle trouvait, et les traînait souvent longtemps avec elle. Un jour, un jeune chat la griffa ; elle examina soigneusement ses griffes et les rendit inoffensives en les coupant avec les dents.

Elle recherchait la société des hommes, de préférence à celle des femmes, auxquelles elle jouait toutes sortes de tours. Elle se fâchait contre les hommes seulement lorsqu'ils lui faisaient du mal, ou quand elle croyait que je l'excitais contre eux. Sous ce rapport, elle se conduisait comme un chien. Il suffisait de lui désigner une personne pour qu'elle se précipitât immédiatement sur celle-ci et la mordît, souvent très fort. Elle se rappelait pendant plusieurs semaines les offenses qu'on lui avait faites et n'oubliait jamais de profiter de la première occasion pour se venger.

Elle était très intelligente, volait avec une grande habileté, ouvrait et fermait les portes, ouvrait aussi toutes les boîtes, toutes les caisses et en sortait le contenu, dénouait très bien les nœuds lorsqu'il y avait intérêt pour elle à le faire. Nous avons souvent essayé de l'effrayer en plaçant devant elle un petit tas de poudre que nous enflammions avec un peu d'amadou. Elle poussait un cri d'effroi au moment où la poudre prenait feu et faisait un bond aussi grand que le lui permettait sa corde. Mais elle ne s'y laissa pas prendre longtemps. Elle fut bientôt assez rusée pour éteindre avec la main l'amadou enflammé et empêcher ainsi la

déflagration de la poudre, qu'elle mangeait ensuite, probablement à cause du salpêtre que contient cette préparation.

En hiver, elle se tenait ordinairement dans l'étable avec les chèvres ; elle s'y livrait à toutes sortes de méfaits, sortait les portes de leurs gonds, laissait échapper les chèvres, enlevait les planches qui couvraient l'étable et faisait une foule d'autres espiègleries de ce genre. Elle aimait beaucoup le son délayé qu'on donnait à manger aux chèvres et se battait souvent avec celles-ci pour le leur enlever. Elle savait s'y prendre très adroitement : d'une main elle saisissait le seau ou le baquet, de l'autre elle éloignait la chèvre, en la repoussant par les cornes ou par la corde à laquelle elle était attachée ; elle buvait ainsi sans trop craindre les coups de tête. Lorsqu'une chèvre lui faisait sentir ses cornes, elle poussait les hauts cris et sautait immédiatement au cou de son ennemie pour la punir. Elle mangeait de tout, mais elle aimait surtout les pommes de terre, qui constituaient, d'ailleurs, la partie la plus importante de sa nourriture. Les épices, et surtout le cumin, faisaient ses délices. A l'opposé d'un grand nombre d'autres animaux, elle aimait aussi la fumée du tabac. Si on lui en lançait des bouffées à la figure, elle ouvrait la bouche pour en aspirer le plus possible.

L'affection qu'elle me portait dépassait toutes les limites. Je pouvais lui faire tout ce que je voulais, elle ne m'aimait pas moins. Il semble qu'elle me croyait toujours innocent des maux que je lui faisais endurer. Lorsque j'étais obligé de la corriger, elle ne se fâchait jamais contre moi, sa colère se tournait toujours contre les autres personnes présentes, elle croyait probablement que celles-ci avaient provoqué la correction. Elle me préférait toujours à ses autres connaissances, et, dès que je m'approchais, elle devenait l'ennemie de ceux qu'elle venait de caresser.

De bonnes paroles la rendaient heureuse ; elle devenait furieuse si l'on riait en sa présence, et surtout si elle remar-

quait qu'on se moquait d'elle. Elle répondait lorsqu'on l'appelait et venait toujours à mes côtés quand je le désirais. Je pouvais faire de grandes promenades avec elle, sans la conduire à l'attache; elle décrivait alors autour de moi de grands cercles, en faisant des détours volontaires comme un chien; *Hassam* la suivait partout fidèlement.

La mort de *Hassam* la rendit très malheureuse, elle poussa de temps en temps, pendant la nuit, un cri perçant; d'ordinaire, elle dormait, au contraire, paisiblement. Nous eûmes lieu de craindre pour sa vie et nous la vendîmes au propriétaire d'une ménagerie ambulante, chez lequel elle trouva de nouvelles connaissances. »

L'analogie du caractère du babouin avec celui de l'homme est vraiment remarquable. Romanes en cite un exemple curieux. « Un babouin d'Arabie et un babouin anubis se trouvaient occuper la même cage, à côté d'un autre cynocéphale. Un jour que j'étais à les observer, je vis l'anubis passer la main à travers la grille de séparation pour dérober une noix que son gros voisin avait laissée à sa portée, non sans intention je crois. Il savait bien du reste à quel danger il s'exposait, car il avait choisi le moment où l'autre lui tournait le dos et paraissait ne plus songer à la noix. Mais le cynocéphale le suivait en réalité du coin de l'œil; ne lui donnant que le temps d'introduire le bras dans sa cage, il se retourna avec une rapidité extraordinaire, et saisit entre ses dents la main que l'anubis n'avait pu retirer assez vite. Les cris de celui-ci amenèrent promptement le gardien qui parvint à faire lâcher prise au gros babouin, non sans l'aide de certains arguments physiques. La victime recula alors jusqu'au milieu de sa cage, gémissant d'une façon lamentable en pressant contre sa poitrine la main blessée et la frottant avec l'autre. Aussitôt le babouin d'Arabie descendit

des régions supérieures où il se trouvait, en faisant entendre une sorte de murmure de consolation et prit son camarade souffrant dans ses bras; on aurait dit la mère et l'enfant. Ajoutons que ce témoignage de sympathie eut le don de calmer l'anubis, dont les gémissements devinrent beaucoup moins navrants sitôt qu'il se sentit enlacé dans des bras amis; la manière dont il appuya sa tête contre le sein de son camarade témoignait au plus haut degré d'une réelle appréciation de ses soins affectueux. Ce spectacle touchant dura assez longtemps et, tandis que je l'observais, je me dis qu'à défaut d'autres preuves, il y avait là de quoi identifier dans leur essence certaines émotions des animaux avec celles qui comptent parmi les plus nobles de l'homme. »

Le babouin résume, en somme, assez bien, la moyenne de l'intelligence simiesque. C'est notamment un « farceur » émérite. « L'un d'eux, raconte Pechuel-Lœsche, était un modèle de folie, un vaurien et trouvait un plaisir particulier à arracher d'un feu qui brûlait dans un seau rempli de sable des morceaux de bois enflammés et à les lancer un peu partout. Il ne le faisait pas seulement quand il n'était pas surveillé, mais même en présence du cuisinier, qui avait continuellement peur pour ses plats; comme il ne cessait pas son amusement dangereux — nous avions beaucoup de poudre à bord — on exila le babouin dans un canot attaché à une longue corde de touage et dans lequel on lui mit une caisse. A peine la nuit venue, comme le cuisinier était en train de nous préparer notre thé, voilà la bouilloire qui tombe et les tisons qui volent de-ci et de-là; le babouin, mouillé jusqu'aux os, était à bord. »

Le babouin est un des singes qu'on emploie le plus fré-

quemment dans les baraques des foires, de même que le mandrill, le papion, le macaque, le bonnet chinois et certains sajours. Nous empruntons à M. Hachet-Souplet quelques intéressants renseignements sur le dressage des singes en général. « Il n'y a, au point de vue théorique, aucune différence entre le dressage du singe et celui du chien, mais, dans la pratique les deux dressages diffèrent par le fait de la sauvagerie des quadrumanes, et surtout par la nature toute spéciale des exercices qu'il est indiqué d'enseigner à des animaux ayant le privilège de posséder quatre mains.

Avec ceux-ci, les leçons ne laissent pas d'être énervantes : ce sont des élèves bizarres ayant tout l'air d'affecter la distraction. A vrai dire, il n'ont qu'une idée : celle de s'esquiver si cela est possible ; c'est pourquoi ils regardent autour d'eux, ne paraissant prêter aucune attention à ce que vous leur indiquez, fuient votre regard comme de petits personnages très dédaigneux. . . . mais ô prodige ! si tout à coup vous les cinglez avec la cravache, il est fort probable qu'ils essaieront de vous mordre, mais si vous insistez, vous serez tout surpris de les voir exécuter au galop ce que vous leur aviez prescrit de faire. Ceci prouve qu'auparavant ils avaient bien compris, mais, par mauvaise volonté, n'avaient rien fait.

Les singes n'acceptent jamais comme les bons toutous leur rôle d'amuseurs ; ils sont très rebelles à prendre ces manies savantes qui font le dressage précis, impeccable. Trop vifs dans leur façon d'utiliser les impressions qu'ils reçoivent, non contents de ce qu'on leur apprend, ils combinent sans cesse des mouvements nouveaux en utilisant leurs connaissances acquises, ce qui dérange continuellement celles-ci et empêche que, chez eux, l'habitude donne facilement naissance à ces *tics* si fréquents chez le chien. C'est pourquoi leur intelligence merveilleuse n'en fait cependant pas des élèves bien brillants ! Ils essaient de s'échapper même après des années d'études et ont toujours besoin d'être conduits. En dehors d'exercices très simples tels que

ceux qui consistent à aller d'un point à un autre porter des objets, à jouer par conséquent le rôle de cuisinier dans le *Festin de Balthazar*, il est très rare qu'on puisse les contraindre à exécuter des mouvements qu'ils connaissent pourtant fort bien, sans les retenir au moyen d'une corde attachée à un collier ou mieux à une ceinture. Ils ne se font du reste point faute de tirer sur cette corde et de toutes leurs forces, tout en distribuant avec une habileté prestigieuse quelques coups de dents. Il faut donc, à la répétition, se protéger des morsures au moyen de gants très épais.

En quelques jours, on est fixé sur l'étoffe d'un sujet quadrumane, il donne sa mesure beaucoup plus vite qu'un chien ; en effet, étant par sa souplesse naturelle, préparé tout particulièrement à l'acrobatie, il n'a guère besoin d'assouplissement pour exécuter des mouvements un peu plus savants que ceux qu'il risque à l'état libre. Ce qu'il est surtout difficile d'obtenir de lui, c'est la coordination de ces mouvements ! On peut stimuler sa bonne volonté par l'offre de quelques dattes ou de quelques figues et ces récompenses sont généralement plus employées que le sucre pour les chiens. Certains dresseurs ont l'habitude de tenir les singes savants toujours enfermés dans des boîtes étroites et sombres, afin, disent-ils, qu'ils prennent le travail comme une récréation. C'est un raisonnement absolument faux, et cette méthode conduit rapidement la bête à une férocité indomptable, puis à la phthisie.

Le « repas des singes » ne comporte aucun dressage, si ce n'est celui du cuisinier. Tous les convives sont attachés à leur banc.

Certains singes marchent assez volontiers debout, on dresse les autres à cet exercice en les frappant sur les mains antérieures dès qu'ils veulent s'en servir pour marcher ; ensuite on les force à tenir dans ces mêmes mains l'anse d'un panier ou tout autre objet selon le rôle qu'on leur fait jouer. Avec certaines natures de singes, on a quelquefois plus vite fait

en leur embarrassant les mains du premier coup. N'osant pas lâcher les objets qu'on leur fait tenir, ils se mettent debout d'eux-mêmes. Ils s'habituent aussi à ramasser un objet, ce qui permet de montrer la scène du « cocher de M^{me} de Pompadour », ce cocher allant relever la roue de la voiture brisée. Ils marchent sur une corde tendue aussi facilement que par terre et cela n'exige pour ainsi dire pas un dressage spécial. L'équilibre sur les mains antérieures peut se réaliser en frappant les cuisses de haut en bas quand l'animal est à quatre pattes.

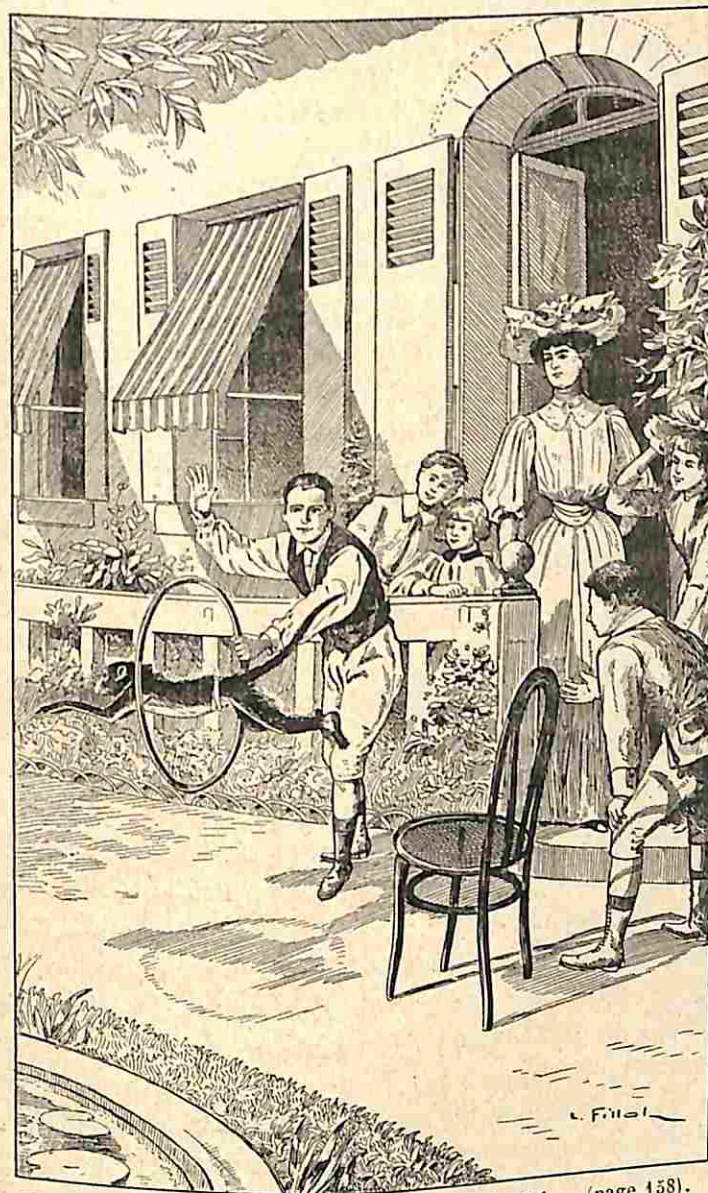
Si vous voyez un singe tricycliste, dites-vous qu'il a les pieds ligotés dans des brodequins ne faisant qu'un avec les pédales, ce qui du reste n'empêche pas les pesées successives déterminant la marche en avant d'être très difficiles à obtenir. J'ai vu cependant un dresseur arriver au but par la seule persuasion.

Les exercices des singes au trapèze consistent en rétablissements qu'on obtient à la *claque* comme avec les enfants. Quant au saut d'un trapèze à l'autre, c'est un jeu pour le quadrumane : la difficulté consiste seulement à l'empêcher de se servir des mains postérieures. Il faut ici manœuvrer habilement la cravache !

On réalise très bien le *soleil* aux barres à l'aide de claques successives et de plus en plus précipitées, de façon à ne pas laisser au singe le temps de détendre les bras et à lui persuader qu'il ne s'agit pas, pour lui, d'opérer un simple rétablissement.

Le croirait-on ? Le saut de barrière ou de cerceau est une difficulté ; il ne suffit pas, en effet, de tirer vivement le singe avec la longe pour l'inviter à franchir l'obstacle, car son instinct est de grimper sur tout ce qu'il aperçoit. Il est assez difficile de lui faire comprendre ce que l'on veut obtenir de lui ici. On est obligé de le faire sauter longtemps d'un dos de chaise à un autre, et de placer la barrière entre les deux dos, plus bas que ceux-ci ; on surélève l'obstacle petit

à petit ; à la fin, le singe se décide à le franchir sans y



Le saut de barrière ou de cerceau est une difficulté... (page 158).

prendre un point d'appui. On peut alors remplacer la barrière par un cerceau.

Pour le saut périlleux que les chiens ont tant de peine à « tourner », on prend son élève quadrumane par les mains antérieures et on le jette en l'air sans plus de façons ; au bout de très peu de temps il saute en empoignant sa laisse (qu'on a soin de tendre), puis sans le secours d'aucune aide.

Le saut périlleux réalisé par terre ou sur une table peut être « transporté », si l'on peut ainsi dire, sur le panneau placé sur le dos d'un cheval, d'un âne ou d'un chien. On obtiendra dans les mêmes conditions le « saut des cerceaux », mais le cerceau devra être ouvert du côté du dresseur, de façon à laisser passer la corde qui dirige le quadrumane. Quant au saut sur un petit pont sous lequel passe la monture et le saut du pont sur la monture lorsque celle-ci a fait un tour de piste, on l'obtient en quelques leçons des singes déjà dressés à sauter sur le sol ; il suffit de simples secousses imprimées à la ficelle. »

Les autres « singes-caniches » sont moins intéressants, ou plutôt, moins connus. Nous en citerons quelques-uns, surtout le cynocéphale nègre, dont Brehm rapporte une histoire intéressante au sujet de ses relations avec deux autres singes, du genre budeng. « Ces budengs, dit-il, se comportaient d'une manière toute spéciale vis-à-vis de deux cynocéphales noirs. Ceux-ci, comme tous les singes de leur genre, sont aussi effrontés que remuants ; ils se faisaient un véritable plaisir de tourmenter de toutes les manières les pauvres budengs. Pendant le jour, les deux insolents noirs étaient ordinairement enfermés dans le palais des singes ; les malheureux budengs étaient alors tranquilles et se trouvaient heureux. Dès que leurs compagnons de nuit arrivaient, le bruit et le désordre commençaient. Les deux budengs se rapprochaient le plus possible et s'enlaçaient réciproquement de leurs bras. Les cynocéphales se mettaient à cheval sur eux, les provoquaient, les battaient, les tiraient

par la queue, et trouvaient un plaisir particulier à détruire leur union. Pour y parvenir, ils grimpaient sur les budengs comme sur les branches d'un arbre, se cramponnaient à leurs poils et s'efforçaient de se placer entre eux, jusqu'au moment où, pleines d'effroi, les pauvres bêtes se séparaient et allaient



Au repos.

Joyeux.

FIG. 24. — Tête d'un cynocéphale.

e réfugier dans quelque autre coin. Mais immédiatement, leurs bourreaux accouraient et recommençaient à les tourmenter. On reconnaissait à la mine des budengs combien le voisinage de ces êtres insolents leur était importun et combien ils les craignaient. Dès que les cynocéphales entraient dans la cage, les pauvres bêtes les regardaient avec anxiété, comme le font toujours les singes de l'Amérique méridionale lorsqu'ils ont peur. Pendant qu'ils souffraient sous les griffes de leurs tourmenteurs, ils poussaient souvent des cris d'angoisse ; les cynocéphales n'en devenaient que plus provocateurs, ils étaient d'autant plus insolents et plus cruels que leurs victimes paraissaient souffrir davantage. »

Darwin remarque que ce singe exprime la satisfaction qui lui est causée par les caresses en rétractant ses oreilles en arrière (fig. 24) et en faisant entendre un léger son

particulier. Les coins de la bouche sont en même temps tirés en arrière et en haut, de manière à laisser les dents à découvert ; si l'on n'était prévenu, il serait difficile de reconnaître dans ces caractères une expression de plaisir. En même temps, l'aigrette de longs poils qui orne le front s'aplatit et les téguments de la tête entière paraissent attirés en arrière ; aussi les paupières s'élèvent-elles un peu, et le regard prend-il un air étonné. Les paupières inférieures se plissent légèrement ; mais ce dernier caractère est peu visible à cause des rides qui sillonnent transversalement la face d'une façon permanente. Chez ce singe la disposition des traits de la face est à peu près la même sous l'influence de la colère et sous celle du plaisir ; il est difficile de distinguer les deux expressions l'une de l'autre, si l'on n'a pas une grande expérience de la physionomie de cet animal.

A citer aussi le *chacma*, qui, de la colonie du Cap, est souvent amené en Europe. Frédéric Cuvier raconte qu'un chacma s'était échappé de sa cage, mais sans sortir de l'enceinte commune aux autres singes. Son gardien l'ayant menacé d'un bâton, il s'élança sur lui et le mordit si cruellement à la cuisse que la vie de cet homme fut longtemps en danger. On ne parvint à lui faire réintégrer sa cage qu'en usant d'un subterfuge. « Son gardien avait une fille qui donnait souvent à manger au chacma et celui-ci lui témoignait une affection particulière ; elle se plaça du côté de la cage de cet animal opposé à la porte par laquelle il devait entrer, et un autre gardien fit semblant de s'approcher d'elle pour la caresser. Dès qu'il s'en aperçut, il jeta un cri furieux, et pour se jeter sur celui qui excitait sa jalousie, il s'élança dans sa cage qui se referma à l'instant même. »

Le *mandrill* (fig. 25) appartient, comme les précédents, au groupe des singes-caniches, mais il constitue cependant, par

sa queue très courte, un type un peu à part. De plus, sa face présente un aspect tout à fait extraordinaire ; elle est, en effet,

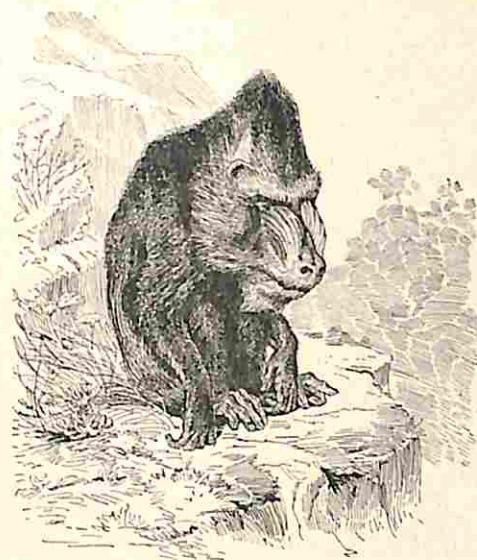


FIG. 25. — Mandrill.

recouverte d'une peau d'un beau bleu, faisant des bourrelets épais, qui contraste avec le nez d'un rouge vif, écarlate, comme la ligne médiane le réunissant aux sourcils. On trouve ce singe au Gabon, où l'on évite de l'attaquer parce qu'il passe pour fort méchant. Il se met dans des colères terribles à tout propos et de-

vient alors un animal redoutable. On parvient très difficilement à le garder en captivité, de même qu'un autre singe des mêmes régions, le *drill*, qui se distingue du précédent par sa taille plus petite, son pelage plus blanc et sa face noire.

LIVRE SECOND

Les Singes du Nouveau Monde

Voix de Stentor.

LES SINGES HURLEURS

Les singes d'Amérique sont moins gais que leurs congénères de l'Ancien Monde ; en revanche, ils sont, pour la plupart, plus doux et plus tranquilles. Au physique, ils s'en distinguent par leur figure, qui est toujours moins gentille, par la queue, dont ils sont toujours pourvus et qui peut généralement s'enrouler autour des branches des arbres (fig. 26) ; leurs narines sont toujours assez éloignées l'une de l'autre.



FIG. 26. — Singe à queue prenante (atèle).

On les dit aussi moins intelligents que les singes d'Afrique ou d'Asie, mais cette opinion souvent exprimée paraît trop absolue. Pour s'en convaincre, il suf-

fira de lire (pages 188 et suivantes) les observations faites par M^{lle} Romanes sur un sajou brun.

Les plus déplaisants des singes américains sont les hur-

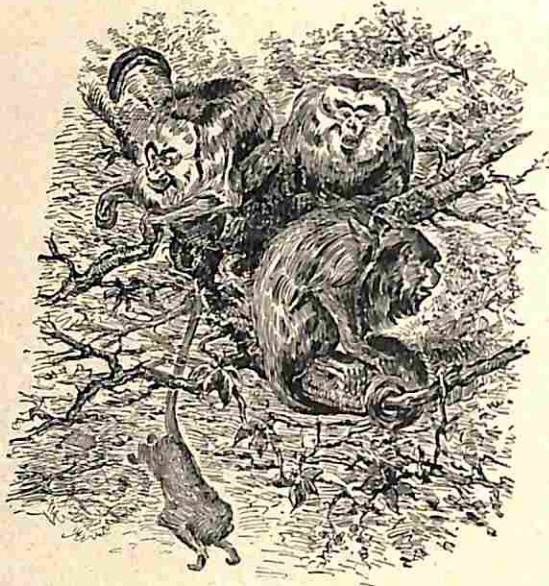


Fig. 27. — Hurlleur.

leurs (fig. 27), dont le larynx ressemble à un goitre et constitue une caisse de résonance d'une intensité extraordinaire. Bien que vivant en petites troupes dans les bouquets de bois de l'Amérique du Sud, ils ne jouent jamais entre eux. Ils ne solâtrent pas au milieu des branches, mais

se contentent d'y ramper avec lenteur, et n'en descendent presque jamais. Leur queue « prenante » leur est d'un grand secours pour s'attacher aux branches et même pour prendre, de loin, les aliments dont ils se nourrissent.

Les hurleurs doivent leur nom aux cris épouvantables qu'ils poussent, surtout à la tombée de la nuit. « Dès mon arrivée, raconte Schomburgk, j'entendais au lever et au coucher du soleil, les effroyables hurlements des singes, mais je ne pouvais réussir à découvrir les animaux eux-mêmes. Un matin que je me dirigeais vers la forêt vierge, muni de tout mon attirail de chasse, les hurlements se firent de

nouveau entendre dans la profondeur du bois et vinrent ranimer mon ardeur. Je courus dans la direction du bruit, à travers les ronces et les broussailles, et, après de grands efforts, de patientes recherches, j'aperçus la bande sans être vu. Les individus qui la composaient étaient assis sur un arbre placé devant moi et exécutaient un concert si formidable qu'on aurait pu croire tous les animaux de la forêt engagés dans une lutte meurtrière ; cependant leurs cris présentaient une espèce d'accord. Par moments toute la bande se taisait, l'instant d'après, l'un des chantres faisait de nouveau entendre sa voix discordante ; et les hurlements recommençaient. On voyait le tambour osseux de l'os hyoïde (os de la gorge) — qui donne à leur voix sa puissance caractéristique — s'élever et s'abaisser pendant qu'ils criaient. Les sons qu'ils émettaient rappelaient tantôt les grognements du porc, tantôt le cri du jaguar se précipitant sur sa proie, tantôt le grondement sourd et terrible du même carnassier entouré de tous les côtés et reconnaissant le danger qui le menace. Cette lugubre société prêtait cependant au rire, et la physionomie du plus sombre misanthrope se serait épanouie à la vue de ces musiciens aux longues barbes, se regardant d'un air sérieux et imperturbable. On m'avait dit que chaque bande possède un chef d'orchestre se distinguant, par sa voix criarde et plus aiguë, des voix de contrebasse du reste de la bande ; on prétendait même que le corps de cet artiste est plus élancé et plus élégant de forme. J'ai pu vérifier l'existence d'un directeur du chant ; mais j'ai cherché en vain à apercevoir un singe plus gracieux et plus élancé. Je ne distinguai que deux individus silencieux assis sur un arbre voisin, où ils étaient probablement placés comme sentinelles ; mais, s'ils remplissaient réellement ces fonctions, leur vigilance était en défaut, car ils ne s'étaient pas doutés de ma présence. »

On entend les hurlements de ces singes à près de deux kilomètres de distance.

Au Paraguay, on chasse beaucoup les hurleurs, non pas au fusil, mais à l'aide de flèches empoisonnées par du curare, ce qui est bien préférable. « La petite flèche, dit Schomburgk, atteint toujours son but. Après quelques minutes, le singe blessé ressent l'influence du poison, chancelle et tombe sur le sol. Les voisins étonnés font entendre des sons particuliers en voyant tomber leur ami que le prudent Indien laisse étendu sur le sol. Une deuxième, une troisième flèche sortent de la cachette de l'Indien, les pauvres blessés tombent l'un après l'autre, jusqu'à ce que le chasseur en ait tué le nombre qu'il désire. »

La chair des hurleurs est bonne, mais les Européens ont de la peine à s'y faire. « La manière même dont ces animaux sont rôtis, dit de Humboldt, contribue beaucoup à en rendre l'aspect repoussant pour l'homme civilisé. Un petit gril, une espèce de treillis de bois très dur est fixé à un pied au-dessus du sol. On courbe le singe dépouillé comme pour l'asseoir ; on le couche alors sur le gril de manière à ce qu'il repose sur ses longs bras maigres ; quelquefois on lui croise les mains sur le dos. Quand il est fixé sur le gril, on allume un feu flambant ; la flamme et la fumée, entourant le singe, le rôtissent et le fument en même temps. Lorsqu'on voit un indigène manger le bras ou la jambe d'un singe rôti, on ne peut s'empêcher de penser que l'habitude de manger les animaux dont le corps ressemble tant à celui de l'homme doit contribuer à diminuer chez ces sauvages la répulsion qu'on éprouve à manger de la chair humaine. Les singes rôtis, surtout ceux qui ont une grosse tête ronde, ressemblent à des enfants, aussi les Européens qui mangent ces quadrumanes, font-ils enlever les membres et servir seulement le tronc. La viande de singe est si sèche et si maigre que Bonpland a conservé, dans sa collection de Paris, un bras et une main qui avaient été rôtis à Esmeralda ; après plusieurs années, ils ne dégagent pas la moindre odeur désagréable. »

Quelquefois, on accommode les singes d'une manière encore

moins appétissante : on les fait bouillir dans de l'eau, et, quand on les en retire, ils ressemblent tout à fait à des enfants nouveau-nés.

En domesticité, les hurleurs ne sont pas intéressants et restent des heures entières tapis dans un coin. Les sons criards qu'ils émettent les rendent même désagréables.

XII

Les Singes-Araignées.

LES ATÈLES

La naturaliste qui a imaginé ce nom de « singes-araignées » a trouvé là une expression heureuse, car les singes qu'elle désigne sont « tout en pattes » comme les araignées. Leur corps élancé, mince, pourvu de pattes démesurées, suffirait à les rendre singuliers, mais en outre, ils ont une queue longue, longue, à n'en plus finir ; aussi l'animal a-t-il plutôt cinq membres que quatre.

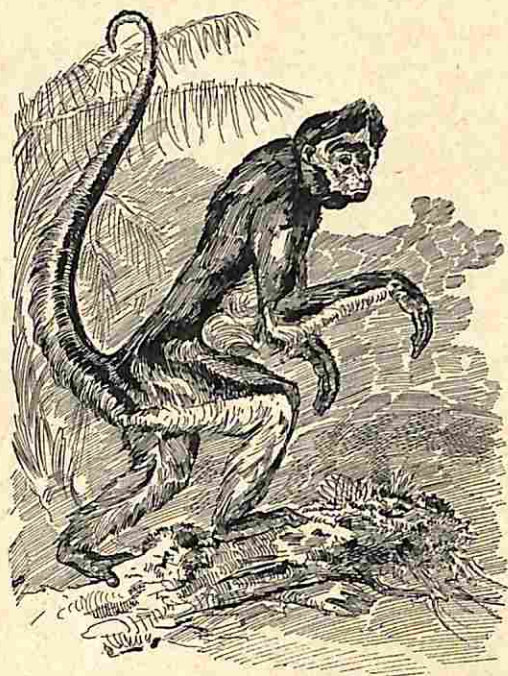


FIG. 28. — Atèle.

Les singes-araignées — les *atèles* (fig. 26 et 28), de leur vrai

nom scientifique — habitent l'Amérique du sud. Ils vivent, dit M. Oustalet, en troupes d'une douzaine d'individus dans les immenses forêts qui couvrent les plaines et les rives des fleuves, et passent la majeure partie, on pourrait même dire

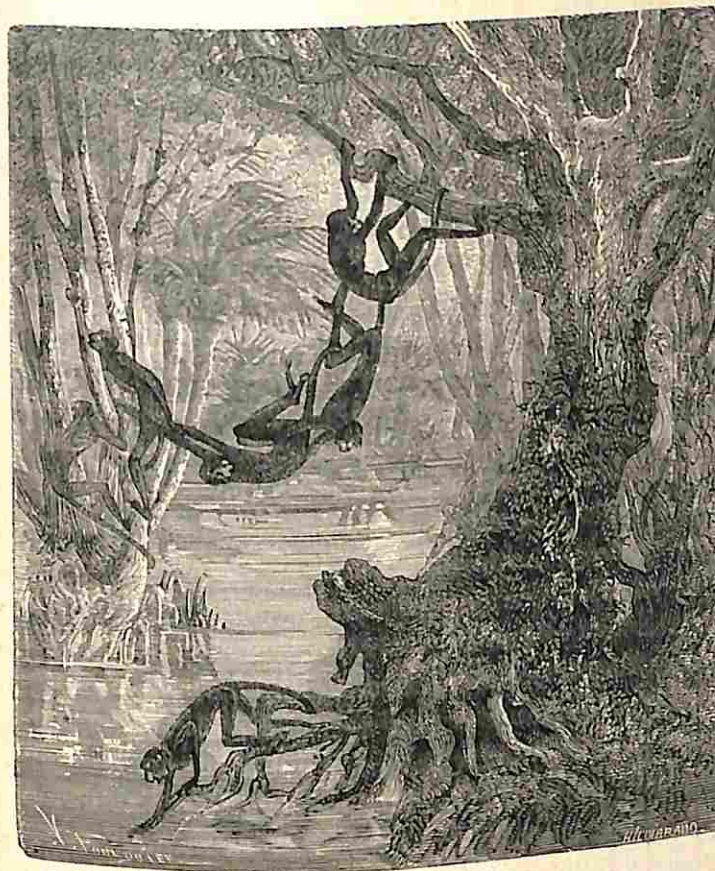


FIG. 29. — Atèles passant une rivière.

la totalité de leur existence, sur les arbres ; c'est là qu'ils dorment, là qu'ils prennent leurs repas, là qu'ils élèvent leurs petits. Pendant le jour, on les voit tantôt paresseusement couchés ou béatement accroupis au soleil, tantôt circulant le long des branches avec des allures de spectres en se tenant suspendus à un rameau par l'extrémité enroulée de leur queue prenante (fig. 29). Cette queue, dont la longueur

égale ou dépasse celle de la tête et du corps réunis, est dénudée en dessous dans sa portion terminale et peut jouer le rôle d'une cinquième main. Les mains antérieures, en revanche, semblent moins parfaites que chez les autres singes, car le pouce fait défaut ou n'est représenté que par un très petit tubercule; mais cette infirmité, à laquelle fait allusion le nom d'« atèle », qui signifie *imparfait*, se trouve largement compensée par le développement des autres doigts. Les mains postérieures sont d'ailleurs normalement constituées, avec le pouce opposable. La tête est petite, arrondie en arrière et couverte d'une sorte de perruque, tandis que la face est plus ou moins glabre et, en tous cas, dépourvue de barbiche, les joues seules étant, chez certaines espèces, encadrées de favoris blancs qui contrastent avec le reste du pelage. Celui-ci est quelquefois d'un roux brunâtre ou grisâtre, avec des parties d'un roux plus clair ou plus ardent; mais le plus souvent, il offre une teinte noire uniforme, à reflets bleuâtres. Cette livrée foncée, jointe à la rudesse du pelage, contribue à donner aux atèles un aspect lugubre et satanique que ne corrige guère l'expression du visage. La face est, en effet, presque toujours grimaçante et, avec ses rides et sa teinte grise, noire ou rougeâtre, n'offre pas une physionomie des plus agréables. Elle est cependant éclairée par des yeux vifs qui n'ont rien de méchant et paraîtraient plutôt curieux et étonnés s'ils n'étaient à demi cachés par les poils du front, ramenés en avant. Les atèles, de même que les autres singes américains, ne dédaignent sans doute pas les insectes, les araignées et les œufs d'oiseaux; mais leur nourriture consiste essentiellement en fruits et en bourgeons. D'un naturel timide et inoffensif, ils prennent la fuite devant l'homme, qui est, du reste, leur plus cruel ennemi et leur fait une chasse acharnée. Certaines peuplades indiennes montrent, en effet, un goût particulier ou plutôt une véritable passion pour la chair de ces singes, qu'elles mangent fraîche ou fumée, et qui, sous cette der-

nière forme, constitue un objet de trafic important de tribu à tribu. D'autres peuplades, les Botocudos, par exemple, emploient aussi la peau des atèles pour confectionner des vêtements et des parures.

Dans les ménageries, les atèles excitent toujours l'intérêt à

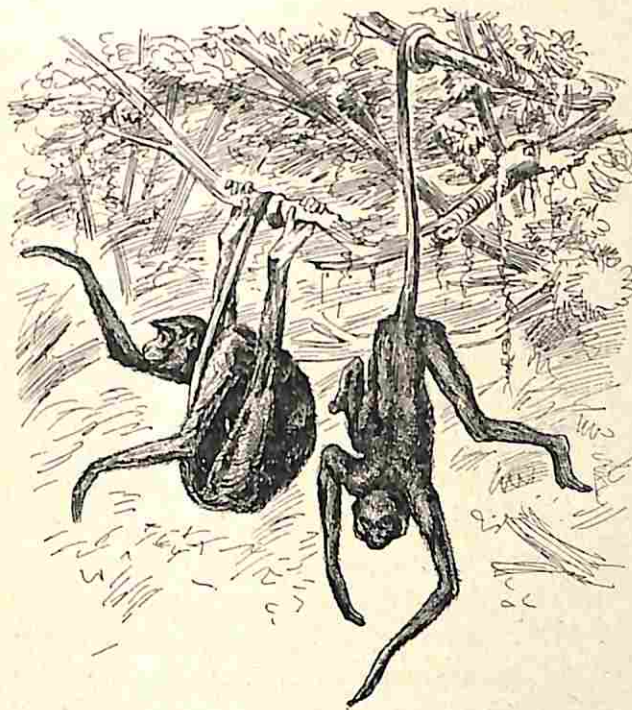


FIG. 30. — Atèles en différentes attitudes.

cause de l'aspect insolite que leur communiquent leurs membres démesurés et la façon dont ils s'en servent (fig. 30). Il y a quelques années on a pu contempler un bel individu de cette espèce au Muséum d'histoire naturelle de Paris. « Ce singe, un mâle parfaitement adulte, dit M. Oustalet, mesurait environ 1^m,35 du museau à l'extrémité de la queue, celle-ci ayant à elle seule près de 75 centimètres. Il avait, comme tous ses congénères parvenus à leur développement

complet, le sommet et le derrière de la tête, le tronc, les membres et la queue revêtus de poils un peu rudes, mais bien fournis et d'un noir brillant, la face et les mains dénudées et d'un noir mat. Au repos il se tenait accroupi dans un coin de sa cage, la queue enroulée autour du corps, mais aussitôt que quelque chose éveillait son attention ou s'il voyait venir son gardien, qu'il avait pris en grande affection, il se dressait en s'accrochant aux grillages et regardait curieusement, les avant-bras relevés formant deux angles droits avec les bras et dessinant les branches d'un U, la queue redressée et simulant, avec son extrémité enroulée, un gigantesque point d'interrogation. Quelquefois son gardien ouvrait la porte de sa cage, l'invitait à sortir et, le prenant par la main ou plutôt par le poignet, lui faisait faire quelques pas dans le chemin de ronde. Ainsi soutenu, l'atèle cheminait gauchement comme un tout petit enfant conduit par sa bonne, mais seul il était parfaitement incapable de conserver l'allure bipède, et, après avoir battu l'air de ses deux bras, il retombait presque aussitôt dans l'allure quadrupède. Du reste, même à quatre pattes, il ne progressait qu'avec beaucoup de lenteur et l'on voyait aisément que ce n'était pas un animal organisé pour courir sur le sol. Au contraire, c'était avec l'agilité d'un gymnaste de profession qu'il se suspendait à une barre transversale de sa cage, tantôt par les deux bras, tantôt par un seul bras ou par la queue. Quelquefois même, les jambes ballantes, le corps soutenu par la queue et par un bras, il allongeait l'autre bras jusqu'à terre, saisissait un fruit dans sa mangeoire et le portait à sa bouche. C'est, en effet, toujours avec leurs mains et jamais avec l'extrémité de leur appendice caudal que les atèles prennent leur nourriture; mais, ne faisant point usage de leur queue comme instrument de préhension, ils éprouvent le besoin de l'enrouler autour de quelque objet, on peut les voir parfois tenant une carotte ou un autre légume avec cette cinquième main. L'atèle de la

ménagerie du Muséum se servait aussi de sa queue pour enlacer, en jouant, le corps d'un autre singe, un macaque qu'on lui avait donné pour compagnon et avec lequel il faisait d'interminables parties. »

Tous les observateurs s'accordent pour représenter les atèles comme des animaux très doux, s'attachant facilement à leur maître. Le capitaine Wood a rapporté tout au long l'histoire de l'un d'eux, une femelle à laquelle il avait donné le nom de *Sally*.

« Ordinairement, raconte-t-il, elle est tellement douce qu'elle accepte toujours tranquillement ses punitions et se retire dans un coin. Son caractère n'a rien de méchant, car elle oublie facilement les offenses et n'en veut jamais à son maître de l'avoir punie. Pour être mordu par elle, il faut le vouloir. Aucun lien, aucune chaîne ne l'attache; elle circule librement sur le navire, se démène dans les cordages, et, lorsque le cœur lui en dit, elle se met à danser avec tant d'entrain sur une corde, que les spectateurs distinguent à peine ses jambes et ses bras de sa queue. Dans ces circonstances, le nom de singe-araignée lui convient à merveille: tous ses mouvements la font alors ressembler à une gigantesque tarentule. De temps en temps, elle s'arrête au milieu de son jeu, secoue la tête d'un air content, lance de doux regards à ses amis, fait mouvoir son nez et pousse des sons très tendres. C'est ordinairement vers le coucher du soleil qu'elle est le plus animée.

Une de ses plus grandes distractions consiste à grimper dans la mâture, jusqu'à ce qu'elle atteigne un bout de corde vertical ou une perche mince; elle s'y attache solidement par l'extrémité de la queue et se balance lentement en frottant un de ses bras contre l'autre, depuis le poignet jusqu'au coude, comme si elle voulait rebrousser les poils en sens contraire de leur direction. Elle enroule toujours sa queue autour de quelque objet et, autant que possible, elle ne voudrait pas faire un pas sans s'appuyer sur ce membre aussi long que flexible.

Presque tous les singes de cette famille sont des voleurs incorrigibles et savent tranquillement dérober des choses sur lesquelles leur attention ne paraît pas du tout portée ; *Sally*, au contraire, est très honnête et n'a jamais volé personne ; c'est tout au plus si elle s'empare, à l'occasion, d'un fruit ou d'un morceau de gâteau. Elle mange à la table de son maître et s'y comporte convenablement ; elle ne commence même pas à manger avant d'en avoir reçu la permission et se borne toujours à sa propre assiette, comme une personne bien élevée. Sa nourriture consiste principalement en substances végétales, en fruits et en pain blanc ; quelquefois on la régale d'un œuf. Elle est assez difficile sur le choix de ses aliments et, lorsqu'on lui donne un morceau de pain trop dur, elle le flaire d'un air soupçonneux, le jette par terre et le néglige. Elle distingue avec le véritable instinct du singe ce qui peut lui nuire ; après avoir été privée pendant bien longtemps des fruits des Tropiques, elle s'empara d'une pomme qu'on lui offrait et la mangea sans aucune hésitation.

A Balize, on lui permit de parcourir librement la ville pendant quelques jours. Un matin, son maître, en se promenant dans la rue, entendit au-dessus de sa tête un cri sourd qui frappa son attention à cause de sa ressemblance avec la voix de son singe ; il leva les yeux et vit *Sally* assise sur un balcon, témoignant par ses grognements du plaisir qu'elle éprouvait en retrouvant son maître.

Sally fut un jour dans un triste état. Son maître la vit dans sa cabine, complètement enroulée sur un tapis. A sa voix, la pauvre bête leva sa petite tête, le regarda et retomba de nouveau dans son état de prostration. Le capitaine l'appela ; mais *Sally* ne bougea pas. L'ordre fut répété une deuxième, une troisième fois sans plus de succès. Surpris de cette désobéissance extraordinaire, son maître la prit alors par le bras et s'aperçut avec surprise que *Sally* était complètement ivre. Elle se possédait à peine assez pour le reconnaître. Son

malaise dura toute la nuit, et le lendemain son moral était singulièrement affecté.

Voici quelle avait été la cause de ce triste événement. Les officiers du vaisseau avaient organisé un petit banquet, et comme ils aimaient beaucoup *Sally*, ils l'avaient largement gratifiée d'amandes, de raisins secs, de fruits divers, de pâtisseries et d'olives confites. *Sally* adorait les olives ; comme elle s'en était grandement régalée, elle ressentit bientôt une soif violente. On faisait circuler de l'eau-de-vie et de l'eau ; *Sally* s'empara d'un broc et le vida presque complètement au grand plaisir des officiers.

Son maître pria les officiers de ne plus lui donner d'eau-de-vie ; mais la recommandation était bien superflue. La pauvre victime avait pris cette boisson en tel dégoût qu'elle n'en put même plus supporter l'odeur. Elle ne voulait point retirer du bocal qui les renfermait les cerises à l'eau-de-vie, qu'elle aimait beaucoup jusque-là.

Sally supportait assez bien le froid, d'ailleurs elle était largement pourvue d'habits chauds, dont elle eut besoin sur les côtes glacées de Terre-Neuve ; ce qui ne l'empêchait cependant pas de grelotter continuellement. Elle eut une excellente idée pour se protéger contre les rigueurs du climat : deux jeunes chiens de Terre-Neuve qui étaient à bord occupaient une espèce de cabane en paille ; elle s'y introduisit, se coucha à côté des petits chiens et entoura leur cou de ses bras. Elle était heureuse lorsqu'elle pouvait enrouler sa queue autour de leur corps. Elle aimait tous les animaux, surtout lorsqu'ils étaient petits ; les deux chiens de Terre-Neuve restaient cependant ses favoris. Elle leur était tellement attachée qu'elle éprouvait de la jalousie à leur sujet. Si quelqu'un passait plus près de leur niche qu'elle ne le voulait, elle sautait hors de la maisonnette, et tendait les bras vers l'audacieux pour lui dire de gagner le large. On lui avait aussi construit une maisonnette ; mais elle n'y entra jamais. *Sally*, en effet, avait de l'aversion

pour cette cabane et préférerait se rouler dans un hamac pour y passer la nuit. Elle est un peu dormeuse, se couche de bonne heure et se lève tard. »

Les Indiens apprécient tellement la compagnie de ces singes que leur femmes n'hésitent pas à les nourrir au sein pour les élever.

XIII

Les Singes-pleureurs.

LES SAJOUS

On appelle les *sajous* (fig. 31) des « singes-pleureurs » non

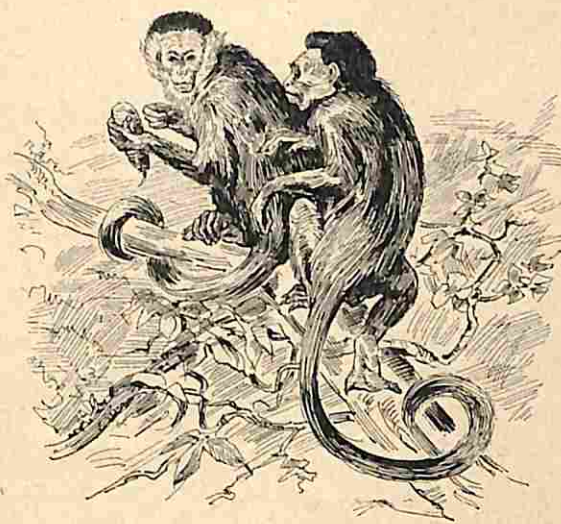


FIG. 31. — Sajou.

parce qu'ils versent des larmes, mais parce que leur voix douce ressemble beaucoup à un pleurnichement ; à l'occasion, d'ailleurs, ils poussent des cris affreux ; ils ont des sons différents pour exprimer leurs divers

états d'âme, et certains naturalistes ont pu voir là un rudiment de langage. On les reconnaît à leur queue couverte de poils jusqu'au bout et susceptible de s'enrouler autour des branches, mais non de servir à la préhension de petits objets.

Ils vivent depuis le Nicaragua jusqu'au Brésil méridional. Les ménageries en comptent souvent parmi leurs pensionnaires, mais ils sont bien déplaisants car ils se barbouillent de leurs déjections et de leur urine, semblant prendre plaisir à cette malpropreté.

Il y en a deux espèces principales : le saï ou capucin et le sajou brun.

Le saï ou *capucin* vit dans les forêts, en petites troupes où les femelles sont plus nombreuses que les mâles. Il ne quitte guère les arbres sauf pour aller piller les champs de maïs. Rengger a publié sur lui diverses observations intéressantes, que nous allons rapporter d'après Brehm.

Un jour, l'attention du voyageur ayant été éveillée par des sons flûtés très agréables, il vit un vieux mâle s'avancer timidement, en examinant les cimes des arbres les plus élevés. Douze ou treize singes des deux sexes, parmi lesquels se trouvaient trois femelles portant des petits, soit sur le dos, soit sous le bras, le suivaient. Tout à coup l'un de ces animaux aperçut un oranger couvert de fruits mûrs, fit entendre quelques sons et se dirigea vers l'arbre. Un instant après toute la société y était réunie et prenait son repas. Les uns mangeaient sans quitter l'oranger ; les autres, chargés chacun de deux oranges, sautaient sur l'arbre le plus voisin, dont les grosses branches leur offraient une table très commode. Ils s'asseyaient sur une branche, autour de laquelle ils enroulaient leur queue, prenaient l'une des oranges entre les mains postérieures et cherchaient à séparer l'écorce en introduisant les doigts dans l'espèce d'ombilic par lequel le fruit adhère à la tige. Ils n'essayaient pas d'ouvrir l'orange avec les dents, probablement parce qu'ils redoutaient le goût de l'écorce ; dès qu'ils avaient réussi à pratiquer sur celle-ci une petite ouverture, ils en enlevaient rapidement un morceau, léchaient avidement le jus qui dégouttait du fruit et coulait sur leurs mains, puis mangeaient la partie charnue.

L'arbre fut bientôt dégarni ; les singes les plus forts cherchaient alors à voler les plus faibles ; les uns et les autres faisaient les grimaces les plus singulières, grinçaient des dents, se prenaient par les poils et se houspillaient vigoureusement. D'autres examinaient les branches dépouillées, soulevaient l'écorce et mangeaient les larves d'insectes qu'ils y trouvaient. Lorsqu'ils furent rassasiés, ils se couchèrent, comme les hurleurs, tout de leur long sur une branche horizontale. Les plus jeunes, au contraire, se mirent à jouer et se montrèrent fort agiles. Ils se suspendaient par la queue, qui leur servait alors de balançoire ou de corde à grimper.

Les petits que portaient les trois nourrices auraient bien voulu aussi goûter un peu aux fruits, mais leurs mères prirent à tâche de les en empêcher. Pour commencer, elles se bornèrent à les éloigner avec la main, mais les nourrissons mettant de l'insistance dans leur désir, elles témoignèrent leur mécontentement en grognant ; enfin elles les saisirent par la tête et les repoussèrent violemment. Cependant, dès qu'elles se furent rassasiées, elles les attirèrent doucement sur leur poitrine et leur donnèrent à téter. L'amour maternel se révèle par les soins que la femelle prend pour son petit lorsqu'elle l'allaité ; elle le surveille constamment, nettoie son pelage et menace tous les singes qui font mine d'approcher de lui. Lorsque les petits eurent fini de téter, les deux plus forts retournèrent sur le dos de leurs mères, le plus faible resta suspendu au sein de celle qui le portait. Les mouvements de ces petits singes n'avaient ni légèreté ni grâce ; ils étaient bien d'un animal lourd, maladroit et indolent.

Une autre fois, Rengger rencontra une famille de singes qui se disposaient à piller un champ de maïs, situé à la lisière de la forêt. Ils descendaient doucement d'un arbre, regardaient attentivement autour d'eux, cueillaient deux ou trois épis et s'en retournaient aussi rapidement que possible dans la forêt pour y manger le produit de leur vol. Au moment où ils aperçurent Rengger, ils s'enfuirent tous sur les

cimes des arbres, en poussant des espèces de croassements ; chacun d'eux emportait au moins un épi. Rengger tira sur les fuyards et vit une femelle, ayant son nourrisson sur le dos, tomber de branche en branche. Il croyait en devenir immédiatement possesseur, mais au milieu des convulsions de la mort, la femelle, étant parvenue à enrouler sa queue autour d'une branche, resta suspendue pendant plus d'un quart d'heure et ne tomba sur le sol que lorsque les muscles de la queue se détendirent sous le poids du cadavre. Le petit n'avait pas quitté sa mère ; il s'était, au contraire, attaché à son corps, tout en témoignant une certaine inquiétude. Quand le cadavre fut devenu rigide, on éloigna l'orphelin, qui fit alors entendre de petits cris plaintifs. Dès qu'on le laissait libre, il s'approchait aussitôt de sa mère. Cependant, après quelques heures, quand celle-ci eut perdu toute chaleur vitale, le petit en eut peur et resta volontairement dans la gibecière de son futur protecteur.

Le saï est un animal très intelligent et auquel on peut apprendre certaines choses, surtout si elles lui sont utiles. Mais il est assez indépendant et on éprouve de réelles difficultés pour le bien dresser.

Citons en passant le *sajou à gorge blanche* ; il n'est pas très connu, mais il semble qu'il s'agit de lui dans un récit de Fr. Ellendorf, qui, au sujet d'un « petit singe noir à tête blanche qu'il avait élevé au Costa Rica » s'exprime ainsi : « Le premier jour où je le laissai libre dans la chambre, il s'assit devant moi sur la table et visita tout ce qui y était placé. Il finit par trouver une boîte d'allumettes qu'il réussit bientôt à ouvrir. Il flaira les allumettes et les jeta sur la table. J'en pris une, l'allumai et la lui montrai. Il ouvrit ses petits yeux tout grands d'étonnement et regarda la flamme sans la quitter des yeux ; j'en allumai une deuxième et une troisième et les lui tendis. Il avança la main en hésitant, prit l'allumette, la tint devant son visage et la regarda étonné. Puis la flamme se rapprocha de ses doigts et il jeta l'allumette. Je fermai la

boîte et la mis sur la table croyant qu'il s'en emparerait immédiatement. Mais il s'assit à côté de la boîte, la regarda et la flaira de tous côtés sans oser la prendre ; puis il s'approcha de moi, se frotta contre moi, et fit entendre les sons qui lui servaient à demander, comme s'il eût été plein d'étonnement et qu'il eût voulu me dire : qu'est-ce que cela ? Puis il revint à la boîte, la retourna de tous côtés et essaya de l'ouvrir. Il y réussit bientôt et je croyais qu'il allait prendre des allumettes. Il se garda bien de le faire. Il semblait anxieux et hésitait ; il sautilla tout autour de la boîte et revint vers moi comme pour me demander quelque chose. J'allumai une allumette et la lui tendis. Lorsqu'elle eut brûlé, il en prit une, la frotta sur le couvercle de la boîte qui était devant lui et renversa ce couvercle. Vite il le retourna, le côté préparé en haut et frotta de nouveau. Mais il avait saisi l'allumette à l'envers, je la retournai ; il recommença à frotter jusqu'à ce qu'elle s'allumât. Il montra alors une grande joie et une grande excitation. Il prit toute une poignée d'allumettes et les frotta sur le couvercle jusqu'à ce qu'elles s'allumassent. »

Le *sajou brun* ne vit guère qu'à la Guyane ; son pelage se compose de poils brillants, qui se réunissent sous forme de huppe sur le sommet de la tête et s'allongent en barbe sur le visage. Il n'y a guère que Schomburgk qui ait donné des détails sur son genre d'existence à l'état sauvage.

« Cachés derrière un arbre, raconte-t-il, nous attendions l'arrivée de la bande. L'avant-garde parut d'abord, suivie bientôt du gros de la troupe, et, un quart d'heure plus tard, de l'arrière-garde, qu'un éclat de rire, que je ne pus comprimer, fit fuir avec une précipitation désordonnée. Comment s'empêcher de rire en voyant ces agiles animaux se mouvoir avec autant de rapidité que de vivacité au milieu des branches, en entendant les plaintes, les sifflements et les chants des plus faibles ; en apercevant le regard méchant qu'ils lançaient aux plus forts, qui les mordaient et les

cimes des arbres, en poussant des espèces de croassements ; chacun d'eux emportait au moins un épi. Rengger tira sur les fuyards et vit une femelle, ayant son nourrisson sur le dos, tomber de branche en branche. Il croyait en devenir immédiatement possesseur, mais au milieu des convulsions de la mort, la femelle, étant parvenue à enrouler sa queue autour d'une branche, resta suspendue pendant plus d'un quart d'heure et ne tomba sur le sol que lorsque les muscles de la queue se détendirent sous le poids du cadavre. Le petit n'avait pas quitté sa mère ; il s'était, au contraire, attaché à son corps, tout en témoignant une certaine inquiétude. Quand le cadavre fut devenu rigide, on éloigna l'orphelin, qui fit alors entendre de petits cris plaintifs. Dès qu'on le laissait libre, il s'approchait aussitôt de sa mère. Cependant, après quelques heures, quand celle-ci eut perdu toute chaleur vitale, le petit en eut peur et resta volontairement dans la gibecière de son futur protecteur.

Le saï est un animal très intelligent et auquel on peut apprendre certaines choses, surtout si elles lui sont utiles. Mais il est assez indépendant et on éprouve de réelles difficultés pour le bien dresser.

Citons en passant le *sajou à gorge blanche* ; il n'est pas très connu, mais il semble qu'il s'agit de lui dans un récit de Fr. Ellendorf, qui, au sujet d'un « petit singe noir à tête blanche qu'il avait élevé au Costa Rica » s'exprime ainsi : « Le premier jour où je le laissai libre dans la chambre, il s'assit devant moi sur la table et visita tout ce qui y était placé. Il finit par trouver une boîte d'allumettes qu'il réussit bientôt à ouvrir. Il flaira les allumettes et les jeta sur la table. J'en pris une, l'allumai et la lui montrai. Il ouvrit ses petits yeux tout grands d'étonnement et regarda la flamme sans la quitter des yeux ; j'en allumai une deuxième et une troisième et les lui tendis. Il avança la main en hésitant, prit l'allumette, la tint devant son visage et la regarda étonné. Puis la flamme se rapprocha de ses doigts et il jeta l'allumette. Je fermai la

boîte et la mis sur la table croyant qu'il s'en emparerait immédiatement. Mais il s'assit à côté de la boîte, la regarda et la flaira de tous côtés sans oser la prendre ; puis il s'approcha de moi, se frotta contre moi, et fit entendre les sons qui lui servaient à demander, comme s'il eût été plein d'étonnement et qu'il eût voulu me dire : qu'est-ce que cela ? Puis il revint à la boîte, la retourna de tous côtés et essaya de l'ouvrir. Il y réussit bientôt et je croyais qu'il allait prendre des allumettes. Il se garda bien de le faire. Il semblait anxieux et hésitait ; il sautilla tout autour de la boîte et revint vers moi comme pour me demander quelque chose. J'allumai une allumette et la lui tendis. Lorsqu'elle eut brûlé, il en prit une, la frotta sur le couvercle de la boîte qui était devant lui et renversa ce couvercle. Vite il le retourna, le côté préparé en haut et frotta de nouveau. Mais il avait saisi l'allumette à l'envers, je la retournai ; il recommença à frotter jusqu'à ce qu'elle s'allumât. Il montra alors une grande joie et une grande excitation. Il prit toute une poignée d'allumettes et les frotta sur le couvercle jusqu'à ce qu'elles s'allumassent. »

Le *sajou brun* ne vit guère qu'à la Guyane ; son pelage se compose de poils brillants, qui se réunissent sous forme de huppe sur le sommet de la tête et s'allongent en barbe sur le visage. Il n'y a guère que Schomburgk qui ait donné des détails sur son genre d'existence à l'état sauvage.

« Cachés derrière un arbre, raconte-t-il, nous attendions l'arrivée de la bande. L'avant-garde parut d'abord, suivie bientôt du gros de la troupe, et, un quart d'heure plus tard, de l'arrière-garde, qu'un éclat de rire, que je ne pus comprimer, fit fuir avec une précipitation désordonnée. Comment s'empêcher de rire en voyant ces agiles animaux se mouvoir avec autant de rapidité que de vivacité au milieu des branches, en entendant les plaintes, les sifflements et les chants des plus faibles ; en apercevant le regard méchant qu'ils lançaient aux plus forts, qui les mordaient et les

frappaient lorsqu'ils se trouvaient collés contre le dos de leurs mères ? La bande entière examinait avec un sérieux imperturbable toutes les feuilles et toutes les fentes de l'écorce pour y chercher des insectes ; par-ci par-là, ils attrapaient un scarabée ou un papillon voltigeant au milieu du feuillage. Quatre à cinq cents sajours avaient déjà couru au-devant de nous en faisant les plus curieuses contorsions, au moment où j'éclatai de rire. Les singes qui se trouvaient immédiatement au-dessus de nos têtes s'arrêtèrent un instant comme frappés par la foudre, poussèrent un cri particulier, auquel répondirent d'autres cris tout autour de nous. Ils regardèrent avec anxiété dans tous les sens ; au moment où ils nous aperçurent, ils poussèrent un cri encore plus éclatant que le premier, nous fixèrent un instant, et s'envolèrent à bords redoublés au-dessus de nos têtes, sans faire entendre le moindre son.

J'ai été témoin d'un fait touchant d'amour maternel dans une circonstance analogue. J'allais regagner mon bateau, lorsque la voix plaintive d'un jeune singe abandonné par sa mère dans sa fuite désordonnée se fit entendre sur un arbre, au-dessus de ma tête. Un de mes Indiens y grimpa. Dès que le singe vit cette figure inconnue de lui, il jeta de grands cris, auxquels répondirent bientôt ceux de la mère qui revenait chercher son petit. Celui-ci poussa alors un nouveau cri tout particulier, qui trouva un nouvel écho chez la mère. Un coup de fusil blessa celle-ci ; elle prit immédiatement la fuite ; mais les cris de son petit la rappelèrent aussitôt. Un second coup tiré sur elle mais qui ne l'atteignit pas ne l'empêcha pas de sauter péniblement sur la branche où se tenait son petit, qu'elle mit rapidement sur son dos. Elle allait s'éloigner avec lui, lorsqu'un troisième coup de feu, tiré malgré ma défense, la frappa mortellement. Elle serra encore son nourrisson dans ses bras pendant les convulsions de l'agonie et tomba sur le sol, en essayant de se sauver. »

M. Hachet-Souplet cite du sajou un trait montrant bien que, pour échapper à la douleur, il est capable de concevoir le rapport qui existe entre plusieurs objets et de les faire servir à son utilité. Ce sajou était sujet à des maux de dents chaque fois qu'il mangeait des noix ; des petits morceaux se logeaient entre ses dents et lui causaient de vives douleurs qu'il manifestait par de grands mouvements ; il essayait de retirer avec ses doigts les morceaux de noix, mais n'y parvenait que très imparfaitement. L'idée vint alors à M. Hachet-Souplet de lui donner les moyens de se tirer d'affaire, tout en le mettant sur la voie des actes qu'il devait accomplir. Pour remplir ce programme, après l'avoir bourré de noix que sa gourmandise lui faisait absorber malgré les suites à craindre, l'observateur déposa dans sa cage une petite tige de fer courte et assez grosse et une pierre à aiguiser, puis, devant ses yeux, frotta un autre fer sur la pierre afin de le rendre pointu. Le singe commença par s'emparer de la tige de fer qu'on lui avait abandonnée et essaya de l'utiliser comme cure-dents ; mais bientôt il comprit que cette tige était trop grosse pour pouvoir enlever les morceaux de noix, et il conçut l'idée de l'aiguiser sur la pierre. Au bout d'une heure, il avait fait un cure-dents dont il se servit à sa grande satisfaction.

Au point de vue psychologique, le sajou brun présente un grand intérêt. Nous possédons de lui une monographie très détaillée, due à Romanes, le célèbre auteur de *L'intelligence des animaux*. Ne sachant où installer un singe de cette espèce dans sa maison, il le confia à sa sœur qui demeurait tout près de lui, en lui demandant d'avoir soin de noter tout ce qui lui paraîtrait intéressant, comme manifestation intellectuelle de la part de l'animal. Voici ce curieux journal, dont il serait utile d'avoir l'équivalent pour toutes les autres espèces de singes.

18 décembre 1880. — Est (le singe en question) arrivé dans une boîte, escorté de son gardien. Semblait effarouché et criait pas mal lorsqu'on le fit passer dans une boîte plus grande.

19 déc. — Retiré de la boîte où il a passé la nuit. On attache une chaîne à son collier. Il s'est montré doux et résigné, se cachant la tête entre mes genoux.

20 déc. — Il est devenu beaucoup plus remuant et se montre quelque peu agressif, surtout envers les domestiques. Il s'est pris d'affection pour ma mère et joue doucement avec elle sur son lit, mais se démène furieusement à l'approche d'une bonne. J'ai remarqué aujourd'hui qu'il casse des noix en les frappant contre le fond de l'écuelle qui lui sert à boire (ses dents ne sont pas assez fortes pour briser les coquilles). Il déploie une activité incessante toute la journée ; la nuit venue, il s'enroule adroitement dans ses chaudes couvertures et dort profondément jusqu'à environ huit heures.

21 déc. — Je vois qu'il aime beaucoup à faire des espiègleries. S'étant emparé aujourd'hui d'un verre à Bordeaux et d'un coquetier, il commença par jeter le verre à terre de toute sa force et, naturellement, le brisa ; mais comme le coquetier résistait à ce traitement, il chercha des yeux quelque substance dure qui en eut raison. La colonne en cuivre du lit lui parut convenable, et il se mit à frapper dessus à bras raccourci avec le coquetier qu'il ne tarda pas à briser complètement à son entière satisfaction. Pour casser un bâton, il le passe entre le mur et quelque objet pesant et se suspend à l'extrémité pour faire levier. Souvent lorsqu'il en veut à quelque effet d'habillement, il commence par le découper en cassant les fils avant de le déchirer avec ses dents. S'il lui tombe sous la main quelque objet auquel nous n'ayons pas l'air de tenir, il le lâche bien vite ; dans le cas contraire, ne s'agirait-il que d'un morceau de papier, il ne s'en dessaisira à aucun prix ; les friandises perdent leur effet, et, si on le gronde, il se fâche et garde sa proie jusqu'à ce qu'il l'ait

complètement détruite. Je lui ai donné aujourd'hui un mar-



Il jeta, avec force et précision, le projectile tenu dans les deux mains, les bras tendus en arrière au-dessus de sa tête... (page 190).

teau pour casser ses noix ; il a parfaitement su s'en servir.

22 *déc.* — Une personne étrangère (une couturière) étant venue dans la chambre, je voulais qu'elle vit le singe casser une noix avec son marteau. Mais la noix que je lui donnai était mauvaise, et il eut une grimace de désappointement qui fit rire la couturière. Cela le mit en colère, et il lui jeta tout ce qu'il trouva à sa portée ; d'abord la noix, puis le marteau, puis la cafetière, qu'il prit dans la cheminée, puis un livre et enfin toutes ses couvertures. Il jeta, avec force et précision, le projectile tenu des deux mains, les bras tendus en arrière au-dessus de sa tête, le corps droit.

23 *déc.* — Il est toujours en guerre avec *Sharp* (petit terrier), mais les deux adversaires semblent se respecter mutuellement jusqu'à un certain point. Le chien se jette sur les noix, etc., et les emporte là où le singe ne peut les atteindre ; le singe met la main sur le chien mais a peur de lui faire mal en le tenant. Il se dédommage en lui jetant des noix, des morceaux de carotte et en jacassant à son intention. Quelquefois il lui tend la main comme pour faire la paix, mais le chien se méfie et se tient à l'écart. Son inimitié à l'égard des domestiques augmente ; il y a surtout une bonne qui ne peut lui donner une noix sans qu'il cherche à lui empoigner rudement la main, souvent aussi il lui jette quelque projectile. Par contre, ma mère fait de lui ce qu'elle veut.

24 *déc.* — Il me mordit plusieurs fois aujourd'hui quand je l'enlevai du lit de ma mère après sa récréation habituelle du matin. Je n'y fis aucune attention ; mais il parut ensuite avoir honte de sa conduite et resta assis pendant quelque temps, la figure dans ses mains. (*Nota* : J'ai eu l'occasion, depuis, de reconnaître que cette apparence de tranquillité n'est pas une preuve de remords ; car, même lorsqu'il n'a pas réussi à mordre, il se produit toujours chez lui, après un accès de colère, une sorte d'affaissement que j'attribue à la fatigue. Il m'a souvent mordu depuis, et, somme toute, paraît y prendre plaisir). En raison de son espièglerie, il

aime beaucoup à renverser tout ce qu'il peut, mais il a toujours soin de se garer. Ainsi il s'amusera à attirer vers lui une chaise jusqu'à ce qu'elle perde l'équilibre, mais sans quitter des yeux le haut du dossier, et, quand il la voit s'incliner de son côté, il se retire vivement et prend un plaisir infini à la chute du meuble. Il agit de même avec les objets plus pesants. Il y a par exemple une toilette avec dessus de marbre, qu'il a déjà réussi à renverser plusieurs fois au prix de maints efforts et toujours sans se faire le moindre mal. Quand il a affaire à des objets pesants, il les manipule avec une grande prudence, et c'est seulement après les avoir soigneusement examinés quelque temps et les avoir étudiés qu'il se décide à les renverser.

25 *déc.* — J'ai remarqué aujourd'hui ceci : s'il convoite un objet que sa longe ne lui permet pas d'atteindre, il cherche à l'amener vers lui à l'aide d'un bâton ; s'il n'y réussit pas, il prend un châle par les deux coins, le rejette d'abord en arrière au-dessus de sa tête, de manière à ce qu'il lui pende dans le dos ; puis, le lançant vivement et en avant, il en recouvre l'objet de sa convoitise et l'amène à lui en tirant sur le châle. Lorsque sa chaîne, à force de s'entortiller autour des barreaux du séchoir qui lui sert d'appareil de gymnastique se raccourcit un peu trop, il l'examine attentivement, la tire d'un côté, puis de l'autre avec ses doigts pour se rendre compte du sens, et, une fois renseigné sur ce point, fait le tour des barreaux avec les changements de direction voulus jusqu'à débrouillement complet. Souvent il se sert de sa queue pour soulever sa chaîne au-dessus de sa tête, de peur de s'entraver. Quand je le détache le matin pour le mener au lit de ma mère, il manifeste toujours une certaine agitation, sautant et tirant sur sa chaîne. Mais si quelque anicroche me fait tarder à le dégager, il s'assied tranquillement auprès de moi et se met à manier la chaîne comme pour m'aider ; résultat auquel, à vrai dire, il ne parvient jamais.

26 *déc.* — Il paraît aimer beaucoup à imprimer un mou-

vement de rotation aux objets qui s'y prêtent. Si on lui donne une pomme ou une orange entière, il commence toujours par la faire tourner comme une toupie avant d'y mordre. Pour manger une orange, il s'y prend de la manière suivante : il enlève d'abord avec ses dents un petit morceau de l'écorce et, à l'endroit ainsi mis à nu, il enfonce profondément son doigt long et mince ; puis il place le fruit sous un morceau de grillage en fil de fer qui se trouve à sa portée et, collant ses lèvres au trou fait par son doigt, il suce le jus qu'il exprime en pressant le grillage contre l'orange. Lorsque le jus devient abondant, il le laisse couler dans sa bouche en tenant l'orange au-dessus de sa tête.

27 déc. — Il s'était emparé aujourd'hui d'un document d'une certaine importance, et, comme d'habitude, j'essayai en vain de le lui faire rendre. Insensible aux friandises que je lui offrais, il ne faisait que jacasser en réponse à mes câlineries, et, quand, à la fin, perdant patience, je le menaçai avec une canne, il devint furieux et s'élança vers moi en grinçant des dents. Ma mère intervint alors et prit un siège à côté de lui ; aussitôt il sauta sur ses genoux et lui permit tranquillement de prendre le document. Malheureusement en recevant le papier des mains de ma mère, je me permis de rire, ce qui ranima sa colère, et il se mit de nouveau à crier et à grincer des dents. Je m'aperçois, qu'en thèse générale, le rire l'agace. Pendant qu'il joue avec ma mère sur son lit, il est toujours de la meilleure humeur du monde, et tant que je reste tranquillement assise sur le lit, tout va bien ; mais, si je ris, de ses regards affectueux par exemple, il s'élançe vers moi comme pour me chasser et revient témoigner plus d'affection que jamais à ma mère, faisant la culbute ou se couchant sur le dos, avec force grimaces comiques et une sorte de bruit ressemblant à un rire léger.

28 déc. — Sa chaîne est attachée au dessus en marbre d'une toilette, reposant sur le plancher le long du mur. La

plaque de marbre, avec ses rebords, forme une masse assez lourde que l'animal ne pourrait déplacer en donnant du collier sans se faire du mal ; aussi quand la longueur de sa chaîne ne lui permet pas d'accomplir quelque espièglerie, il s'en va droit au dessus de la toilette, passe son bras entre le mur et cet objet, l'écarte de manière à pouvoir le repousser de ses quatre extrémités en s'arc-boutant contre le mur, et raidit alors ses longues jambes jusqu'à leur dernière limite. Toutefois il ne se décide à pareil effort que sous l'inspiration du génie du mal ; qu'on lui mette sa nourriture là où il ne peut l'atteindre, il ne se donnera pas tant de peine. Aujourd'hui, c'était à la doublure en crin d'une malle placée près de lui qu'il en voulait. J'éloignai la malle ; mais il eut bien vite fait de s'en approcher en poussant la plaque de marbre pour suppléer à la longueur de sa chaîne.

29 déc. — Ce qui me frappe, c'est qu'il ne s'emporte jamais contre la personne qui le tient par sa chaîne. Il devient furieux si on lui enlève la moindre des choses, mais si on l'en éloigne en le tirant, il ne manifeste aucun ressentiment. S'il cherche à mordre quelqu'un et qu'on arrête son élan en le maintenant par derrière au moyen de sa chaîne, il se soumet sans se retourner pour essayer de mordre la personne qui lui a fait manquer son coup, comme le ferait un chien en pareille circonstance. On dirait qu'il considère son enchaînement comme une loi naturelle à laquelle il est inutile de chercher à résister. Par contre, il paraît se rendre parfaitement compte du point d'attache de sa chaîne et ne point ignorer que s'il était assez malin pour le défaire, il serait libre. Après que nous l'eûmes vu remuer la plaque de marbre de la manière que j'ai décrite, nous fîmes établir un boulon à boucle dans le plancher et aussitôt que l'on y eut attaché sa chaîne, il commença à étudier le nouveau système et poursuivit ses recherches pendant des heures, passant et repassant rapidement la chaîne dans l'anneau. Quand il eut reconnu que cela n'y faisait rien, il se

vement de rotation aux objets qui s'y prêtent. Si on lui donne une pomme ou une orange entière, il commence toujours par la faire tourner comme une toupie avant d'y mordre. Pour manger une orange, il s'y prend de la manière suivante : il enlève d'abord avec ses dents un petit morceau de l'écorce et, à l'endroit ainsi mis à nu, il enfonce profondément son doigt long et mince ; puis il place le fruit sous un morceau de grillage en fil de fer qui se trouve à sa portée et, collant ses lèvres au trou fait par son doigt, il suce le jus qu'il exprime en pressant le grillage contre l'orange. Lorsque le jus devient abondant, il le laisse couler dans sa bouche en tenant l'orange au-dessus de sa tête.

27 déc. — Il s'était emparé aujourd'hui d'un document d'une certaine importance, et, comme d'habitude, j'essayai en vain de le lui faire rendre. Insensible aux friandises que je lui offrais, il ne faisait que jacasser en réponse à mes câlineries, et, quand, à la fin, perdant patience, je le menaçai avec une canne, il devint furieux et s'élança vers moi en grinçant des dents. Ma mère intervint alors et prit un siège à côté de lui ; aussitôt il sauta sur ses genoux et lui permit tranquillement de prendre le document. Malheureusement en recevant le papier des mains de ma mère, je me permis de rire, ce qui ranima sa colère, et il se mit de nouveau à crier et à grincer des dents. Je m'aperçois, qu'en thèse générale, le rire l'agace. Pendant qu'il joue avec ma mère sur son lit, il est toujours de la meilleure humeur du monde, et tant que je reste tranquillement assise sur le lit, tout va bien ; mais, si je ris, de ses regards affectueux par exemple, il s'élançe vers moi comme pour me chasser et revient témoigner plus d'affection que jamais à ma mère, faisant la culbute ou se couchant sur le dos, avec force grimaces comiques et une sorte de bruit ressemblant à un rire léger.

28 déc. — Sa chaîne est attachée au dessus en marbre d'une toilette, reposant sur le plancher le long du mur. La

plaque de marbre, avec ses rebords, forme une masse assez lourde que l'animal ne pourrait déplacer en donnant du collier sans se faire du mal ; aussi quand la longueur de sa chaîne ne lui permet pas d'accomplir quelque espièglerie, il s'en va droit au dessus de la toilette, passe son bras entre le mur et cet objet, l'écarte de manière à pouvoir le repousser de ses quatre extrémités en s'arc-boutant contre le mur, et raidit alors ses longues jambes jusqu'à leur dernière limite. Toutefois il ne se décide à pareil effort que sous l'inspiration du génie du mal ; qu'on lui mette sa nourriture là où il ne peut l'atteindre, il ne se donnera pas tant de peine. Aujourd'hui, c'était à la doublure en crin d'une malle placée près de lui qu'il en voulait. J'éloignai la malle ; mais il eut bien vite fait de s'en approcher en poussant la plaque de marbre pour suppléer à la longueur de sa chaîne.

29 déc. — Ce qui me frappe, c'est qu'il ne s'emporte jamais contre la personne qui le tient par sa chaîne. Il devient furieux si on lui enlève la moindre des choses, mais si on l'en éloigne en le tirant, il ne manifeste aucun ressentiment. S'il cherche à mordre quelqu'un et qu'on arrête son élan en le maintenant par derrière au moyen de sa chaîne, il se soumet sans se retourner pour essayer de mordre la personne qui lui a fait manquer son coup, comme le ferait un chien en pareille circonstance. On dirait qu'il considère son enchaînement comme une loi naturelle à laquelle il est inutile de chercher à résister. Par contre, il paraît se rendre parfaitement compte du point d'attache de sa chaîne et ne point ignorer que s'il était assez malin pour le défaire, il serait libre. Après que nous l'eumes vu remuer la plaque de marbre de la manière que j'ai décrite, nous fîmes établir un boulon à boucle dans le plancher et aussitôt que l'on y eut attaché sa chaîne, il commença à étudier le nouveau système et poursuivit ses recherches pendant des heures, passant et repassant rapidement la chaîne dans l'anneau. Quand il eut reconnu que cela n'y faisait rien, il se

mit à marteler la chaîne et l'anneau de toutes ses forces et persista dans cette occupation tout le reste de la journée.

30 déc. — Il est toujours occupé à travailler la chaîne à son point d'attache. A force de la passer et de la repasser, il avait fini à un moment par bloquer complètement l'anneau, et réduire sa longe de plus de moitié. Il me fallut pour le dégager au moins un quart d'heure, durant lequel il resta tranquillement assis auprès de moi, suivant mes mouvements avec le plus grand intérêt, écartant mes doigts par moments pour mieux voir et, d'autres fois, me lançant un regard plein d'intelligence comme pour me demander comment je m'y prenais. Lorsque j'eus remis tout en ordre, il reprit son travail et s'y entêta pendant plusieurs heures, mais il eut soin de ne pas engager la chaîne dans l'anneau une seconde fois.

31 déc. — Cette journée a été marquée par un accident. Il s'est pris un doigt de pied dans une charnière du séchoir. Malgré la douleur qu'il devait ressentir, il ne fit point de bruit et ne chercha pas à retirer son doigt, ce qui n'aurait servi qu'à lui faire plus de mal; au lieu de cela, il resta sans bouger, se contentant de pousser de petits cris plaintifs jusqu'à ce qu'il eut attiré mon attention. Pendant que je dégageais son pied, non sans lui faire quelque mal, il se tint parfaitement tranquille et ses regards exprimaient la reconnaissance.

1^{er} janvier. — A l'heure qu'il est, il a complètement renoncé à l'idée de détacher sa chaîne tout seul; la multiplicité et l'insuccès de ses efforts lui ont sans doute ôté tout espoir de ce côté. Il se fâche maintenant quand on l'attache. Quand je le détache, il est tout à la joie; quand j'assujettis de nouveau sa chaîne à l'anneau du boulon, il ne se rend pas compte tout de suite de ce que je fais; mais sitôt qu'il se sent à l'attache, il se jette sur moi et me mord.

10 janv. — Étant toujours attaché au même endroit, il n'a pas l'occasion de montrer son intelligence sous un aspect

nouveau. Son affection pour ma mère a augmenté. Lorsqu'elle sort, il cesse de suite ses jeux et ses espiègleries et se met à courir en rond d'une manière fébrile, avec un petit cri d'appel très doux (qu'il ne fait jamais entendre quand elle est dans l'appartement) et des temps d'arrêt pour mieux écouter. Tant qu'elle est absente, il ne prend aucun repos, néglige tous ses amusements et ne se fâche que rarement; mais sitôt qu'elle est de retour, il reprend toutes ses habitudes, et se montre généralement plus méchant que jamais avec les autres personnes.

Il arrive souvent à ma mère de lui retirer des objets des mains, sans qu'il lui en veuille, mais il se dédommage en gratifiant quelqu'un d'autre de ses tracasseries. Je crus d'abord qu'il y avait erreur de sa part, qu'il ne pouvait se résoudre à croire que sa meilleure amie l'avait dépouillé, et pensait par conséquent que ce devait être une autre personne. Mais à force de le voir se comporter toujours de la même manière, j'ai acquis la conviction qu'il sait très bien à qui s'en prendre. On dirait qu'il trouve de bonne politique de maintenir de bonnes relations avec une personne entre toutes, et de décharger sur une autre, avec qui il s'est déjà pris de querelle, la colère qu'il éprouve en se voyant dépouillé.

Il se fâche toujours davantage quand ma mère me remet ce qu'elle lui a pris, que quand elle le garde, et c'est peut-être en partie pour cela qu'il m'en veut; il croit que c'est un triomphe pour moi d'obtenir la possession de ce qu'il convoite. De même, ma mère peut rire autant qu'elle veut; mais si je me permets la moindre hilarité, je m'attire généralement quelque projectile. Lorsque ma mère rappelle une bonne qui vient de quitter la chambre, il se met en colère contre cette dernière et la salue à son retour d'une grêle de projectiles. Quelquefois, ma mère fait semblant de gronder et de battre les domestiques, et, en pareil cas, il prend fait et cause pour elle avec une extrême vigueur; mais quand je

cherche à briguer sa sympathie par les mêmes procédés, il reste à peu près indifférent. Ma mère revient-elle après une absence, il pousse des cris de joie en entendant sa voix sur l'escalier, mais la reçoit assez tranquillement lorsqu'elle entre dans la chambre. Pendant qu'elle est dehors, il se montre aussi doux avec moi qu'avec elle. Peut-être est-il trop triste pour se mettre en colère, ou bien est-il aimable par prudence en l'absence de sa meilleure amie. Sitôt qu'elle est de retour, il reprend goût à ses jouets et redevient plus désagréable que jamais.

11 janv. — Quand il lance un projectile, il a maintenant l'habitude de grimper sur les barreaux du séchoir ; il semble qu'il ait compris que l'on ne s'inquiète guère de ce qui tombe aux pieds, et, n'étant pas assez fort pour nous jeter à la tête des objets pesants comme un tisonnier ou un marteau, il commence par grimper à la hauteur de la tête de son ennemi, ce qui lui permet de lancer son projectile plus haut et plus loin.

14 janv. — Ayant réussi aujourd'hui à s'emparer d'un balai de cheminée, il eut bientôt fait d'en dévisser le manche ; il se mit de suite à chercher la manière de le remettre en place et finit par y arriver à force de persévérance. Tout d'abord, il se trompa de bout et fit tourner le manche pendant quelque temps dans le trou du balai et dans le sens du pas de vis. Mais voyant qu'il n'obtenait aucun résultat, il changea de bout, l'ajusta à l'entrée du trou et recommença à le faire tourner. L'opération était naturellement assez difficile, car il lui fallait ses deux mains pour maintenir le manche en position et le faire pivoter sur lui-même, tandis que la longueur des crins du balai le rendait instable. Il tâchait de l'affermir avec un de ses pieds de derrière, mais, malgré cela, ce ne fut pas sans peine qu'il réussit à faire mordre la vis ; enfin, à force de constance, il en vint à bout et eut, dès lors, bientôt fait de visser le manche à fond. Ce qui me parut particulièrement remar-

quable, c'est qu'en dépit de ses nombreux échecs du début, il n'essaya pas une seule fois de tourner le manche dans le sens contraire au pas de vis. L'opération accomplie, il la répéta jusqu'à ce qu'il se fût familiarisé avec l'art de visser et de dévisser, après quoi il se mit en quête de quelque autre amusement. Il est curieux qu'il tienne tant à obtenir un résultat qui ne lui rapporte aucun avantage matériel. On dirait que le seul désir d'accomplir une tâche qu'il s'est imposée suffit pour l'encourager aux plus grands efforts. C'est là en apparence un sentiment très humain, qui ne se retrouve chez aucun autre animal, que je sache. Ce n'est pas pour se faire applaudir qu'il travaille, car il ne s'occupe pas de voir si on le regarde ; c'est tout simplement pour arriver à son but, et tant qu'il n'y est pas arrivé, il s'y acharne sans se permettre la moindre distraction.

16 janv. — Lorsqu'il est en colère, s'il n'a pour projectiles que des objets auxquels il tient, il fait force gestes comme pour vous les jeter à la tête, mais il ne s'en dessaisit pas ; au contraire, s'il a sous la main quelque vieux jouet dont il est fatigué, il n'hésite pas à vous le lancer. Il frappe les gens avec une longue canne qu'il a ; lorsqu'on est hors de portée, il en frappe le plancher de toute sa force pour montrer ses intentions. Rien de plus drôle que de le voir grimper rageusement sur le séchoir, avec son bâton qui l'embarrasse mais avec lequel il espère pouvoir frapper un bon coup une fois parvenu en haut. Le chien est trop gâté pour avoir peur du bâton s'il le voit entre nos mains ; mais quand c'est le singe qui le tient, il se montre très craintif. Le singe ne peut pas souffrir que le chien s'installe dans le fauteuil où il prend lui-même place quelquefois avec ma mère, et comme ce siège est hors du rayon de sa longe, il se sert du bâton pour faire déguerpir son rival en lui donnant des coups de pointe.

18 janv. — Il s'est mis dans une grande colère contre la bonne qui balayait l'emplacement qui lui était affecté et, à chaque coup de balai, il en saisissait le manche. Ma mère

est venue remplacer la bonne et, aussitôt, il a retrouvé sa bonne humeur et s'est mis à l'aider en rassemblant les poussières et résidus du balayage dans les coins en petits tas qu'il poussa ensuite devant le balai.

20 janv. — Ayant cassé sa chaîne, il s'élançait furieusement sur la bonne, lorsqu'il aperçut ma mère et sauta aussitôt sur ses genoux. Pendant qu'on préparait une nouvelle chaîne, il se rendit à la boîte qui contient ses noisettes ; on y range aussi différents objets, mais cela n'empêche pas qu'il la considère comme lui appartenant tout spécialement, et rien ne l'exaspère comme de voir quelqu'un l'ouvrir pour y prendre un objet, si même il a plus de noisettes qu'il n'en peut manger. Voyant qu'il cherchait à manipuler la serrure de cette boîte, je lui en donnai la clef, et pendant deux bonnes heures, il s'efforça de trouver le moyen de s'en servir. La serrure est en assez mauvais état et pour la faire jouer, il faut appuyer sur le couvercle, ce qui revient à dire qu'il n'y avait guère de chance que l'animal pût ouvrir la boîte ; mais il finit par trouver la manière d'introduire la clef et de la tourner de droite et de gauche, essayant à chaque fois de soulever le couvercle pour voir s'il avait réussi. En cela il ne faisait évidemment qu'imiter ce qu'il avait vu faire ; ce qui le prouve c'est qu'il retirait la clef de la serrure à chaque tour, et la promenait en tâtonnant tout autour du trou, comme il arrive souvent à ma mère de le faire par suite de sa mauvaise vue quand elle cherche à introduire la clef dans la serrure. Le singe pensa évidemment que ce tâtonnement est en quelque sorte essentiel à la réussite de l'opération et il n'a garde de l'omettre quoiqu'il puisse parfaitement faire entrer la clef du premier coup.

21 janv. — Je lui ai donné une cuiller en fer pour voir s'il saurait l'utiliser comme levier pour ouvrir une boîte dont le couvercle était cloué. Ma mère a en partie compromis l'expérience, en introduisant la cuiller sous le couvercle à un endroit où il y avait une ouverture. Je ne

saurais donc affirmer s'il aurait ou non franchi à la longue ce premier pas. Toujours est-il qu'une fois le manche de la cuiller engagé, il sut parfaitement s'en servir et se mit à peser de toute sa force sur l'extrémité libre, de manière à déclouer le couvercle.

22 janv. — Ma mère l'avait pris sur ses genoux pour lui laver les mains avec une petite éponge, opération qu'il adore ; mais, lorsqu'elle voulut lui laver la figure, ce fut une autre affaire. A chaque coup d'éponge, son expression témoignait d'un mécontentement croissant, si bien qu'à la fin il sauta à terre et se jeta avec fureur sur une bonne qui d'habitude jouit de ses bonnes grâces et ne faisait rien qui pût le fâcher. Du reste, le trait est caractéristique ; il cherche toujours à se venger sur autrui lorsqu'il en veut à ma mère. Pendant, ou bien après un accès de colère, il mange toujours avec voracité, et lorsque l'accès a duré quelque temps, il s'étend sur le côté ; il est probable qu'il se sent épuisé, et, à le voir, on le dirait mort.

30 janv. — Il se rend fort bien compte de la portée d'une poignée de main, et tend toujours la sienne quand il veut faire preuve d'amitié, surtout quand un de ses amis entre ou sort. Tandis qu'il s'amusait aujourd'hui avec ses jouets sans paraître se préoccuper de son entourage, ma mère se souvint soudain que c'était mon jour de naissance et accompagna ses félicitations d'une poignée de main. Le singe en conçut aussitôt un vif ressentiment contre moi, et se mit à me lancer toutes sortes de projectiles, en criant et jacassant de colère jalouse.

1^{er} février. — Le voilà maintenant installé dans la salle à manger, entre la cheminée et la croisée. Ce déménagement l'attriste, car il ne voit plus autant ma mère.

4 fév. — Sa mélancolie persiste et pourrait bien le rendre malade. Il refuse de jouer et ne fait que languir et grelotter dans un coin. Voyant qu'il paraissait avoir froid et semblait malheureux, je lui frottai les mains pour les réchauffer ; il

se laissa faire avec douceur, et je crois qu'il commence à m'aimer.

8 fév. — Depuis qu'il s'est pris d'affection pour moi, il a retrouvé sa bonne humeur. Il a l'air de m'aimer maintenant autant qu'il aimait ma mère; du moins, il accepte mes soins, souffre ma présence dans les limites de son domaine, et me permet même de lui retirer ce qu'il a entre les mains. Mais si ma mère vient le voir, il se montre indifférent à mon égard, quoique jamais hostile comme par le passé; quant aux domestiques, il leur témoigne toujours la même aversion devant ma mère.

10 fév. — Nous lui avons donné ce matin une poignée de morceaux de bois qu'il s'est amusé toute la journée à fourrer dans le feu pour les en retirer fumants et jouir de l'odeur du bois calciné. Il aime aussi à prendre des morceaux de braïse au foyer et à se les promener sur la tête et la poitrine, pour se procurer une sensation de chaleur; jamais il ne se brûle. Il se couvre également la tête de cendres chaudes. Voulant allumer un morceau de papier que je lui avais donné, mais ne pouvant pas tout à fait y arriver à cause de sa chaîne, il en fit un rouleau, de manière à pouvoir atteindre le feu, et, sitôt qu'il le vit enflammé, il le retira et le regarda brûler dans le garde-cendres avec la plus grande satisfaction. Je lui donnai ensuite un journal entier qu'il convertit en bandes, puis en rouleaux auxquels il mit le feu l'un après l'autre sans jamais se brûler.

13 fév. — Il n'est pas embarrassé pour ouvrir ou fermer les volets et semble s'en amuser. Il a également dévissé tous les boulons du garde-cendres, et démonté à côté de la cheminée, la poignée de la sonnette que maintenaient quatre vis.

15 fév. — Il m'a pris en telle amitié qu'il veut constamment me faire partager ses friandises. Cette générosité n'est pas sans avoir quelques inconvénients, comme j'en eus la preuve aujourd'hui, lorsqu'il mit dans ma main,

pendant que j'avais les yeux tournés d'un autre côté, une quantité de pain trempé dans du lait.

17 fév. — Étant à manger un morceau de pain grillé, il en offrit une portion au chien, qui l'accepta. Je crois bien qu'il avait quelque idée de pincer le chien avec l'autre main — peut-être ma présence l'en empêcha-t-elle, car il sait que le chien et moi sommes bons amis; — en tous cas ses yeux avaient une expression de malice que je n'y vois pas quand il me fait une offrande.

19 fév. — Pendant que j'étais en train de le brosser, il me prit la brosse et se montra fort peu disposé à me la rendre. Je tenais d'autant plus à une restitution, que nous avons soin maintenant de ne lui rien laisser entre les mains, de peur qu'il ne brise les carreaux des fenêtres. J'essayai de le séduire par d'autres objets, mais tout en courant après eux, il ne lâchait pas la brosse. Je finis par m'asseoir, en l'appelant doucement à moi; il vint alors tranquillement sur mes genoux et mit la brosse entre mes mains, avec l'intention bien évidente d'y renoncer plutôt que de mécontenter sa meilleure amie.

22 fév. — Il a une manière curieuse de manifester son humeur; c'est pour ainsi dire l'antithèse en action. Est-il en colère, il s'élançe en avant des quatre mains, la queue en l'air, le poil hérissé, de manière à se grossir en apparence. Veut-il, au contraire, témoigner de son affection, il s'approche lentement, le corps en forme de cercle, la tête touchant à terre, la figure en dedans, le poil lisse. Il marche sur trois mains et tend la quatrième (une de celles de devant) en avant de son corps. Il compte sur une poignée de main amicale, et lorsqu'il l'a reçue, il reprend son attitude ordinaire. Ce mode de progression, accompagné de la position de sa bouche tournée vers sa poitrine, ce qui ne lui permet pas de mordre, témoigne d'une façon incontestable de ses dispositions amicales.

En terminant la reproduction de ce journal, Romanes dit qu'il a eu maintes et maintes fois l'occasion de vérifier la plupart des observations qui y sont consignées. Il les a aussi complétées :

« M'étant procuré dans un magasin de jouets un singe assez bien réussi, je me présentai devant le véritable singe avec mon emplette en faisant mine de lui prodiguer mes caresses. Trompé par les apparences, l'animal manifesta une extrême curiosité qui tournait quelque peu à l'alarme toutes les fois que je lui tendais le jouet ; et même après qu'il m'eut vu le déposer sur la table, il eut peur d'en approcher. Il semblait bien résulter de là qu'il se fiait plutôt à ses yeux qu'à son odorat pour reconnaître un congénère.

Une autre fois que j'avais mis un miroir sur le plancher, le singe prit son image pour un autre animal. L'alarme qu'il parut ressentir tout d'abord se calma bientôt, et il s'approcha pour toucher ce nouveau compagnon. Voyant qu'il ne pouvait y parvenir, il fit plusieurs fois le tour du miroir, mais sans se fâcher. Chose curieuse, il se méprit sur sa propre image et se mit à lui faire la cour d'une façon absolument risible. Il commença par appuyer ses lèvres contre la glace, puis se dressant de toute sa hauteur sur ses jambes de derrière, il s'éloigna lentement, le dos tourné au miroir, regardant par-dessus son épaule, après quoi il se mit à se promener de long en large en se dandinant d'un air avantageux. Je remarquai par la suite les mêmes vellétés de conquête chaque fois que je mettais le miroir sur le plancher.

Dès la première fois qu'il me vit, ce singe se prit pour moi d'une affection aussi vive que pour ma mère. Mais sa manière de me souhaiter la bienvenue était toute différente. Quand ma mère rentrait dans l'appartement après une absence, il la recevait avec une joie contenue ; mais, à ma vue, ses démonstrations faisaient positivement peine à voir. Debout

sur ses jambes de derrière et tirant sur sa longe, les mains tendues vers moi, il poussait des cris avec une vigueur et sur un ton que je ne remarquai en aucune autre occasion. Il faisait en somme un tel vacarme qu'il était impossible de converser même en criant ; mais sitôt que je le prenais dans mes bras, il se calmait et me prodiguait les témoignages d'affection. Le son même de ma voix, au bas de l'escalier, était le signal de bruyantes démonstrations de sa part, si bien que lorsque je venais voir ma mère, j'avais soin de monter l'escalier en silence, à moins que je n'eusse l'intention de commencer par une visite à monsieur le singe.

Il est reconnu que les singes se montrent très capricieux dans leurs amitiés comme dans leurs aversions ; mais je n'aurais jamais cru qu'un animal pût être aussi fantasque sous ce rapport que le singe en question. Envers ma mère et moi, son empressement à témoigner son affection était positivement touchant ; en dehors de nous, il se montrait ou indifférent ou hostile. Ma sœur, à laquelle les animaux s'attachent, d'ordinaire beaucoup plus qu'à moi, déployait à son égard une patience et une bonté inépuisables, prenant en bonne part ses morsures, etc. ; et, de plus, c'était elle qui lui donnait à manger et lui fournissait la plupart de ses jouets. Mais elle avait beau être, de fait, sa meilleure amie, son affection très faible pour elle n'était guère moins remarquable que l'attachement passionné qu'il avait voué à ma mère et à moi.

Autre trait qu'il convient de relever dans la psychologie de cet animal : c'est la douceur de ses manières envers ma mère. Avec moi, comme, du reste, avec tout le monde, il se conduisait en vrai singe, avec une entière liberté d'allures ; mais pour ma mère, il avait toute la douceur d'un jeune chat : on aurait dit qu'il savait qu'à son âge et avec ses infirmités elle n'était pas en état de supporter ses façons bruyantes.

Je fis don de l'animal au jardin zoologique, vers la fin de

février, et, jusqu'à sa mort, en octobre 1881, il se souvint de moi comme au jour où il nous avait quittés. Chaque mois environ, j'allais visiter la maison des singes, et sitôt que je m'approchais de sa cage, il me reconnaissait avec une rapidité étonnante — la plupart du temps avant que je l'eusse distingué — et, courant à la grille, il me tendait les deux mains, à travers les barreaux, en exprimant la plus grande joie. Toutefois, il ne poussait aucun cri ; son esprit paraissait trop occupé par les incidents de la vie courante au milieu de ses congénères pour laisser place aux émotions intenses qu'il avait éprouvées dans le calme d'une existence solitaire. Frappé de la rapidité de discernement dont il faisait preuve en me reconnaissant, quel que fut le nombre des spectateurs autour de sa cage, je résolus de voir s'il me distinguerait au milieu de la foule compacte qui remplit la salle des singes le lundi de Pâques. L'expérience fut toute à son honneur. Quoique je me trouvasse derrière trois ou quatre rangs de spectateurs, il me reconnut presque immédiatement sans que j'eusse fait le moindre bruit pour appeler son attention et traversa sa cage en courant pour me témoigner son plaisir. Quand je m'en allai, il me suivit selon son habitude, jusqu'à l'extrémité de sa cage et y resta, m'accompagnant du regard, tant que je fus en vue.

En dernière analyse, le trait le plus remarquable de la psychologie de cet animal, le plus essentiellement distinctif quand on le compare aux autres, était à mon avis son infatigable esprit d'investigation. L'application soutenue dont fit preuve ce pauvre singe en consacrant heure sur heure à tâcher de se rendre compte, dans la mesure de son intelligence, des objets insolites qui tombaient entre ses mains, pourrait servir de leçon à plus d'un observateur superficiel. Et si l'on considère l'intensité de sa satisfaction après avoir réussi à faire quelque petite découverte, comme par exemple, le mécanisme de la vis et son étonnante puissance d'abstraction, on se trouve en présence d'un phénomène si complè-

tement unique dans le règne animal, que, pour mon compte, je l'avoue, je n'y ai ajouté foi qu'à force de le voir de mes propres yeux. Selon l'expression de ma sœur, un jour que nous le regardions s'absorber dans ses recherches au point d'oublier tout le reste, « si un singe peut en faire autant, comment s'étonner que l'homme soit un animal scientifique » !

Un autre sajou apprivoisé a été observé par M. Belt dont les observations concordent avec celles de Romanes. « Il lui arrivait de temps à autre, dit-il, de s'empêtrer dans sa chaîne en tournant autour de la perche à laquelle il était attaché, et de se débrouiller ensuite avec une grande habileté. La longueur de sa longe lui permettait de descendre plus bas que la véranda, mais non d'atteindre jusqu'à terre. S'il voyait s'approcher une couvée de jeunes canards, il usait parfois d'artifice ; d'une main il tendait un morceau de pain, et quand il avait réussi à attirer un caneton, il le saisissait et le tuait d'un coup de dent à la poitrine⁽¹⁾. Cette façon de faire

(1). On peut rapprocher ce fait du suivant, relatif à un singe dont l'espèce, malheureusement, ne m'est pas connue. Ils'agit d'un individu captif, attaché par une chaîne à une tige de bambou fichée en terre et à laquelle il était réuni par un anneau assez large et glissant facilement. Quand le singe était au sommet de la perche, où il se plaisait, les corbeaux du voisinage venaient dévorer sa nourriture, renfermée dans une écuelle. Un matin que ses ennemis avaient été particulièrement désagréables, il simula une indisposition : il ferma les yeux, laissa tomber la tête et sembla souffrir vivement. A peine sa ration habituelle fut-elle placée au pied de la perche, que les corbeaux s'y abattirent en foule et la pillèrent à qui mieux mieux. Le singe descendit alors du bambou le plus lentement possible, et comme si c'était pour lui un travail pénible. Arrivé à terre, il se roula, semblant affolé par la douleur, jusqu'à ce qu'il fût proche de l'écuelle. Dès lors, il resta immobile, comme mort : bientôt un corbeau s'approcha pour manger les derniers morceaux qui restaient ; mais à peine eut-il allongé le cou, que le singe, ressuscitant, le saisit et l'immobilisa

février, et, jusqu'à sa mort, en octobre 1881, il se souvint de moi comme au jour où il nous avait quittés. Chaque mois environ, j'allais visiter la maison des singes, et sitôt que je m'approchais de sa cage, il me reconnaissait avec une rapidité étonnante — la plupart du temps avant que je l'eusse distingué — et, courant à la grille, il me tendait les deux mains, à travers les barreaux, en exprimant la plus grande joie. Toutefois, il ne poussait aucun cri ; son esprit paraissait trop occupé par les incidents de la vie courante au milieu de ses congénères pour laisser place aux émotions intenses qu'il avait éprouvées dans le calme d'une existence solitaire. Frappé de la rapidité de discernement dont il faisait preuve en me reconnaissant, quel que fut le nombre des spectateurs autour de sa cage, je résolus de voir s'il me distinguerait au milieu de la foule compacte qui remplit la salle des singes le lundi de Pâques. L'expérience fut toute à son honneur. Quoique je me trouvasse derrière trois ou quatre rangs de spectateurs, il me reconnut presque immédiatement sans que j'eusse fait le moindre bruit pour appeler son attention et traversa sa cage en courant pour me témoigner son plaisir. Quand je m'en allai, il me suivit selon son habitude, jusqu'à l'extrémité de sa cage et y resta, m'accompagnant du regard, tant que je fus en vue.

En dernière analyse, le trait le plus remarquable de la psychologie de cet animal, le plus essentiellement distinctif quand on le compare aux autres, était à mon avis son infatigable esprit d'investigation. L'application soutenue dont fit preuve ce pauvre singe en consacrant heure sur heure à tâcher de se rendre compte, dans la mesure de son intelligence, des objets insolites qui tombaient entre ses mains, pourrait servir de leçon à plus d'un observateur superficiel. Et si l'on considère l'intensité de sa satisfaction après avoir réussi à faire quelque petite découverte, comme par exemple, le mécanisme de la vis et son étonnante puissance d'abstraction, on se trouve en présence d'un phénomène si complè-

tement unique dans le règne animal, que, pour mon compte, je l'avoue, je n'y ai ajouté foi qu'à force de le voir de mes propres yeux. Selon l'expression de ma sœur, un jour que nous le regardions s'absorber dans ses recherches au point d'oublier tout le reste, « si un singe peut en faire autant, comment s'étonner que l'homme soit un animal scientifique » !

Un autre sajou apprivoisé a été observé par M. Belt dont les observations concordent avec celles de Romanes. « Il lui arrivait de temps à autre, dit-il, de s'empêtrer dans sa chaîne en tournant autour de la perche à laquelle il était attaché, et de se débrouiller ensuite avec une grande habileté. La longueur de sa longe lui permettait de descendre plus bas que la véranda, mais non d'atteindre jusqu'à terre. S'il voyait s'approcher une couvée de jeunes canards, il usait parfois d'artifice ; d'une main il tendait un morceau de pain, et quand il avait réussi à attirer un caneton, il le saisissait et le tuait d'un coup de dent à la poitrine⁽¹⁾. Cette façon de faire

(1). On peut rapprocher ce fait du suivant, relatif à un singe dont l'espèce, malheureusement, ne m'est pas connue. Il s'agit d'un individu captif, attaché par une chaîne à une tige de bambou fichée en terre et à laquelle il était réuni par un anneau assez large et glissant facilement. Quand le singe était au sommet de la perche, où il se plaisait, les corbeaux du voisinage venaient dévorer sa nourriture, renfermée dans une écuelle. Un matin que ses ennemis avaient été particulièrement désagréables, il simula une indisposition : il ferma les yeux, laissa tomber la tête et sembla souffrir vivement. A peine sa ration habituelle fut-elle placée au pied de la perche, que les corbeaux s'y abattirent en foule et la pillèrent à qui mieux mieux. Le singe descendit alors du bambou le plus lentement possible, et comme si c'était pour lui un travail pénible. Arrivé à terre, il se roula, semblant affolé par la douleur, jusqu'à ce qu'il fût proche de l'écuelle. Dès lors, il resta immobile, comme mort : bientôt un corbeau s'approcha pour manger les derniers morceaux qui restaient ; mais à peine eut-il allongé le cou, que le singe, ressuscitant, le saisit et l'immobilisa

causait un tel tumulte parmi les volatiles que nous en étions bientôt avertis et courions à la rescousse, armés d'une verge pour châtier *Maitre Mickey* (nom que nous donnions au singe); grâce à cette discipline il finit par se guérir de son goût meurtrier. Un jour que je le fouettais et qu'à chaque coup de verge je lui disais de prendre le caneton mort que je lui tenais devant les yeux, quel ne fut pas mon étonnement de

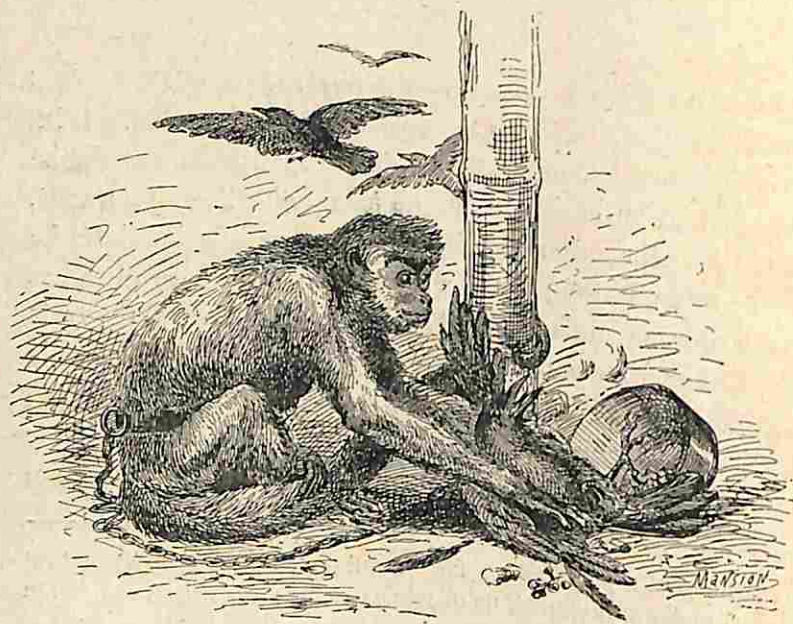


FIG. 32. — ... Le singe ressuscitant, le saisit et l'immobilisa.

le voir à la fin m'obéir et prendre sa victime d'une main tremblante! Quand il ne pouvait pas atteindre quelque objet, il cherchait à s'aider d'un bâton ou quelquefois d'une balançoire que j'avais fait établir pour les enfants et dont il se servait lui-même à l'occasion. C'est ainsi qu'un jour il réussit à faire tomber à portée de ses mains des peaux d'oiseaux

(fig. 32). Sa capture une fois faite, il se mit en devoir de plumer l'oiseau tout vivant. Quand il ne resta plus que les plumes des ailes et de la queue, il le jeta en l'air. Les corbeaux vinrent tuer leur compagnon à coups de bec et ne reparurent plus.

que je croyais avoir mises à sécher hors de son atteinte; l'ingénieux animal lança la balançoire vers la chaise sur laquelle j'avais posé les peaux et réussit à les décrocher au retour de l'escarpolette. Il se procura également par le même moyen une gelée que l'on avait mise à refroidir. Il y avait quelque chose de très humain dans ses façons. Lorsqu'on s'approchait de lui pour le caresser, il ne manquait jamais d'en profiter pour vous vider vos poches. S'il y trouvait des lettres, il avait bientôt fait de les retirer de leurs enveloppes.»

XIV

Les parents pauvres.

L'OUISTITI

Chez les hommes, dans beaucoup de familles, il y a des « parents pauvres » c'est-à-dire qui n'ont pas pu s'élever au

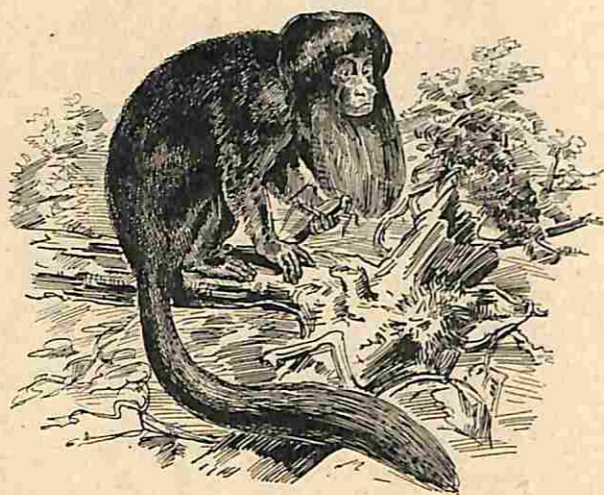


FIG. 33. — Saki Satan.

niveau de leurs frères, sœurs, cousins ou cousines. Je me suis laissé dire qu'on les tolère seulement parce que l'on ne peut guère faire autrement, mais on les regarde toujours un peu comme des intrus faisant tache dans la communauté.

De même, chez les bêtes, en « queue » de chaque groupe, les naturalistes sont presque toujours amenés à décrire des êtres qui sont comme les types dégradés des représentants authentiques de l'ensemble. Ce sont leurs « parents pauvres » ; la nature n'a pas su les élever au degré d'intelligence ou à la perfection corporelle des autres.

C'est ce qui arrive notamment chez les singes. Après avoir parlé des types normaux, nous devons décrire quelques individus qui les rappellent de très loin : leur physionomie est à peine celle d'un singe, leur intelligence médiocre. Pour la plupart, ce sont des êtres nocturnes qui passent toute la journée endormis comme des marmottes.

Les *sakis* par exemple, donnent plutôt l'impression de quadrupèdes que de quadrumanes ; on les appelle d'ailleurs des *singes-renards*. L'une des plus curieuses espèces est le *saki satan* (fig. 33), dont les joues et le menton portent une épaisse barbe noire ; il se montre seulement au crépuscule et pousse alors des cris qui portent très loin.

Le *nyctipithèque douroucouli* (fig. 34) est encore plus nocturne. La clarté du jour le fait véritablement souffrir et ses yeux démesurés indiquent bien un animal habitué à vivre dans une demi-obscurité. « A Ascunda, raconte Schomburgk, j'ai appris à connaître un des animaux les plus remarquables de la Guyane, le singe de nuit ou le douroucouli des Indiens, il vivait à l'état domestique ; j'en ai vu un second plus tard. C'est un charmant petit être, fuyant le jour comme les hiboux et les chauves-souris. Sa petite tête ronde, ses gros yeux jaunes, ses petites oreilles courtes lui donnent une physionomie bouffonne. Ses mouvements craintifs et désespérés

excitent la pitié. Pendant le jour, le douroucouli est aveugle et tâtonne comme une personne privée de la vue, saisissant



FIG. 34. — Nyctipithèque douroucouli.

le premier objet opaque qui lui tombe sous la main, pour s'en couvrir les yeux et se protéger contre l'impression douloureuse de la lumière. Le coin le plus obscur de sa cabane lui sert de refuge, il y passe la journée à dormir, et son sommeil est si dur qu'on ne peut l'en tirer qu'à force de coups. Mais dès que la nuit est arrivée, le dormeur sort de sa cachette et devient l'animal le plus gai qu'il soit possible de voir. Il se promène d'un hamac à l'autre, lèche la main et la figure des personnes qui y dorment, grimpe sur toutes

les poutres, et fait tomber tout ce qui n'est pas solidement fixé. Ses jambes postérieures étant plus longues que celles de devant, le douroucouli doit être compté parmi les meilleurs sauteurs. Souvent il se livre à tous ses ébats sous la table ; il grimpe alors le long des jambes des convives, mais dès qu'il aperçoit la lumière de la bougie placée sur la table il bondit en arrière, comme si un serpent l'avait piqué. Ses yeux sont plus brillants dans l'obscurité que ceux du chat. Quoique le douroucouli se contente de toute espèce de nourriture, comme les autres singes, il paraît avoir un faible pour les petits oiseaux. Si on le voit rarement, c'est qu'il ne sort que la nuit et qu'il habite les fourrés les plus épais. »

Citons enfin l'*ouistiti* (fig. 35), qui n'est plus singe du tout : n'étaient quelques détails de son anatomie, on le placerait à côté des écureuils. Ce n'en est pas moins un charmant animal, à la queue longue et touffue et aux oreilles garnies de pinceaux de poils. On le trouve dans les régions moyennes de la côte orientale du Brésil, où il se promène sans cesse sur les branches des arbres et ne descend presque jamais à terre.

On apporte souvent en Europe des ouistitis, que beaucoup de personnes se plaisent à élever chez elles. Frédéric Cuvier a publié sur ces animaux quelques observations intéressantes : « L'ouistiti, dit-il, comme tous les autres singes à longue queue de l'Amérique, est bien moins singe que les grandes espèces. Il saute et grimpe très rapidement lorsqu'il veut, mais il n'est pas dans une agitation continue comme les autres singes ; il se montre souvent très calme, et lorsqu'il est rassasié ou qu'il veut jouir des rayons du soleil, il reste fréquemment des heures entières suspendu aux barres de sa cage, en compagnie de ses camarades. Il grimpe dans tous les sens, souvent la tête en bas, et garde

toujours un air flegmatique ; il se suspend quelquefois par les pieds de derrière, d'autres fois il s'étend comme un pares-



FIG. 35. — Ouistiti.

seux, en se tenant par les membres antérieurs. Pendant les beaux jours, ceux que l'on retient captifs se couchent au soleil ou se suspendent aux barreaux de leur cage et se nettoient réciproquement à la manière des autres singes, avec les pattes antérieures et les dents. Ils font alors entendre un faible gazouillement et une espèce de gémissement ; c'est le même gémissement qu'ils poussent lorsque, le soir, à six heures précises, ils se retirent dans une annexe garnie de paille, de leur cage : ils y restent jusqu'au lendemain matin à six ou sept heures. De temps à autre cependant, l'un d'eux sort pour ne pas salir son gîte ; le reste de la journée ils sont très gais, se livrent à toutes sortes de mouvements dans leur étroite prison et crient souvent. Par instants ils font entendre un cri plus fort que leurs gémissements ordinaires et rappelant beaucoup le nom d'*ouistiti*, qu'on leur a donné pour cette raison ; ils le répètent plusieurs fois de suite lorsqu'ils sont à la recherche de leur nourriture. Quand ils font la sieste ou se chauffent au soleil, les vieux poussent souvent un sifflement prolongé, très aigu et très désagréable, en ouvrant largement leur gosier ; il est alors impossible de les faire taire. S'ils aperçoivent quelque chose d'extraordinaire, par exemple des chiens ou des corneilles, ils font entendre un caquetage analogue à celui de la pie, en balançant la partie supérieure du tronc et la tête,

seux, en se tenant par les membres antérieurs. Pendant les beaux jours, ceux que l'on retient captifs se couchent au soleil ou se suspendent aux barreaux de leur cage et se nettoient réciproquement à la manière des autres singes, avec les pattes antérieures et les dents. Ils font alors entendre un faible gazouillement et une espèce de gémissement ; c'est le

comme un homme qui épie quelqu'un et cherche à adapter sa vue à la distance.

Les vieux mâles se mettaient à grommeler et à grogner lorsqu'on les excitait ou qu'on leur montrait, sans le leur donner, un objet qui leur plaisait. Ils allongeaient le visage comme tous les autres singes en colère, bredouillaient d'une manière extraordinaire et cherchaient à griffer leurs adversaires avec leurs griffes antérieures ; ils s'effrayaient beaucoup si on saisissait leur patte et qu'on la retint hors de la cage. Les petits de l'année même grognaient presque autant que les vieux lorsqu'ils se disputaient quelques friandises, ou les disputaient à leurs parents, qui, alors, miaulaient comme de jeunes chats.

Ces singes prenaient toute leur nourriture avec la bouche, et quand ils étaient obligés de passer leurs pattes entre les barreaux de la cage pour saisir quelque chose, ils le faisaient très gauchement parce que leur pouce antérieur n'est presque pas opposable. Lorsqu'ils ne pouvaient pas avaler en une seule fois les morceaux qu'on leur donnait, ils les prenaient avec les doigts serrés contre la paume de la main comme les écureuils et non avec le pouce ; les pattes de derrière sont, au contraire, munies d'un pouce protégé par un ongle qui leur permet de tout tenir. Pour boire, ils s'asseyaient sur les quatre pattes en allongeant ou en contractant leur corps, et léchaient l'eau comme les chats, ou l'aspiraient en y plongeant les lèvres. Ils mangeaient de la même manière le pain trempé qu'on ajoutait à leur lait, comme nourriture ordinaire. Ils aimaient beaucoup le sucre et le rongeaient encore assez rapidement avec leurs dents émoussées, bien qu'ordinairement ils ne puissent mordre très fort et parviennent à peine à entamer la peau. Ils étaient très avides de mouches, de papillons et d'araignées. Ils mangeaient tous les autres aliments avec sobriété ; cependant, certains d'entre eux recherchaient des mets que d'autres ne pouvaient manger. Une femelle née et élevée à Saint-

Pétersbourg, ne voulait pas goûter des mets que d'autres trouvaient bons.

On aurait pu croire ces enfants de l'Amérique plus frileux qu'ils ne le sont en réalité. Pendant les froides journées d'automne ils restaient avec moi dans une chambre dont la température était toujours voisine de zéro. Il est vrai qu'ils cherchaient alors à se réchauffer au soleil ou se rapprochaient le plus possible d'un réchaud allumé, auprès duquel ils passaient des heures entières, suspendus à leur cage. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est, qu'en été, ils paraissaient souffrir des fortes chaleurs de Saint-Pétersbourg. Leur maître m'a assuré qu'il les a souvent vus tomber sur le sol en proie à des convulsions nerveuses, pendant les chaudes journées de l'été, ce qui ne leur arrivait que très rarement aux autres époques de l'année. Lorsque l'un d'eux tombait ainsi malade, les autres s'empressaient autour de lui, et il était vraiment touchant de les voir lui prodiguer des soins. »

Les ouistitis sont très méfiants : tout ce qui ne leur est pas familier excite leur crainte et la vue seule d'une guêpe au vol suffit à les effrayer. On ne cite d'eux aucun trait d'intelligence et l'on peut dire que les ouistitis sont les caricatures des singes comme ceux-ci sont les caricatures de l'homme.

Classification des Singes

Classification des Singes

FAMILLES		ESPÈCES PRINCIPALES		
		GENRES	NOMS FRANÇAIS	NOMS LATINS
Singes de l'ancien monde.	Anthropomorphes.	Orang.	Orang-outan	<i>Simia satyrus.</i>
		Chimpanzé.	Chimpanzé commun	<i>Anthropopithecus troglodytes.</i>
			Chimpanzé tségo	<i>Anthropopithecus tschego.</i>
		Gorille.	Gorille	<i>Gorilla gina.</i>
		Gibbon.	Gibbon siamang	<i>Hylobates syndactylus.</i>
			Gibbon agile	<i>Hylobates agilis.</i>
			Gibbon à mains blanches	<i>Hylobates lar.</i>
			Gibbon houlock	<i>Hylobates hoolock.</i>
			Gibbon cendré	<i>Hylobates leuciscus.</i>
		Semnopithèque.	Houlman ou Entelle	<i>Semnopithecus entellus.</i>
Semnopithèque de l'Himalaya	<i>Semnopithecus schistaceus.</i>			
Semnopithèque douce	<i>Semnopithecus nemaeus.</i>			
Semnopithèque de Phayre	<i>Semnopithecus Phayrei.</i>			
Semnopithèque des Nilagoris	<i>Semnopithecus johni.</i>			
Rhinopithèque.	Semnopithèque ourson	<i>Semnopithecus ursinus.</i>		
	Budeng noir	<i>Semnopithecus maurus.</i>		
Rhinopithèque.	Rhinopithèque de Roxellane	<i>Rhinopithecus Roxellana.</i>		
Semnopithécidés.	Nasique.	Nasique	<i>Narvalis larvatus.</i>	
	Colobe.	Colobe guéréza	<i>Colobus guereza.</i>	
		Colobe à camail	<i>Colobus polycomus.</i>	
		Colobe ourson	<i>Colobus ursinus.</i>	
		Colobe à fourrure	<i>Colobus vellerosus.</i>	
		Colobe satan	<i>Colobus satanas.</i>	
		Colobe ferrugineux	<i>Colobus ferrugineus.</i>	
		Colobe fuligineux	<i>Colobus fuliginosus.</i>	
		Colobe à huppe	<i>Colobus cristatus.</i>	
		Colobe de Zanzibar	<i>Colobus kirki.</i>	
		Cercopithèque Diane	<i>Cercopithecus Diana.</i>	
	Cercopithèque de Brazza	<i>Cercopithecus Brazza.</i>		
	Cercopithèque de Saba	<i>Cercopithecus Sabæus.</i>		
	Cercopithèque callitriche	<i>Cercopithecus callitrichus.</i>		
	Cercopithèque vervet	<i>Cercopithecus pygerythrus.</i>		
Cercopithèque patas	<i>Cercopithecus patas.</i>			
Cercopithèque nisas	<i>Cercopithecus pyrrhonotus.</i>			
Cercopithèque mone	<i>Cercopithecus mona.</i>			
Moustac	<i>Cercopithecus cephus.</i>			
Talapoin	<i>Cercopithecus talaponi.</i>			

FAMILLES		ESPÈCES PRINCIPALES		
		GENRES	NOMS FRANÇAIS	NOMS LATINS
Singes de l'ancien monde (Suite).	Semnopithécidés (Suite.)	Mangabey.	Mangabey enfumé	<i>Cercocebus fuliginosus.</i>
		Macaque.	Macaque commun ou Bonnet chinois	<i>Macacus sinicus.</i>
			Macaque couronné	<i>Macacus pileatus.</i>
			Macaque de Buffon	<i>Macacus cynomolgus.</i>
			Ouanderou	<i>Macacus silenus.</i>
			Macaque maimon	<i>Macacus nemestrinus.</i>
			Rhésus	<i>Macacus rhesus.</i>
		Macaque de l'Assam	<i>Macacus Assamensis.</i>	
		Macaque du Thibet	<i>Macacus thibetanus.</i>	
		Macaque à face rouge	<i>Macacus fuscatus.</i>	
Macaque maure	<i>Macacus maurus.</i>			
Magot.	Magot commun	<i>Pithecus inuus.</i>		
Cynopithèque.	Cynopithèque nègre	<i>Cynopithecus niger.</i>		
Théropithèque.	Théropithèque gélada	<i>Theropithecus gelada.</i>		
Papion ou Cynocéphale.	Hamadryas	<i>Papion hamadryas</i>		
	Babouin	<i>Papion babuin.</i>		
	Papion sphinx	<i>Papion sphinx.</i>		
	Papion anubis	<i>Papion anubis.</i>		
	Papion chacma	<i>Papion porcarius.</i>		
Hurleur.	Mandrill	<i>Papion maimon.</i>		
	Drill	<i>Papion leucophæus.</i>		
	Hurleur roux	<i>Mycetes seniculus.</i>		
Brachytèle.	Hurleur noir	<i>Mycetes nigra.</i>		
	Hurleur à manteau	<i>Mycetes palliata.</i>		
	Brachytèle arachnoïde	<i>Brachytelus arachnoïdes.</i>		
A tête.	Atèle coaita	<i>Ateles paniscus.</i>		
	Atèle belzébuth	<i>Ateles belzébuth.</i>		
Lagothriche.	Lagothriche de Humboldt	<i>Lagothrix Humboldti.</i>		
Sajou.	Saï ou Capucin	<i>Cebus capucinus.</i>		
	Sajou brun	<i>Cebus fatuellus.</i>		
	Sajou à gorge blanche	<i>Cebus hypoleucus.</i>		
Saki.	Saki à tête blanche	<i>Pithecia leucocephala.</i>		
	Saki satan	<i>Pithecia satanas.</i>		
	Saki capucin	<i>Pithecia chiropotes.</i>		
	Saki moine	<i>Pithecia monachus.</i>		
Brachyure.	Ouakari chauve	<i>Brachyurus calvus.</i>		
	Ouakari rubicond	<i>Brachyurus rubicundus.</i>		
Callitriche.	Callitriche à collier	<i>Callithrix torquata.</i>		
Saïmiri.	Saïmiri commun	<i>Chrysothrix sciurea.</i>		
Douroucouli ou Nyctipithèque.	Douroucouli commun	<i>Nyctipithecus trivirgatus.</i>		
	Nyctipithèque d'Azara	<i>Nyctipithecus Azara.</i>		
Hapalidés.	Ouistiti.	Ouistiti commun	<i>Harpalè jacchus.</i>	
	Ouistiti à camail	<i>Harpalè humeralifer.</i>		
Tamarin.	Tamarin pinche	<i>Midas cædipus.</i>		
	Tamarin rosalia	<i>Midas rosalia.</i>		
	Tamarin nègre	<i>Midas ursulus.</i>		

Classification des Singes

		ESPÈCES PRINCIPALES	
FAMILLES		GENRES	NOMS LATINS
		NOMS FRANÇAIS	
Singes de l'ancien monde.	Anthropomorphes.	Orang.	Orang-outan. <i>Simia satyrus.</i>
		Chimpanzé.	Chimpanzé commun <i>Anthropopithecus troglodytes.</i>
			Chimpanzé tségo <i>Anthropopithecus tschego.</i>
		Gorille.	Gorille. <i>Gorilla gina.</i>
		Gibbon.	Gibbon siamang <i>Hyllobates syndactylus.</i>
	Gibbon agile <i>Hyllobates agilis.</i>		
	Gibbon à mains blanches <i>Hyllobates lar.</i>		
	Singes de l'ancien monde.	Semnopithécidés.	Gibbon houlock <i>Hyllobates hoolock.</i>
			Gibbon cendré <i>Hyllobates leuciscus.</i>
			Houlman ou Entelle <i>Semnopithecus entellus.</i>
Semnopithèque de l'Himalaya <i>Semnopithecus schistaceus.</i>			
Semnopithèque douce <i>Semnopithecus nemæus.</i>			
Semnopithèque.		Semnopithèque de Phayre <i>Semnopithecus Phayrei.</i>	
		Semnopithèque des Nilagoris <i>Semnopithecus johni.</i>	
		Semnopithèque ourson <i>Semnopithecus ursinus.</i>	
		Budeng noir <i>Semnopithecus maurus.</i>	
		Rhinopithèque.	Rhinopithèque de Roxellane. <i>Rhinopithecus roxellana.</i>
Singes de l'ancien monde.	Semnopithécidés.	Nasique.	Nasique. <i>Narvalis larvatus.</i>
		Colobe.	Colobe guéréza <i>Colobus guereza.</i>
			Colobe à camail <i>Colobus polycomus.</i>
			Colobe ourson <i>Colobus ursinus.</i>
			Colobe à fourrure <i>Colobus vellerosus.</i>
	Colobe satan <i>Colobus satanas.</i>		
	Cercopithèque.	Colobe ferrugineux <i>Colobus ferrugineus.</i>	
		Colobe fuligineux <i>Colobus fuliginosus.</i>	
		Colobe à huppe <i>Colobus cristatus.</i>	
		Colobe de Zanzibar <i>Colobus kirki.</i>	
Cercopithèque Diane <i>Cercopithecus Diana.</i>			
Singes de l'ancien monde.	Cercopithèque.	Cercopithèque de Brazza <i>Cercopithecus Brazza.</i>	
		Cercopithèque de Saba <i>Cercopithecus Sabæus.</i>	
		Cercopithèque callitriche <i>Cercopithecus callitrichus.</i>	
		Cercopithèque vervet <i>Cercopithecus pygerythrus.</i>	
		Cercopithèque patas <i>Cercopithecus patas.</i>	
	Cercopithèque.	Cercopithèque niskas <i>Cercopithecus pyrrhonotus.</i>	
		Cercopithèque mone <i>Cercopithecus mona.</i>	
		Moustac <i>Cercopithecus cephus.</i>	
		Talapoin <i>Cercopithecus talaponi.</i>	

ESPÈCES PRINCIPALES

		GENRES	NOMS FRANÇAIS	NOMS LATINS	
Singes de l'ancien monde (Suite).	Semnopithécidés (Suite.)	Mangabey.	Mangabey enfumé.	<i>Cercocebus fuliginosus.</i>	
		Macaque.	Macaque commun ou Bonnet chinois.	<i>Macacus sinicus.</i>	
			Macaque couronné	<i>Macacus pileatus.</i>	
			Macaque de Buffon	<i>Macacus cynomolgus.</i>	
			Ouanderou	<i>Macacus silenus.</i>	
	Singes de l'ancien monde (Suite).	Macaque.	Macaque maimon.	<i>Macacus nemestrinus.</i>	
			Rhésus.	<i>Macacus rhesus.</i>	
		Magot.	Macaque de l'Assam.	<i>Macacus Assamensis.</i>	
			Macaque du Thibet.	<i>Macacus thibetanus.</i>	
			Macaque à face rouge.	<i>Macacus fuscatus.</i>	
Singes de l'ancien monde (Suite).	Semnopithécidés (Suite.)	Macaque maure	<i>Macacus maurus.</i>		
		Cynopithèque.	Magot commun.	<i>Pithecus innus.</i>	
		Théropithèque.	Cynopithèque nègre	<i>Cynopithecus niger.</i>	
			Théropithèque gélada	<i>Theropithecus gelada.</i>	
		Singes de l'ancien monde (Suite).	Semnopithécidés (Suite.)	Papion ou Cynocéphale.	Hamadryas.
	Babouin			<i>Papion babuin.</i>	
	Papion sphinx			<i>Papion sphinx.</i>	
	Papion anubis			<i>Papion anubis.</i>	
	Papion chacma			<i>Papion porcarius.</i>	
	Singes de l'ancien monde (Suite).	Semnopithécidés (Suite.)	Mandrill	<i>Papion maimon.</i>	
Drill			<i>Papion leucophaeus.</i>		
Hurlleur.			Hurlleur roux.	<i>Mycetes seniculus.</i>	
			Hurlleur noir	<i>Mycetes nigra.</i>	
			Hurlleur à manteau	<i>Mycetes palliata.</i>	
Singes de l'ancien monde (Suite).		Semnopithécidés (Suite.)	Brachytèle.	Brachytèle arachnoïde.	<i>Brachytelus arachnoïdes.</i>
			A tête	Atèle coaita	<i>Ateles paniscus.</i>
				Atèle belzébuth	<i>Ateles belzébuth.</i>
			Lagothriche.	Lagothriche de Humboldt.	<i>Lagothrix Humboldtii.</i>
			Singes du nouveau monde.	Cébidés.	Sajou.
Sajou.	Sajou brun	<i>Cebus fatuellus.</i>			
	Sajou à gorge blanche	<i>Cebus hypoleucus.</i>			
Saki.	Saki à tête blanche	<i>Pithecia leucocephala.</i>			
	Saki satan	<i>Pithecia satanas.</i>			
	Saki capucin	<i>Pithecia chiropotes.</i>			
Singes du nouveau monde.	Cébidés.	Saki moine		<i>Pithecia monachus.</i>	
		Brachyure.		Ouakari chauve.	<i>Brachyurus calvus.</i>
				Ouakari rubicond	<i>Brachyurus rubicundus.</i>
		Callitriche.		Callitriche à collier	<i>Callithrix torquata.</i>
			Saïmiri.	Saïmiri commun	<i>Chrysothrix sciurea.</i>
Singes du nouveau monde.	Hapalidés.	Douroucouli ou Nyctipithèque.	Douroucouli commun.	<i>Nyctipithecus trivirgatus.</i>	
		Ouistiti.	Nyctipithèque d'Azara.	<i>Nyctipithecus Azara.</i>	
			Ouistiti commun	<i>Harpalè jacchus.</i>	
		Tamarin.	Ouistiti à camail	<i>Harpalè humeralifer.</i>	
			Tamarin pinche	<i>Midas edipus.</i>	
	Tamarin rosalia		<i>Midas rosalia.</i>		
	Singes du nouveau monde.	Hapalidés.	Tamarin nègre	<i>Midas ursulus.</i>	

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	Pages. vii
------------------------	---------------

LIVRE PREMIER

Les Singes de l'Ancien Monde.

I. A tout Seigneur, tout honneur	4
II. L'homme des bois.	25
III. Un être pas commode	57
IV. Des adorateurs du soleil.	76
V. Un demi-dieu.	87
VI. Nez court et long nez	95
VII. Les plus mignons des singes	99
VIII. Toutes sortes de queues	118
IX. Un habitant de la vieille Europe	128
X. Les Singes-caniches	133

LIVRE SECOND

Les Singes du Nouveau Monde.

XI. Voix de stentor	167
XII. Les Singes-araignées.	172
XIII. Les Singes-pleureurs.	181
XIV. Les parents pauvres	208
CLASSIFICATION DES SINGES.	216

EXTRAIT DU CATALOGUE

de la

Librairie VUIBERT et NONY

63, Boulevard Saint-Germain, PARIS, 5^e.

Ouvrages classiques de M. Henri COUPIN :

Précis de Botanique moderne pour la préparation au Brevet élémentaire (Aspirants et Aspirantes). — Vol. 18/12^{cm}, cart. toile. . . . 4 fr. 25

Précis de Zoologie, pour la préparation au Brevet. . . . (Sous presse).

Précis de Géologie, — id. — (Sous presse).

Lectures Zoologiques, à l'usage des élèves des lycées, des écoles primaires supérieures, des écoles normales et des écoles d'agriculture. — Un volume 23/15^{cm} de 298 pages et 100 gravures, relié toile . . . 2 fr. 50

Lectures Botaniques. — Vol. 23/15^{cm}, illust. (Sous presse.)

Lectures Géologiques. — Vol. 23/15^{cm}, illust. (En prépar.)

Nouveautés Décembre 1906 :

TOM TIT

Les Bons Jeudis

Un joli volume 23/15^{cm}, illustré de nombreuses gravures et orné d'une aquarelle de M. HENRIQUEZ.

Broché 2 fr. »

Relié cuir souple maroquiné, titres or, tête dorée. 4 fr. 50

Relié, dos et coins maroquin, titres or, tête dorée. 5 fr. 50

E. FOURREY

Curiosités Géométriques

Un volume 22/14^{cm}, illustré de nombreuses gravures, titre rouge et noir.

Du même auteur :

3^e ÉDITION

Récréations Arithmétiques

Un beau volume 22/14^{cm}, illustré de 106 gravures, titre rouge et noir.

Chacun de ces deux volumes :

Broché 3 fr. 50

Relié percaline, titres or, tête dorée 5 fr. »

Relié, dos et coins maroquin, tête dorée. 7 fr. »

Librairie VUIBERT et NONY, 63, boulevard Saint-Germain, Paris, 5^e.

VULGARISATION ET LECTURES SCIENTIFIQUES

Collection [31/21^{cm}], titre rouge et noir, illustrée :

Chaque vol. broché 10 fr. »
Relié toile, fers spéciaux, tranches dorées 14 fr. »
Relié, dos et coins maroquin, tête dorée 18 fr. »

La Navigation sous-marine

par G. L. PESCE, Ingénieur.

Un superbe volume, illustré de magnifiques gravures.

Paul DOUMER

2^e ÉDITION

L'Indo-Chine française (SOUVENIRS)

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Un superbe volume de 428 pages, orné de 173 illustrations par G. Fraipont, d'après ses croquis pris sur place, complété par différentes cartes, dont une en couleurs de l'Indo-Chine, et enrichi d'un magnifique portrait de l'auteur.

La Navigation aérienne (2^e ÉDITION)

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

par J. LECORNU, Ingénieur, Membre de la Société française de Navigation aérienne.

Les Entrailles de la Terre (3^e ÉDITION)

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

par E. CAUSTIER

L'Or (Ouvrage couronné par l'Académie française), par H. HAUSER, professeur à l'Université de Dijon, volume illustré de 300 gravures.

A Travers l'Électricité (4^e ÉDITION)
par Georges DARY

Volume illustré de 377 belles gravures.

Paul DOUMER

Livre de mes Fils

(L'Homme — La Famille — Le Citoyen — La Patrie)

Volume 20/13^{cm}, de 344 pages, magnifiquement imprimé en caractère Garamond.

Broché 3 fr. »
Relié à l'anglaise, titre or 4 fr. »
Relié, dos maroquin, tête dorée 6 fr. »

Librairie VUIBERT et NONY, 63, boulevard Saint-Germain, PARIS, 5^e.

Récréations et Lectures scientifiques :

LA VIE ET LES TRAVAUX DES SAVANTS MODERNES, d'après les documents académiques, par A. REBIÈRE. 2^e édition revue et augmentée par E. GOURSAT, professeur à la Sorbonne. — Un beau vol. 22×14^{cm}, avec portraits.

PAGES CHOISIES DES SAVANTS MODERNES extraites de leurs œuvres, par A. REBIÈRE. — Un très fort volume 22×14^{cm}, de 628 pages, imprimé sur beau papier et orné de portraits.

MATHÉMATIQUES ET MATHÉMATICIENS, par A. REBIÈRE. — 3^e édition. — Un beau vol. 22×14^{cm}, de 556 pages.

LES FEMMES DANS LA SCIENCE, par A. REBIÈRE. — 2^e édition, ornée de portraits, autographes et fac-similés.

Chaque volume de cette collection, broché titre rouge et noir . . . 5 fr. »
Relié demi-chagrin, coins, tête dorée 8 fr. 50
Les 4 volumes, pris ensemble, reliés 30 fr. »

Les Cerfs-Volants

Par J. Lecornu, membre de la Société de navigation aérienne. — Un volume 22×14^{cm}, illustré, titre rouge et noir, broché 3 fr. 50
Relié percaline, titre or, tête dorée 5 fr. »
Relié, dos et coins maroquin, tête dorée 7 fr. »

Histoire abrégée de la Musique

Par Henry Boyer. — Volume 18×12^{cm}, broché 1 fr. 50
Relié cuir rouge, souple, coins arrondis, tête dorée 3 fr. »

Le Dessin de Paysage

ÉTUDIÉ D'APRÈS NATURE

Par Hector Guiot, Peintre d'histoire, et J. Pillet, Professeur à l'École des Beaux-Arts, 6^e édition. — Un album 18×28^{cm}, avec 60 col. de texte, 36 fig. théoriques, 80 motifs divers et 33 gr. planches d'ensemble, cart. . . . 3 fr. »
Relié demi-marquin, coins, tête dorée 6 fr. »

Une page d'Histoire du XIX^e siècle :

Pasteur (L'ŒUVRE, L'HOMME, LE SAVANT.)

Par V. Fraïtot, Principal de Collège. — Volume illustré de 40 gravures.

Relié toile, tête dorée 2 fr. 50
Relié genre amateur, tête dorée, dos et coins percaline 4 fr. »

Librairie VUIBERT et NONY, 63, boulevard Saint-Germain, PARIS, 5^e.

Récits pour les Enfants

par M^{me} A. BROCCA

2^e ÉDITION

Perles Noires | Flocons de Neige

Traduit de l'italien par CL. ALIBERT

Traduit de l'italien par LA BARRE

Chaque volume 23x15cm, illustré par François COURBOIN et orné d'une belle aquarelle.

Edition sur papier d'Arches à la forme, broché 4 fr. »
Relié cuir souple maroquiné, tête dorée. 6 fr. »

Le Partage de l'Océanie

par H. RUSSIER, Docteur ès lettres, licencié en droit.

Un très beau volume 25x16cm de XI-370 pages, illustré de 95 photographies, 12 cartons et schémas dans le texte et une grande carte hors texte de l'Océanie. —
Broché. 7 fr. 50

Depuis quinze ans, le Pacifique n'a pas cessé d'être le théâtre d'événements nouveaux, d'une importance considérable : c'est l'entrée en scène de nouvelles puissances coloniales, l'Allemagne et les États-Unis, redoutables aussi bien par leur jeunesse que par leurs ressources ; c'est l'idée française du percement de l'isthme de Panama, reprise, pour ainsi dire, au compte de la grande République américaine ; ce sont les progrès, dangereux même pour l'Angleterre, de la Fédération australienne, à peine née d'hier ; ce sont enfin les ambitions du Japon dont le duel farouche avec la Russie a effrayé le monde.

Cet intérêt sans cesse grandissant qui s'attache aux questions océaniques a déterminé M. Henri Russier à consacrer un livre au *Partage de l'Océanie*.

Ce livre est illustré de nombreuses photographies, pour la plupart rapportées d'Océanie par l'auteur lui-même.

La Vie et la Santé

par E. CAUSTIER, Lauréat de l'Institut.

Un vol. 19x13cm, illustré, broché 3 fr. 50
Avec reliure d'amateur, cuir rouge, coins arrondis, tête dorée 5 fr. »

Cet ouvrage constitue pour la famille un Manuel contenant de précieux enseignements pratiques, à côté de notions sur les lois qui commandent l'hygiène moderne et de données scientifiques relatives aux productions naturelles et au meilleur parti qu'on en peut tirer.

La Science et les Travaux
de la Ménagère

2^e ÉDITION

Par M^{me} M. Sage. — Un fort vol. 18x12cm, illustré, broché 2 fr. 75
Relié toile, titres or, tête dorée 3 fr. 50
Relié cuir souple, tête dorée 4 fr. 75

Bar-le-Duc. — Imp. Comte-Jacquet, Faidouel, D.R.